Un franc le volume
NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY
1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

STENDHAL
(HENRY BEYLE)

ARMANCE

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE
PAR
R. COLOMB
SON EXÉCUTEUR TESTAMENTAIRE

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

PQ
2435
.A8
1870
SMRS

ARMANCE

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

STENDHAL

(HENRI BEYLE)

ARMANCE

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR

R. COLOMB

SON EXÉCUTEUR TESTAMENTAIRE

SABLE
COLLECTION
SABLE

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

Droits de reproduction et de traduction réservés.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE HENRI BEYLE

(STENDHAL)

PAR R. COLOMB, SON EXÉCUTEUR TESTAMENTAIRE.

« Qu'ai-je été ? que suis-je ? En vérité, je serais
» bien embarrassé de le dire. »
(*Tiré des papiers de Beyle*.

Que de peine n'éprouve-t-on pas souvent pour se rendre un compte exact de ses propres sentiments ! Que sera-ce donc, s'il s'agit d'analyser ceux d'un autre ! de dire ce qu'il a pensé, éprouvé, voulu, dans les principales circonstances de sa vie ! Telles sont les réflexions qui se sont naturellement présentées à mon esprit, lorsque m'est venue l'idée de mettre en ordre les observations et les faits qu'une constante amitié m'a mis à portée de recueillir, sur l'homme le moins aisé à connaître que j'aie encore rencontré. Comme on le voit, je ne me suis point abusé sur les difficultés que présente le sujet. J'ai donc hésité longtemps, avant de commencer ce travail, quelque plaisir que je pusse d'ailleurs me promettre à passer en revue des années contemporaines des miennes, et pendant lesquelles se formèrent des liens que la mort seule devait rompre. Mais un sentiment supérieur à toute considération personnelle m'a déterminé : le désir, la certitude d'honorer la mémoire de Beyle, en le faisant mieux connaître.

D'ailleurs, quelqu'un pouvait-il savoir, et raconter aussi

Au moment où cette Notice a paru pour la première fois (1845), je croyais avoir pris connaissance de tous les papiers laissés par Beyle; il n'en était pas tout à fait ainsi; une caisse contenant de nouveaux manuscrits, me fut encore adressée de Cività-Vecchia, où ils avaient été retrouvés en 1846. D'autre part, je n'avais pas lu alors les lettres de Beyle qui m'ont été confiées depuis. La lecture de ces divers écrits m'a mis à même de compléter ma Notice et d'ajouter à son exactitude. En la reproduisant, je pense aussi aider à l'intelligence des lettres de Beyle, dont quelques parties auraient pu offrir de l'obscurité.

fidèlement que moi, cette vie éparse, pour ainsi dire, san unité, sans suite, comme moi, son allié, qui ai passé mes années de jeunesse, les jours riants de la vie, en parfaite communauté de plaisirs avec lui, qui l'ai retrouvé plus tard dans l'âge mûr, et qui ne l'ai pas quitté un seul jour, si ce n'est de fait, au moins par la pensée et par le cœur; comme moi, qui ai été le dépositaire de ses papiers, comme de ses pensées les plus intimes. On n'a point encore présenté l'ensemble des traits qui caractérisent Beyle; on ne s'est pas complétement expliqué cette curieuse réunion de facultés, dont plusieurs sembleraient devoir s'exclure. Serai-je plus heureux que ceux qui m'ont devancé? Je l'espère au moins.

Ayant eu à ma disposition, en 1838, des notes écrites par mon ami, sur certaines circonstances de sa vie, j'en copiai quelques passages, que je reproduirai dans le cours de mon récit, lorsque le sujet le comportera.

Peut-être me reprochera-t-on d'avoir trop insisté sur de petits faits de l'enfance et de la jeunesse; mais c'est là ce qui manque généralement aux biographies; on passe trop légèrement sur l'époque de la vie avec laquelle nous sympathisons le plus; l'auteur met ses spéculations à la place de détails qui lui manquent souvent à la vérité.

La biographie, si je ne me trompe, a pour mission de s'enquérir des détails intimes; on attend d'elle les bons mots, les secrets de la vie privée, les traits de mœurs. Elle doit, autant que faire se peut, dater sa chronique du berceau même de celui dont elle s'occupe; elle doit dire quelle a été son éducation, quels principes politiques et religieux y ont présidé.

Un homme aussi distingué par l'originalité, les tendances et la supériorité de son esprit, ne saurait être oublié tout de suite; sa trace ne s'effacera pas instantanément. Un jour, quelque écrivain de talent s'occupera de Beyle; il voudra connaître et expliquer cet être semi-mystérieux : j'aurai mis les matériaux sous ses yeux; il ne lui restera plus qu'à les coordonner, et à en déduire les conséquences morales ou philosophiques qu'ils lui paraîtront comporter. Mon ambition se bornera à avoir été pour lui un chroniqueur sincère.

Tels sont, en résumé, les motifs qui m'ont encouragé à

publier cette notice, dernier devoir dont j'avais à m'acquitter. Se défiera-t-on de mon témoignage ? Sera-t-on fondé à me récuser ? Je dirai, avec franchise, qu'assurément je ne voudrais pas nuire, mais que je n'ai pas l'intention de flatter. On peut promettre d'être sincère, sans avoir la certitude d'être complétement impartial.

Marie-Henri Beyle naquit à Grenoble, département de l'Isère, le 23 janvier 1783, de parents que leurs opinions et leur condition rangeaient parmi ceux que, dans la langue du temps, on appelait *aristocrates*. Sans être nobles, les membres de sa famille fréquentaient habituellement la noblesse, et en avaient contracté les manières. Ils se trouvaient à la tête de la haute bourgeoisie ; ils avaient pour amis Mounier et Barnave.

Parmi leurs relations de société, je me rappelle, entre autres, de madame de M***; cette femme, boiteuse, riche, d'un esprit assez distingué, et de mœurs tellement équivoques, qu'on a pu dire, dans le temps, que c'était elle que Choderlos de Laclos s'était proposée pour modèle de sa marquise de Merteuil, des *Liaisons dangereuses*. Sans doute il faut croire que ce fut une abominable calomnie que de lui trouver de la ressemblance, quelque faible qu'elle pût être, avec ce type du génie infernal le plus odieux. Quoi qu'il en soit, madame de M***, dont Beyle me citait de temps en temps des particularités, est morte à Grenoble, en 1822, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, et à la fin d'une soirée où nombreuse société se trouvait réunie dans son salon.

M. Beyle père, avocat considéré au parlement de Grenoble, avait épousé, le 16 août 1781, la fille aînée de M. Gagnon, médecin, qui passait, à juste titre, pour l'homme le plus lettré de la ville, et qui en était certainement l'un des habitants les meilleurs et les plus distingués. Cet homme, aimable, indulgent et d'un caractère un peu faible, adorait son petit-fils Henri, enfant de la fille chérie qui lui fut enlevée à trente-trois ans, en 1791.

Beyle pensait que les Gagnon étaient originaires d'Italie ; sa grand'tante Elisabeth le lui avait laissé entendre, plutôt qu'elle ne le lui avait dit. L'émigration pouvait remonter au grand-père du grand-père de mademoiselle Élisabeth, c'est-

à-dire en 1650. Ce qui ajoutait, pour Beyle, à la probabilité de cette origine italienne, c'est que la langue de ce pays était en grand honneur chez ses parents; chose bien singulière dans une famille bourgeoise de 1780. Sa mère lisait le Dante et le Tasse, ce qui n'était pas commun alors parmi les femmes, et ce qui ne l'est guère encore de nos jours.

La famille Gagnon avait des sentiments d'honneur et de fierté qu'elle communiqua au jeune Henri, d'ailleurs très-heureusement disposé pour les partager.

Madame Beyle, en mourant, laissa trois enfants en bas âge, un fils et deux filles. Après la mort de cette charmante femme, ses enfants vinrent habiter la maison de M. Gagnon, leur grand-père, chez qui se passa leur jeunesse. Par sa situation, cette maison était l'une des plus gaies de Grenoble, car elle avait sa façade sur la principale place de la ville, et, d'une jolie terrasse, garnie de fleurs et d'arbustes, la vue embrassait une partie du beau jardin public, donnant sur la rive gauche de l'Isère.

On voyait peu M. Beyle : il s'était réservé, pour lui seul, son ancien appartement et s'y tenait habituellement, sauf aux heures des repas qu'il prenait en famille chez M. Gagnon. De fréquentes excursions à son domaine [1] de Claix, à deux lieues de Grenoble, le tenaient encore éloigné de ses enfants, avec lesquels il n'avait que des rapports sans intimité.

M. Beyle tenait sa bibliothèque à Claix, elle était toujours fermée : mais Henri ayant découvert le lieu où il mettait la clef, l'ouvrit quelquefois, et trouva le moyen de s'emparer de *la Nouvelle Héloïse* et de *Grandisson;* il lisait ces deux romans, les yeux pleins de larmes de tendresse, et dans un galetas où il se livrait à ce plaisir délicieux en toute sécurité.

L'excellent M. Gagnon avait auprès de lui mademoiselle Élisabeth Gagnon, sa sœur, M. Gagnon, son fils, et une seconde fille, non mariée. Cette dernière, d'une humeur assez difficile, imposait à tout le monde, et s'était emparée à peu près exclusivement de l'autorité dans la maison. Mademoi-

[1] Domaine, dans le pays, veut dire une petite terre.

selle Séraphie n'aimait pas grand'chose sur la terre, mais elle abhorrait son neveu Henri, favori de M. Gagnon père, et ne laissait échapper aucune occasion de lui donner des témoignages de son aversion.

M. Gagnon le fils [1], joli garçon, bien tourné, fort aimable, gai, élégant au physique comme au moral, était l'un des ornements de la bonne compagnie à Grenoble. Le plaisir était beaucoup pour lui; l'intérêt d'argent absolument rien, la vanité bien peu. Sa gaieté même, à le bien prendre, n'était que de l'imagination; il faisait rire plus qu'il ne riait lui-même. Son neveu Henri commençait à entrer en jouissance des avantages que lui procurait sa cohabitation avec ce charmant jeune homme, lorsqu'ils lui furent enlevés par un événement tout naturel : M. Gagnon fils se maria aux Échelles, bourg de Savoie très-pittoresque, à huit lieues de Grenoble. C'est là que Henri a passé quelques délicieuses semaines, loin de la sombre austérité et de la tyrannie minutieuse régnant dans la maison de son digne grand-père. Ici on gémissait toujours; chacune des brillantes victoires des armées républicaines y était sujet de tristesse amère.

La sévérité du gouverneur de la maison (mademoiselle Séraphie) qu'habitait le jeune Beyle était tempérée par le noble caractère de mademoiselle Élisabeth Gagnon. Cette vertueuse fille, qui renonça au mariage parce qu'un accident lui avait enlevé l'homme qu'elle aimait, était douée de plus d'esprit, et surtout de plus de fermeté, que tout le reste de la famille. Henri l'affectionnait beaucoup, ainsi que M. le docteur Gagnon; sa reconnaissance pour leur amitié, pour leurs bontés était entière, et sa parole prenait un accent visiblement tendre, chaque fois qu'il parlait de ces deux grands-parents.

Henri perdit sa mère à l'âge de sept ans; sa douleur fut profonde, et tout indique que c'est la plus grande qu'il ait ressentie. Fort souvent, dans nos entretiens, j'ai pu apprécier l'amertume de ses regrets.

[1] Père de M. Gagnon, général en 1853.

Toute l'existence du jeune Beyle était réglée d'après des principes d'une excessive sévérité; ses rapports avec des enfants de son âge furent tellement restreints, qu'arrivé à quatorze ans il en avait connu à peine trois ou quatre.

La direction de ses études appartint, à peu près exclusivement, à M. Gagnon, son grand-père. Personne, sans doute, n'était plus capable de mieux remplir cette délicate mission; mais, soit penchant naturel, soit que le malheur des temps parût l'exiger, on préféra l'éducation privée à l'éducation en commun. De là, peut-être, ces défauts de caractère et ces accès d'irritabilité qui, chez Beyle, ont voilé si souvent de rares qualités, découvertes à grand'peine par le très-petit nombre d'amis dont la sollicitude s'est appliquée à les rechercher.

Ses précepteurs furent de pauvres prêtres qui, de temps en temps, se trouvaient forcés d'abandonner leur élève pour fuir la persécution. Doué d'un esprit vif, d'une intelligence prompte, il fit de rapides progrès dans ses études, bornées d'abord, en quelque sorte, à celle de la langue latine. Mais une vie tant soit peu claustrale ne pouvait convenir à un être aussi bouillant; il prit en égale haine ceux qui la lui imposaient, et les ecclésiastiques, ses professeurs. Un d'eux, un certain abbé Ralliane, homme fort colère, le frappait souvent assez rudement.

Voulant à tout prix secouer ce joug si humiliant pour un caractère d'une telle trempe, notre écolier se résolut à une démarche passablement étrange. Il écrivit à son grand-père une lettre, signé *Gardon*, pour l'inviter à envoyer Henri au *temple décadaire* (l'église Saint-André), où on inscrivait le nom des enfants qui se présentaient pour s'enrôler dans le bataillon de l'*Espérance*, sorte d'institution empruntée à des souvenirs de Sparte, et qui faisait battre violemment nos jeunes cœurs.

Henri était fou de bonheur en songeant qu'il pourrait défiler sur la place Grenette, sous les croisées mêmes de la maison de M. Gagnon, avec de petits camarades. Mais le *faux* fut bientôt reconnu par un bossu nommé Tourte, qui venait habituellement donner des leçons de calcul et d'écriture aux

enfants de M. Beyle. On peut se figurer la scène qu'amena cette fatale découverte !

Dès l'âge de dix ans, Henri annonça un tempérament ardent. Ce mouvement des sens, désordonné et purement instinctif, comme chez tous les enfants d'une nature précoce, l'agitait violemment; il imprimait à tous ses penchants une sorte d'âpreté passionnée qui dominait dans ses études, dans ses plaisirs, partout enfin. Il était en révolte habituelle contre l'obligation de se dompter, de se plier aux usages imposés par la société. Sa vivacité, son entraînement, lui donnaient sans cesse des torts; il commettait mille étourderies, et ses parents y attachaient beaucoup trop d'importance. De là sans doute, en grande partie, l'éloignement qu'il a pu ressentir pour des membres de sa famille, sans jamais confondre dans son ressentiment ceux dont il pouvait attendre quelque indulgence.

Connaissant la famille de Beyle, ainsi que ses habitudes morales, on peut déjà pressentir l'influence qu'exercèrent sur son caractère des principes et des croyances offrant un tel contraste avec ses goûts, ses penchants, son imagination. Cette compression si forte, si absolue, appliquée avec une extrême sévérité et une inflexible persistance, préparait une explosion violente pour le moment où son action cesserait : la chose était inévitable. D'autre part, cette lutte de tous les instants entre les désirs de l'enfant et les volontés absolues de ses parents imprima une fâcheuse direction aux sentiments de Beyle; la défiance devint insensiblement une habitude de son esprit; jamais il n'a pu s'en débarrasser complétement; la crainte d'être trompé venait trop souvent se mettre en tiers dans ses relations les plus intimes, et leur enlevait ce qu'elles ont de plus doux, la confiance poussée jusqu'à l'abandon. Les conséquences que je déduis de l'éducation de Beyle sur son caractère me semblent naturelles; le caractère procède presque toujours de circonstances qui remontent jusqu'à nos premières années.

Je place ici une étude sur le caractère dauphinois faite par Beyle; bien qu'on n'en retrouve pas les traits principaux dans le sien, on la lira sans doute avec plaisir.

« Le Dauphinois a une manière de sentir à soi, vive, opiniâtre, raisonneuse, que je n'ai rencontrée dans aucun pays. A Valence, sur le Rhône, la nature provençale finit; la nature bourguignonne commence à Valence, et fait place, entre Dijon et Troyes, à la nature parisienne, polie, spirituelle, sans profondeur; en un mot, songeant beaucoup aux autres.

» La nature dauphinoise a une ténacité, une profondeur, un esprit, une finesse, que l'on chercherait en vain dans la civilisation provençale et dans la bourguignonne, ses voisines. Là où le Provençal s'exhale en injures atroces, le Dauphinois réfléchit et s'entretient avec son cœur.

» Tout le monde sait que le Dauphiné a été un État séparé de la France, et à demi italien, par sa politique, jusqu'à l'an 1349. Ensuite, Louis XI, dauphin, brouillé avec son père, administra ce pays pendant plusieurs années; et je croirais assez que c'est ce génie profond et profondément timide, et ennemi des premiers mouvements, qui a donné son empreinte au caractère dauphinois. De mon temps encore, dans la croyance de mon grand-père et de ma tante Élisabeth, véritable type des sentiments énergiques et généreux de la famille, Paris n'était point un modèle; c'était une ville éloignée et ennemie dont il fallait redouter l'influence. »

En quittant la maison paternelle pour aller habiter les Échelles, M. Gagnon le fils avait oublié quelques volumes, soigneusement cachés dans le coin le plus obscur d'une armoire; Beyle les découvrit et me fit part de sa trouvaille. Il y avait là, en effet, de quoi excite notre curiosité, fort novice, comme on peut le supposer. Un petit in-douze, surtout, nous intéressa vivement, il portait ce titre :

Vie, faiblesses et repentir d'une femme.

L'auteur anonyme s'était proposé d'offrir le tableau des malheurs, et des crimes même, auxquels une première faute peut entraîner; rien de plus saisissant que cette effrayante peinture, dont les vives couleurs laissèrent une profonde impression dans nos jeunes têtes.

En juin 1794, tous les membres de ma famille ayant été jetés dans les prisons de Grenoble, je restai seul, avec une

bonne, au milieu de l'appartement qu'occupaient mes parents. Le lendemain de leur arrestation je passai la journée chez M. Gagnon. Après le dîner, je sommeillais sur un fauteuil, dans le salon, où Beyle et moi étions restés seuls. Croyant que je dormais profondément, il parlait à haute voix des inquiétudes que faisait naître ma présence dans la maison de son grand-père. Après tout, disait-on, recueillir ainsi chez soi l'enfant de détenus politiques, c'était attirer l'attention de la *Commune* et s'exposer gratuitement à de graves dangers. Des membres influents de la famille, mademoiselle Séraphie, entre autres, opinaient pour mon renvoi immédiat. Cette disposition poltronne et malveillante à mon égard mettait Beyle au désespoir, et il l'exhalait en termes bien propres à resserrer encore davantage les liens de notre amitié; car je lui avouai que j'avais tout entendu.

La belle institution d'une *école centrale* [1], au chef-lieu de chaque département, produisit une immense et heureuse révolution dans l'existence du jeune Beyle. La mode et la raison s'accordèrent alors pour faire adopter universellement le système de l'enseignement public; les instituteurs particuliers furent remerciés, et chacun envoya ses enfants à l'*école centrale*. Les parents de notre étudiant se résignèrent et firent comme tout le monde : ce fut pour lui une demi-émancipation. Dès ce moment, il eut la faculté de sortir de la maison, sans être accompagné, et put choisir ses camarades parmi les quatre cents élèves qui suivaient les divers cours professés à l'école centrale de Grenoble. On voit tout de suite les modifications importantes que dut subir ce caractère déjà si original, jeté brusquement au milieu d'une atmosphère à peine entrevue jusqu'alors.

« Tout m'étonnait, disait-il, dans cette liberté tant souhaitée, et à laquelle j'arrivais enfin. Les charmes que j'y trouvais n'étaient cependant pas ceux que j'avais rêvés; ces com-

[1] Les *écoles centrales* furent créées par une loi de la Convention du 7 ventôse an III (25 février 1795). Cette loi fut, en partie, l'œuvre de M. le comte Destutt de Tracy, membre du comité, qui l'élabora et la proposa.

pagnons, si gais, si aimables, si nobles, que je m'étais figurés, je ne les trouvais pas; mais à leur place des polissons très-égoïstes. Ce désappointement, je l'ai eu à peu près dans tout le courant de ma vie.

» Je ne réussissais guère auprès de mes camarades; je vois aujourd'hui que j'avais alors un mélange fort ridicule de hauteur et de besoin de m'amuser. Je répondais à leur égoïsme le plus âpre par mes idées de noblesse espagnole; j'étais navré quand, dans leurs jeux, ils me laissaient de côté. »

« Vers 1796, je me liai avec François B. C'était un homme simple, naturel, de bonne foi. Nous faisions de longues promenades ensemble vers la tour de Rabot et la Bastille. La vue magnifique dont on jouit de là, surtout vers Eybins, derrière lequel apparaissent les plus hautes Alpes, élevait notre âme.

» Dans ces promenades nous nous faisions part, avec toute franchise, de ce qu'il nous semblait de cette forêt terrible, sombre et délicieuse, dans laquelle nous étions sur le point d'entrer : on voit qu'il s'agit de la société et du monde.

» B. avait de grands avantages sur moi.

» 1° Il avait vécu libre depuis son enfance, étant fils d'un père qui ne l'aimait point trop, et savait s'amuser autrement qu'en faisant de son fils sa poupée.

» 2° Ce père, bourgeois de campagne fort aisé, habitait un village situé à une poste de Grenoble, vers l'est, dans une position fort agréable de la vallée de l'Isère. Ce bon campagnard, amateur du vin, de la bonne chère et des fraîches paysannes, avait loué un petit appartement à Grenoble pour ses deux fils, qui y faisaient leur éducation. L'aîné, suivant l'usage de notre province, se nommait B. tout court. Le cadet, R. B., humoriste, homme singulier, vrai Dauphinois, mais généreux et peu jaloux, même alors, de l'amitié que B. et moi avions l'un pour l'autre; fondée sur la plus parfaite bonne foi, cette amitié fut intime au bout de quinze jours.

» Les B. habitaient la rue Chenoise. Dans cet appartement situé au troisième étage, vivait avec les B. leur sœur, mademoiselle V..., fort simple, fort jolie, mais nullement d'une beauté grecque; au contraire, c'était une figure profondément

allobroge; elle était même, en y réfléchissant, plutôt laide que jolie, mais piquante et bonne fille. V. jouait avec nous sans se douter que nous étions de sexes différents.

» Mademoiselle V. avait de l'esprit et réfléchissait beaucoup; elle était la fraîcheur même; son visage était parfaitement d'accord avec la fenêtre à croisillons de l'appartement qu'elle occupait avec ses deux frères. Là, souvent j'assistais au souper des frères et de la sœur; une servante de leur village, simple comme eux, le leur préparait. Ils mangeaient du pain bis, ce qui me semblait incompréhensible à moi qui n'avais jamais mangé que du pain blanc. Quant à eux, ils préféraient le pain bis au pain blanc, car il ne dépendait que d'eux de faire bluter la farine pour avoir du pain blanc.

» Nous vivions là en toute innocence, autour de cette table de noyer, couverte d'une nappe de toile écrue. B., l'aîné, pouvait avoir quatorze ans, R., son frère, douze, mademoiselle V., treize, moi treize, la servante dix-sept. C'était un ménage bien jeune comme on voit; nous formions une délicieuse petite société et aucun grand-parent pour nous gêner. Quand M. B. le père venait à la ville, pour un jour ou deux, nous n'osions pas désirer son départ, mais il nous gênait.

» Nous vivions alors comme de jeunes lapins jouant dans un bois, tout en broutant le serpolet. Mademoiselle V. était la ménagère; elle avait des grappes de raisin séché au four, dans une feuille de vigne serrée par un fil, qu'elle me donnait et que j'aimais presque autant que son gracieux visage. Quelquefois je lui demandais une seconde grappe et souvent elle me refusait, disant : Nous n'en avons plus que huit et il faut finir la semaine.

» Tous les trois ou quatre jours des provisions arrivaient de Saint-Ismier; c'est l'usage à Grenoble. La passion de chaque bourgeois est son *domaine*, et il préfère une salade qui vient de son domaine à Montbonot, Saint-Ismier, Correnq, Saint-Vincent, Claix, etc., et qui lui revient à quatre sous, à la même salade qui lui coûterait deux sous, achetée sur la *place aux Herbes*. Ce bourgeois avait dix mille francs, placés à cinq pour cent dans la maison Périer; il en a acheté un domaine qui lui rend le deux ou le deux et demi pour cent,

et il est ravi. Je pense qu'il est payé en vanité et par le plaisir de dire d'un air important : *Il faut que j'aille à Montbonot.*

» Dans ce troisième étage de la rue Chenoise se passèrent les moments les plus heureux de ma vie... J'étais fort timide envers mademoiselle V... dont j'admirais le sein naissant. Le sévère R... aurait vu de fort mauvais œil que je fisse la cour à sa sœur ; B. me le fit entendre, et ce fut le seul point sur lequel il n'y eut pas franchise complète entre nous. Souvent, vers la chute du jour, après la promenade, comme je faisais mine de monter chez mes amis, je recevais un adieu hâtif qui me contrariait fort.

» La famille B. avait reçu saint Bruno à la Grande Chartreuse en 1080; rien n'était mieux prouvé. »

Au milieu de ce grand nombre d'enfants venus de tous côtés pour suivre les cours de l'*École centrale*, Beyle distingua particulièrement le jeune de la Bayette de Brest, neveu de l'amiral Morard de Galles, transplanté, je ne sais trop comment à Grenoble, pour y faire les études qui devaient lui donner l'entrée de l'école polytechnique. C'était, en effet, un être singulièrement attachant que la Bayette; il était bon, aimant, plein de naturel, de sincérité, d'expansion, avec une grande noblesse de sentiments et de manières. Il avait une âme tendre, non susceptible peut-être de passion profonde, mais donnant de l'élégance à son expression.

Nous ne pouvions, Beyle et moi, nous éloigner sans regrets, de la petite chambre au troisième étage, qu'il occupait sur la place derrière Saint-André. De sa croisée on voyait promener dans le *bois* (la partie basse) du jardin de ville.

Un de nos plus grands plaisirs était de partager le *goûter* de pommes et de pain bis de notre ami. Quelquefois même nous faisions des pique-niques, à cinq ou six sous par tête. pour manger ensemble du fromage du Mont-d'Or avec des griches [1], le tout arrosé de quelques gorgées d'un petit vin blanc assez âpre, mais qui nous semblait délicieux.

M. Gagnon le père, comme on sait, adorait les lettres et

[1] Nom que portent à Grenoble les petits pains.

l'instruction, et depuis quarante ans avait été le promoteur de tout ce qui s'était fait de littéraire et de philanthropique à Grenoble. Aussi, lorsqu'il fut question d'organiser l'*école centrale*, on le plaça à la tête du jury, et, en cette qualité, il présenta à l'administration départementale les professeurs qui devaient y faire les cours. Déjà fondateur de la bibliothèque publique de Grenoble, il dut à sa considération dans le monde d'être le chef de l'école centrale.

Dès lors le goût de Beyle pour les livres était déjà très-développé; en avoir en toute propriété lui semblait le bonheur suprême. Aussi l'un des premiers actes d'indépendance que lui permit la faculté de sortir seul, fut l'achat des *OEuvres de Florian;* il y employa un louis d'or de vingt-quatre livres, formant tout son avoir. Nous dévorions en cachette les candides romans du bon Florian. Que de battements de cœur, que de sensations nouvelles ne nous firent pas éprouver *Estelle, Galatée, Gonsalve, Numa!*

A cette époque, nous ressentions, avec toute la vivacité de l'enfance, les émotions patriotiques excitées journellement par les victoires des armées républicaines; d'autre part, nous partagions les opinions royalistes de nos parents. On le voit, notre éducation politique n'était guère avancée.

Un soir de janvier 1797, entre sept et huit heures, Beyle et moi, en compagnie de dix autres camarades, nous commîmes un *attentat*. On avait accroché à l'arbre de la *Fraternité*, joli tilleul, transplanté à son grand regret sur la place Grenette, une toile peinte encadrée, portant, avec quelques attributs, ces mots en gros caractères :

Haine à la royauté, constitution de l'an III.

Un de nous tira sur l'emblème républicain un coup de pistolet fortement chargé de gros plomb et de chevrotines : le tableau en fut complétement défiguré. Cette espièglerie fort compromettante, prise d'abord au sérieux, jeta nos familles, déjà très-mal notées à la *Commune*, dans une mortelle inquiétude. Ces douze écoliers, se rendant coupables d'un semblable outrage envers le gouvernement existant, furent considérés, au premier moment, comme les sentinelles avancées d'une

vaste conspiration. Par bonheur l'autorité jugea la chose plus sainement; elle ne vit dans cette agression que le résultat d'un défi ou d'une gageure entre des étourdis. Aucune arrestation n'ayant pu être effectuée au moment du délit, l'affaire n'eut pas de suite, et nos parents en furent quittes pour la peur.

Parmi les élèves de l'*école centrale*, on pouvait remarquer un grand et gros garçon, aux cheveux blonds, à la figure commune, aux formes athlétiques et aux manières rustiques. Ce pauvre jeune homme, malgré la supériorité bien établie de ses forces musculaires, endurait assez patiemment le feu roulant des quolibets dont ses condisciples l'accablaient à tout propos : nous l'appelions *Goliath*. Un jour, cependant, il se mit en insurrection. Beyle, auquel on avait donné le surnom de *la Tour ambulante*, à cause de sa forte taille, lui lança une épigramme bien acérée, accompagnée d'un soufflet; le rustaud ne resta pas en arrière, comme on peut croire. Nos deux champions, séparés par des camarades, convinrent de vider la querelle dans un duel régulier; rendez-vous fut donné dans les fossés de la ville, entre les portes de Bonne et de Tré-cloître. Les combattants s'y rencontrèrent en compagnie des témoins désignés. Mais comme le cartel et l'heure prise pour le combat étaient à la connaissance de tous les élèves de l'*école centrale*, qui en avaient fait confidence à leurs amis, quatre à cinq cents personnes se trouvaient réunies sur le terrain lors de l'arrivée des adversaires. Néanmoins les pistolets furent chargés, on mesura la distance qui devait séparer les deux acteurs de cette scène mi-burlesque, on les mit en place, et le signal pour tirer allait être donné, lorsque la foule intervint, dans un but de conciliation, et termina l'affaire à l'honneur de tout le monde.

Les études de Beyle à l'*école centrale* eurent à la fois pour objet, le perfectionnement de celles auxquelles il s'était déjà adonné, et l'acquisition de nouvelles connaissances. Son travail s'appliqua successivement à la langue latine, aux belles-lettres, au dessin, aux mathématiques, à la grammaire générale.

A la fin de l'année scolaire de 1798, Beyle obtint un triom-

phe qui dut singulièrement flatter son jeune amour-propre. Il suivait le cours de grammaire générale, professé avec distinction par M. l'abbé Gattel; tout indiquait chez lui une telle supériorité sur ses condisciples, qu'au jour de l'examen aucun d'eux ne voulut en subir l'épreuve. Beyle parut donc seul devant les examinateurs; il répondit pendant deux heures consécutives, avec une grande netteté, à toutes les questions qui lui furent adressées sur cette branche de l'enseignement, et reçut les diverses couronnes dont le programme l'avait dotée.

Pendant quatre années (1795 à 1799), ses succès furent éclatants dans les divers cours qu'il suivit; il y obtint constamment *tous* les premiers prix, disputés alors avec beaucoup de zèle. Mais dès le commencement de 1798, son ardeur se porta en particulier sur les mathématiques. Il avait horreur de l'hypocrisie, et pensait, avec raison, qu'en mathématiques elle était impossible.

Indépendamment des leçons reçues à l'*école centrale*, il en prit de particulières, entre autres de M. Gros; ces dernières à l'insu de son père et avec de l'argent donné par sa grand'-tante, mademoiselle Élisabeth Gagnon. Puisque l'occasion m'en est offerte, je dirai quelques mots sur M. Gros, dont la renommée n'a pas franchi les murs de Grenoble.

M. Gros, né de parents pauvres, avait comme l'intuition de toutes les sciences; mais sa haute raison le portait plus spécialement vers les mathématiques, dans lesquelles il pénétra profondément. M. Gros donnait d'ailleurs la parfaite image du républicain pur, modeste, désintéressé; les excès et les palinodies qui se produisirent sous la *Convention* et sous le *Directoire* n'altérèrent nullement ses croyances politiques; il était resté comme un noble représentant de cette forme de gouvernement dans les temps antiques; tel enfin qu'on nous peint les sages de la Grèce. N'ayant que peu de besoins, ne comprenant aucune ambition, pas plus celle de la renommée que celle de l'argent, M. Gros ne s'occupait guère du soin de sa fortune : le charme de la méditation l'emportait sur tout. Aussi était-ce chose fort difficile que d'obtenir des leçons de lui; on n'en recevait qu'à la dérobée, en quelque sorte, et sans régularité aucune.

M. Gros occupait toute l'âme de Beyle, qui l'adorait et le respectait plus que qui que ce fût : ce fut sa première passion d'admiration. Un jour de grande nouvelle, M. Gros ayant parlé politique pendant une partie de la leçon, refusa d'en recevoir le prix. Il y avait là bien de la délicatesse et de l'honnêteté; car cet homme était pauvre, et vivait dans une petite chambre de la rue Saint-Laurent, le quartier le plus ancien et le plus nécessiteux de Grenoble; mais dans cette âme grande et pure, toute capitulation de conscience était chose complétement inconnue.

M. Gros, comme on le voit, offrait plus d'un point de ressemblance avec le chansonnier populaire, que je n'ose appeler illustre, tant je craindrais de blesser sa modestie ! Je ne voudrais pas, non plus, m'exposer à troubler par un peu de bruit le calme tout philosophique de la petite chambre où, quand la Muse se tait, le burin de Plutarque commence son œuvre. Chez M. Gros, comme chez M. Béranger, le naturel des personnes et la simplicité des lieux rappelaient tout de suite ces vers d'Horace :

> Non ebur, neque aureum
> Mea renidet in domo lacunar [1].

Chacun recherchait M. Gros pour sa science et pour son aménité. M. Fourier, l'ancien secrétaire de l'Institut d'Égypte, devenu préfet de l'Isère, en 1802, l'appréciait justement, et il employait toutes les séductions de son amabilité à l'attirer dans son cabinet. Si M. Gros, cédant aux conseils de M. Fourier, fût venu se fixer à Paris, il eût bientôt appartenu à l'Institut.

Ceux qui ont connu Beyle, avec son esprit si souvent paradoxal, ne pourront s'expliquer le puissant attrait que lui offrit l'étude des mathématiques, sous M. Gros. Cette branche de l'instruction jouissait alors, il est vrai, d'une haute faveur; le général auquel la victoire avait si souvent prodigué ses plus brillantes couronnes dans les champs de l'Italie sortait

[1] Chez moi l'éclat de l'or, l'ivoire de l'Indus,
Ne parent point un lambris magnifique. (DARU.)

de l'artillerie. Tous les jeunes Dauphinois brûlaient de marcher sur ses glorieuses traces, et aspiraient à l'école polytechnique. C'était d'ailleurs pour Beyle, en particulier, le moyen d'arriver à sa complète émancipation, de voir Paris!

Ses professeurs, ses condisciples eux-mêmes, le désignaient comme le plus *fort* élève; cette supériorité bien constatée lui conquit le consentement de ses parents. Malgré toute leur répugnance pour les carrières dépendantes du gouvernement d'alors, ils cédèrent à l'entraînement universel : Beyle obtint donc la permission de se présenter comme candidat à l'école polytechnique. Une maladie assez grave, provenant d'excès de travail, retarda son départ de trois semaines. Enfin, sa santé à peu près rétablie, nous nous embrassâmes en pleurant, car c'était notre première séparation, et il partit pour Paris, où tout allait si mal, en 1799, que l'examinateur Louis Monge ne reçut pas même l'ordre de se rendre à Grenoble; les candidats à l'école polytechnique subirent tous leur examen à l'école même. Beyle arriva à Paris, le 10 novembre 1799, juste le lendemain du 18 brumaire an VIII.

Le portefeuille du jeune voyageur contenait quelques lettres de recommandation; ses parents lui en avaient remis, entre autres, pour la famille Daru, à laquelle ils étaient alliés.

Les premiers moments du séjour de Beyle à Paris furent donnés aux mille émotions résultant du seul aspect des lieux. Cette grande ville se livrait alors à son enthousiasme pour le héros qui, de sa puissante main, venait de saisir les rênes de l'État. On se figure ce que ce fracas populaire et national dut produire sur l'esprit d'un écolier, dont l'horizon ne s'était jamais étendu au delà des remparts d'une ville de vingt-cinq mille âmes.

Tout cependant ne fut pas bonheur à son début. Logé dans la rue du Bac, il y tomba bientôt malade : c'était une sorte d'hydropisie de poitrine, accompagnée de délire. M. Daru le père lui amena, dans sa petite chambre, le docteur Portal, dont la figure effraya le malade.

Immédiatement après son rétablissement, Beyle alla loger rue de Lille, dans la maison de M. Daru, laquelle avait appartenu à Condorcet. On lui donna un cabinet ayant vue sur

des jardins. Là, il travaillait sérieusement à son examen pour l'école polytechnique, où il eût été infailliblement reçu, lorsque ce projet, préparé depuis trois années, fut tout à coup abandonné, d'après les conseils de la famille Daru.

Beyle prenait ses repas chez M. Daru père, ce qui l'ennuyait mortellement, bien qu'il eût pour commensaux les deux fils de la maison, MM. Pierre (plus tard le comte) et Martial Daru. La cuisine insipide et les appartements exigus de Paris lui étaient insupportables; ses yeux accoutumés aux majestueuses montagnes du Dauphiné, ne se reposaient qu'avec dégoût sur une plate campagne, dépourvue de tout accident pittoresque. Ce dégoût était si profond, qu'il allait presque jusqu'à la nostalgie. Quant à l'argent de poche, il en avait suffisamment, assez même pour se donner le plaisir de bouquiner sur les quais. Ce goût que l'âge développa considérablement, fut toujours pour lui le sujet d'une dépense quotidienne. Dans toutes ses résidences il achetait des livres, pour les y oublier assez ordinairement lorsqu'il s'en éloignait.

Après le 18 brumaire, M. Pierre Daru était devenu secrétaire général de la guerre, avec rang d'inspecteur aux revues. Au commencement de 1800, il fit attacher Beyle à son ministère, en qualité de surnuméraire. On le plaça dans un bureau, dont la seconde table était occupée par un M. Mazoyer, auteur d'une tragédie de *Thésée*, pâle imitation de Racine. Le ministère de la guerre était alors rue Hillerin-Bertin.

Un jour M. Daru dicta une lettre à Beyle : il écrit *cela* par deux *l*, *cella*. « Voilà donc ce brillant humaniste qui a remporté tous les prix dans son endroit! » s'écrie l'heureux traducteur d'Horace. Qu'on juge du malheur et de l'humiliation de notre lauréat.

Pour se consoler un peu de la confusion que lui avait occasionnée son ignorance en orthographe, Beyle, qui avait obtenu le premier prix de ronde bosse à l'*école centrale* de Grenoble, voulut essayer de la peinture; M. Regnault, l'auteur de *l'Éducation d'Achille*, dont l'atelier était dans une salle du Louvre, l'initia à cet art, qu'au reste il n'a pas cultivé depuis lors.

Voici une page qui pourra faire juger de l'état de l'âme de Beyle pendant son premier séjour à Paris.

« Je me rappelle le profond ennui des dimanches; je me promenais au hasard. C'était donc là ce Paris que j'avais tant désiré! L'absence de montagnes et de bois me serrait le cœur. Les bois étaient intimement liés à mes rêveries d'amant tendre et dévoué, comme dans l'Arioste. Tous les hommes me semblaient *prosaïques* et plats dans les idées qu'ils avaient de l'amour et de la littérature. Je me gardais de faire confidence de mes objections contre Paris. Ainsi, je ne m'aperçus pas que le centre de Paris est à une heure de distance d'une belle forêt, séjour des cerfs sous les rois. Quel n'eût pas été mon ravissement, en 1800, de voir la forêt de Fontainebleau où il y a quelques petits rochers en miniature, les bois de Versailles, Saint-Cloud, etc. Probablement j'eusse trouvé que ces bois ressemblaient trop à un jardin.

« Quand je m'ennuyais dans un salon (de décembre 1799 à mai 1800), j'y manquais la semaine d'après, et n'y reparaissais qu'au bout de quinze jours. Avec la franchise de mon regard et l'extrême malheur de prostration des forces que l'*ennui* me donne, on voit combien je devais avancer mes affaires par ces absences. D'ailleurs, je disais toujours d'un sot : *c'est un sot.* Cette manie m'a valu un *monde* d'ennemis. Depuis que j'ai eu de l'esprit (en 1826) les épigrammes sont arrivées en foule, et des *mots qu'on ne peut plus oublier,* me disait un jour cette bonne madame Mérimée. »

En 1800, les sociétés littéraires pullulaient à Paris; M. Daru était à la fois le président de quatre de ces sociétés, qui alors, on peut le dire en toute assurance, n'étaient pas aussi vides d'intérêt que le sont généralement celles d'aujourd'hui. Un soir, M. Daru conduisit Beyle à l'une des sociétés qu'il présidait. La poésie que l'on y débita lui parut plate et bourgeoise; en un mot, lui fit horreur. Quelle différence avec l'Arioste et Voltaire! Mais il admira fort dans cette réunion la beauté si séduisante de madame Constance Pipelet [1], qui lut une pièce de vers. Plus tard, lorsqu'elle fut devenue prin-

[1] Morte à Paris, le 13 avril 1845, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

cesse de Salm-Dyck, Beyle eut occasion de la rencontrer dans le monde, et lui avoua la vive impression que ses charmes avaient produite sur son jeune cœur à cette réunion littéraire où l'avait mené M. Daru. Beyle racontait d'une manière piquante les circonstances assez singulières qui précédèrent les secondes noces de cette femme adorable avec le prince de Salm.

L'existence de Beyle allait changer entièrement; encore un moment, et il s'ouvrira devant lui une carrière semée des sensations les plus variées.

Carnot, ministre de la guerre, préparait secrètement la mémorable campagne de 1800, et le premier consul méditait l'une de ses plus belles conceptions militaires. M. Martial Daru, en qualité de sous-inspecteur aux revues, secondait son frère dans les travaux qu'exigeait la réunion à Dijon de ces troupes qui, sous le nom d'armée de réserve, avaient des états-majors pour six divisions, et offraient à peine un effectif de quinze mille hommes, placés sous le commandement de Brune. Leur mission étant remplie, MM. Daru reçurent l'ordre de partir pour l'Italie; ils engagèrent Beyle à venir les y rejoindre, sans trop savoir en quelle qualité. Il accepta dans la joie de son cœur cette proposition aventureuse, et fourra dans son portemanteau une trentaine de volumes d'éditions *stéréotypes*, nouvelle invention dont il affectionnait particulièrement les produits.

Beyle quitta Paris vers le milieu d'avril 1800, traversa Dijon, et arriva à Genève. Son premier soin fut de courir rue *Chevelue*, voir la petite maison où était né Rousseau, en 1712 (on sait que cette chétive masure a été démolie en 1833, et remplacée par une superbe maison donnant sans doute un revenu élevé).

Quelque temps auparavant, M. Daru l'aîné, passant par Genève, y avait laissé un cheval malade : ce fut sur cette monture convalescente que Beyle alla le rejoindre à Milan.

Mais laissons-lui raconter son départ de Genève.

« Ce cheval, qui n'était pas sorti de l'écurie depuis un mois, au bout de vingt pas, s'emporte, quitte la route et se jette

vers le lac, dans un champ planté de saules. Je mourais de crainte, mais le sacrifice était fait; les plus grands dangers n'étaient pas capables de m'arrêter; je regardais les épaules de mon cheval, et les trois pieds qui me séparaient de terre me semblaient un précipice sans fond; pour comble de ridicule, je crois que j'avais des éperons. Mon jeune cheval fringant galopait donc au hasard au milieu de ces saules, quand je m'entendis appeler : c'était le domestique, sage et prudent, du capitaine Burelviller qui, enfin, en me criant de retirer la bride et s'approchant, parvint à arrêter le cheval, après une galopade d'un quart d'heure au moins dans tous les sens. Il me semble qu'au milieu de mes peurs sans nombre, j'avais celle d'être entraîné dans le lac.

» Que me voulez-vous? dis-je à ce domestique, quand enfin il eut pu calmer mon cheval. — Mon maître désire vous parler. »

» Aussitôt je pensai à mes pistolets; c'est sans doute quelqu'un qui veut m'arrêter. La route était couverte de passants, mais toute ma vie j'ai vu mon idée et non la réalité, comme un *cheval ombrageux*, me disait, dix-sept ans plus tard, M. le comte de Tracy.

» Je reviens fièrement au capitaine, que je trouvai obligeamment arrêté sur la grande route. « Que me voulez-vous, monsieur? lui dis-je, m'attendant à faire le coup de pistolet.

» Le capitaine, d'un air narquois et fripon, n'ayant rien d'engageant, bien au contraire, m'expliqua qu'en passant la porte Cornavin, on lui avait dit : « Il y a là un jeune homme qui s'en va à l'armée, sur ce cheval, et qui n'a jamais vu l'armée, ayez la charité de le prendre avec vous pour les premières journées. »

» M'attendant toujours à me fâcher et pensant à mes pistolets, je considérais le sabre droit et immensément long du capitaine Burelviller qui, ce me semble, appartenait à l'arme de la grosse cavalerie, habit bleu, boutons et épaulettes d'argent.

» Je crois que pour comble de ridicule j'avais aussi un sabre; même en y pensant, j'en suis sûr. Autant que je puis en juger, je plus à ce M. Burelviller, qui peut-être avait été

chassé d'un régiment et cherchait à se raccrocher à un autre.

» M. Burelviller répondait à mes questions et m'apprenait à monter à cheval; nous faisions l'étape ensemble, allions prendre ensemble notre billet de logement, et cela dura jusqu'à Milan.

» Comme le sacrifice de ma vie à ma fortune était fait et parfait, j'étais excessivement hardi à cheval; mais hardi en demandant toujours au capitaine Burelviller : Est-ce que je vais me tuer? Heureusement mon cheval était suisse, pacifique et raisonnable comme un Suisse; s'il eût été romain et traître, il m'eût tué cent fois.

» Le capitaine s'appliqua à me former en tout; et il fut pour moi, de Genève à Milan, pendant un voyage de quatre à cinq lieues par jour, ce qu'un excellent gouverneur doit être pour un jeune prince. Notre vie était une conversation agréable, mêlée d'événements singuliers et non sans quelque petit péril; par conséquent impossibilité de l'apparence la plus éloignée de l'ennui. Je n'osais dire mes chimères, en parlant *littérature* à ce vieux roué de vingt-huit ou trente ans, qui paraissait le contraire de l'émotion. Dès que nous arrivions à l'étape, je le quittais, je donnais l'étrenne à son domestique pour bien soigner mon cheval; puis j'allais rêver en paix. »

Malgré la difficulté des chemins et la saison encore rigoureuse, ici commence pour Beyle une époque d'enthousiasme et de plaisirs vifs. Plusieurs fois je lui ai entendu dire :

« J'ai eu un lot exécrable de sept à dix-sept ans; mais » depuis le passage du mont Saint-Bernard, je n'ai plus eu à » me plaindre du destin; mais, au contraire, à m'en louer. »

Nos deux voyageurs passèrent à Rolles, jolie petite ville du canton de Vaud, le 10 mai. Le son des cloches du temple protestant, joint à la beauté du site, et la vue du lac Léman, jetèrent Beyle dans une véritable extase. Des sensations d'une tout autre nature l'attendaient au grand Saint-Bernard, qu'il traversa le 22 mai, deux jours après le premier consul [1]. Ce ne fut pas sans courir quelques dangers que l'écuyer novice

[1] Toute l'armée française passa le Saint-Bernard les 17, 18, 19 et 20 mai 1800.

se tira sain et sauf de routes à peine tracées sur des rochers en pente couverts de neige, de glace, et par un froid aigre, malgré le soleil de mai.

Le capitaine Burelviller croyait toute notre armée à quarante lieues en avant, lorsqu'ils en trouvèrent une brigade arrêtée devant le fort de Bard[1], situé entre Aoste et Ivrée. Cette forteresse, bâtie sur un mamelon conique et entre deux montagnes, à vingt-cinq toises l'une de l'autre, ayant le torrent de la Doria qui coule à son pied, fut, pour nos soldats, un obstacle plus considérable que celui du grand Saint-Bernard lui-même. Toutefois, la ville de Bard étant tombée en notre pouvoir, le 25 mai, pendant que deux régiments faisaient le siége du fort, le gros de l'armée française continua sa marche à travers la ville avec de grandes difficultés, mais emmenant cependant son artillerie avec elle. C'est devant le fort de Bard que Beyle vit le feu pour la première fois; une canonnade épouvantable, retentissant au milieu de ces rochers si hauts et dans une vallée si étroite, le rendit fou d'émotion.

Le général Lannes étant entré de vive force à Ivrée le 24 mai, toute l'armée de réserve y arriva les 26 et 27. Beyle assista à Ivrée à une représentation du *Matrimonio segreto*, de Cimarosa, qui l'affecta délicieusement. Ce fut, m'a-t-il répété souvent, l'un des plus grands plaisirs de sa vie.

Beyle fit son entrée à Milan dans les premiers jours de juin (1800); c'est-à-dire, par une charmante matinée de printemps. M. Martial Daru, qu'il rencontra au détour d'une rue, le conduisit à la casa Dadda; jamais ravissement ne fut plus complet que celui du jeune voyageur ! Tout le charmait dans cette grande ville, l'architecture, la peinture, la musique, les femmes, la société, avec sa physionomie demi-étrangère. Et puis, comment ne pas participer aux émotions patriotiques, tant italiennes que françaises, que faisait naître la présence du premier consul à Milan. C'était, il faut en convenir, une admirable époque d'espérances pour tous les cœurs généreux !

[1] Le fort de Bard se rendit le 1er juin.

La Lombardie échappait miraculeusement à son plus grand danger : celui de retomber sous le joug de l'Autriche. La France, fière du puissant génie auquel elle était redevable de toutes les gloires, voyait encore bénir son nom par les peuples qui, sous sa puissante égide, secouaient l'oppression, naissaient à la liberté !

Au milieu de cet immense mouvement des esprits Beyle jouissait du présent sans se préoccuper de l'avenir. Cependant l'armée française prend des positions ; tout annonce un engagement prochain, sérieux et où le destin de l'Italie du Nord sera fixé. Beyle suit le quartier général; et le 14 juin, il assiste, en amateur, à la bataille de Marengo.

Le 18 juin, le premier consul rentre à Milan, au milieu d'une population ivre de joie; jamais, peut-être, le triomphe d'un général victorieux ne fut entouré d'un bonheur aussi universel.

Bonaparte déclara le rétablissement de la république cisalpine, et prescrivit diverses mesures touchant l'organisation des pouvoirs; il nomma M. Pétiet, ancien ministre de la guerre, gouverneur de la Lombardie, avec le titre de ministre extraordinaire.

Beyle entra dans les bureaux de M. Pétiet, sur la recommandation de M. Daru, alors inspecteur aux revues, attaché à l'armée d'Italie. Ce genre d'occupations avait, entre autres, l'avantage de lui permettre de voir Milan et de parcourir ses environs. Pendant trois mois, il donna à ce double plaisir tous les instants qu'il pouvait dérober aux travaux du bureau. Une de ses premières excursions eut pour objet les îles Borromées; il les visita en compagnie du fils du général Mélas; ce jeune homme profitait de l'armistice signé entre le premier consul et son père, le 15 juin, le lendemain même de la bataille de Marengo, pour voir ce que la Lombardie offre de plus curieux.

Beyle fut ravi des magnificences de l'admirable pays qu'on parcourt de Milan à Laveno, en passant par Como et Varèse. Il m'écrivit une longue lettre descriptive de cette délicieuse promenade, au milieu de toutes les séductions que la nature peut réunir; sa jeune imagination s'essayait déjà d'une ma-

nière fort agréable sur ce beau paysage. Il vit alors, dans toute sa fraîcheur, le mot *bataille,* que Bonaparte avait buriné, tout récemment, sur l'une des deux branches de ce *laurus nobilis*, qu'on fait encore remarquer aux voyageurs, au milieu du magnifique bosquet de lauriers, des jardins de l'*Isola bella*. En 1828, cette branche du laurier, qui croît sur dix-huit pouces de terre, avait neuf pieds de circonférence; j'ai retrouvé encore quelques légères traces du mot gravé par Bonaparte, avec la pointe de son épée. On sait qu'un officier autrichien a frappé d'un coup de sabre ces caractères inoffensifs, et qu'un Anglais a enlevé plus tard, comme relique, un morceau de l'écorce.

Le 23 septembre (1800), Beyle, déjà ennuyé de la vie de bureau, entra comme maréchal des logis dans le 6e régiment de dragons; au bout d'un mois, il y obtint l'épaulette, et fut reçu sous-lieutenant à Romanego, entre Brescia et Crémone.

Le jeune officier fut bientôt placé comme aide de camp auprès du général de division Michaud, qui commandait la réserve de l'armée, sous les ordres de Brune, et fit en cette qualité la campagne du Mincio. Le général Michaud passa le Mincio le 24 décembre (1800) à Mozembano, avec la réserve. Cette campagne de vingt-six jours (du 19 décembre 1800 au 14 janvier 1801) fut la plus importante des Français, en Italie, après celles de Bonaparte, en 1796 et 1797; elle força l'Autriche à signer, le 9 février 1801, le traité de Lunéville.

Le 12 janvier (1801), Castel-Franco était tombé en notre pouvoir, après un combat très-vif, où l'ennemi avait perdu quinze cents hommes. Beyle, qui avait donné des preuves de bravoure et d'intrépidité en toute occasion, se distingua particulièrement au combat en avant de Castel-Franco. J'ai entre les mains un certificat du général Michaud qui en fait foi, et qui atteste, en outre, que dans tout le cours de la campagne il s'acquitta toujours avec courage, zèle, exactitude, intelligence, des différentes missions dont il fut chargé.

Beyle habita alternativement les charmantes garnisons de Brescia et de Bergame, d'où il faisait de fréquentes excursions à Milan. Alors, son existence, semée de sensations variées, romanesques, réalisait pour lui la chimère du bonheur

parfait. Ce fut à cette époque qu'il reçut au pied une blessure, d'un coup de pointe, dans un duel.

Ne pouvant rester auprès du général Michaud, parce que, d'après une récente décision, il fallait être pourvu du grade de lieutenant pour remplir les fonctions d'aide de camp, Beyle reçut, le 17 septembre 1801, l'ordre de rejoindre le 6e régiment de dragons (auquel il n'avait pas cessé d'appartenir), alors en garnison à Savigliano, dans le Piémont. Prenant bientôt en dégoût la vie militaire, hors du champ de bataille, après une année de cette existence maussade, il donna sa démission le troisième jour complémentaire de l'an X (20 septembre 1802), pendant la petite paix qui suivit le traité d'Amiens[1] (27 mars 1802), ce qui irrita beaucoup ses protecteurs. Cela fait, il revint pour un moment chez ses parents, à Grenoble.

Le voici, lui dont les idées et les sentiments avaient éprouvé de si notables modifications dans sa vie aventureuse à Paris et en Italie, au sein d'une famille qui est restée absolument ce qu'elle était au moment où il a quitté le toit paternel. C'est un jeune étourdi, soldat par les formes, libertin par la pensée, qui veut réformer radicalement des gens vieux, respectant, à peu de chose près, tout ce qu'il méprise, et ayant en horreur tout ce qui fait l'objet de ses prédilections.

Cette folle tentative n'ayant eu d'autre résultat que de soulever dans la maison un violent orage contre lui, Beyle obtint de son père la promesse d'une pension de cent cinquante francs par mois, avec la permission d'habiter Paris. Il vint s'y établir en juin 1803, et se logea rue d'Angivilliers, à un cinquième étage, ayant vue sur la colonnade du Louvre. Là, vivant solitairement, à mille lieues de la vie réelle, il employait le temps à refaire son éducation. C'est à quoi nous sommes tous condamnés; car, quiconque ne sait pas lui-même achever son éducation, reste et doit rester dans la classe commune.

Les *Lettres persanes, Montaigne, Cabanis, Destutt de Tracy,*

[1] L'Angleterre recommença les hostilités contre la France le 16 mai 1803.

Say, J. J. Rousseau, étaient ses lectures favorites, l'objet de ses méditations habituelles.

Il lisait beaucoup aussi les tragédies d'Alfieri, s'efforçant d'y trouver du plaisir. Sa vie retirée et studieuse lui donnait l'aspect et les allures d'un Espagnol exalté.

Sur son modeste revenu de 5 francs par jour, il prélevait le prix de leçons d'anglais et d'escrime. Le bon père Yéki, dont la qualité de prêtre irlandais protégeait le séjour à Paris, lui enseignait la langue anglaise, dans laquelle il ne faisait pas de rapides progrès, quoique déjà plein d'enthousiasme pour l'auteur d'*Hamlet.*

C'était dans la salle de l'élégant Fabien, qu'il allait faire des armes avec plusieurs jeunes Dauphinois de ses amis; il avait peu de dispositions pour cet exercice; le sombre Renouvier, prévôt de la salle de Fabien, le lui faisait comprendre poliment.

Parmi les rêveries littéraires qui fourmillaient dans le cerveau de Beyle, il en est une qui décèle bien de l'audace.

Le célèbre feuilletoniste Geoffroy, chargé de la critique dramatique dans le *Journal des Débats,* exerçait un grand empire sur l'opinion publique. Cet homme de talent s'était déclaré ennemi de la philosophie du dix-huitième siècle, et de Voltaire en particulier. Le grand tragique Talma était également, de sa part, l'objet des plus haineuses attaques.

Beyle résolut de combattre ce redoutable Geoffroy. Cette espérance le porta à composer une comédie en un acte et en prose, dont il s'occupa beaucoup de 1804 à 1816. Il se flattait d'un succès au *Théâtre-Français,* pensait que sa comédie pourrait arriver à la centième représentation, et qu'elle serait peut-être le meilleur ouvrage, de semblable étendue, depuis Molière! La pièce aurait d'abord été représentée sans nommer l'auteur; il se serait fait connaître au cas où sa vogue aurait égalé celle qu'eurent dans le temps *les Précieuses ridicules.*

Cette composition fut d'abord intitulée:

Le Bon parti.

Plus tard, elle reçut cet autre titre:

Quelle horreur ! ou l'Ami du despotisme pervertisseur de l'opinion publique.

Letellier, le principal personnage de cette comédie, était le rôle dévolu à Dugazon. Les autres rôles devaient être donnés à Baptiste aîné, Dumas, Fleury, etc.

Malgré tous ses efforts, cette composition est restée à l'état de simple ébauche.

Deux années s'écoulèrent ainsi; c'était bien long pour un homme de cette mobilité, aussi passionné pour l'imprévu, pour tout changement quelconque.

En mars 1805, Beyle alla essayer encore une fois de la vie de famille, à Grenoble; elle lui parut supportable pendant quelque temps; car une jolie actrice, dont il était très-épris, le payait de retour. Tout allait au mieux, lorsque cette jeune femme partit pour Marseille, où elle avait contracté un engagement; il fallait absolument la suivre; mais comment faire? Le moyen dont il usa ne se devinerait guère.

Beyle se montra tout à coup épris d'une belle passion pour le commerce ! M. Raybaud, fils d'un petit épicier de Grenoble, ayant sa boutique dans la maison même de M. Gagnon, faisait à Marseille d'assez grandes affaires sur les denrées coloniales : Beyle obtint d'entrer dans cette maison, en qualité de commis. Le voilà donc assis sur un escabeau de comptoir, plus heureux que jamais auprès de celle qu'il aimait, et persuadé que le commerce était sa véritable vocation : il me le disait dans toutes ses lettres. Cette félicité, qui ne laissait rien voir au delà, dura une année.

Bref, la passion ayant pris fin par le mariage de l'actrice avec un grand seigneur russe, le métier de négociant fit horreur à Beyle, et il obtint de sa famille la permission de revenir à Paris, où il reprit ses habitudes studieuses.

M. Martial Daru, sous-inspecteur aux revues, engagea Beyle à l'accompagner à l'armée; il fut très-contrarié d'abandonner les travaux littéraires auxquels il se livrait de nouveau avec ardeur. Cependant, il accepta; assista à la bataille d'Iéna, le 14 octobre 1806, et vit l'entrée triomphale de Napoléon à Berlin, le 27. Peu de jours après, M. le comte Daru, alors intendant général dans le pays de Brunswick, fit conférer à

Beyle l'emploi d'*intendant des domaines de l'Empereur* à Brunswick.

Le 11 juillet 1807, un décret impérial, daté de Kœnigsberg, le nommait *adjoint aux commissaires des guerres.*

Ses fonctions d'intendant le fixèrent à Brunswick pendant les années 1807 et 1808; il profita de son séjour dans cette ville, pour y étudier la langue et la philosophie allemandes.

Beyle était adroit à la chasse et tirait fort bien le pistolet. Un jour, à Brunswick, se trouvant dans une voiture menée au grand trot, il abattit, à quarante pas, un corbeau, d'un coup de pistolet chargé d'une seule balle; ce qui lui valut le respect des aides de camp du général de Rivaud-la-Raffinière.

La campagne de 1809 l'éloigna de Brunswick; M. le comte Daru, devenu intendant général de la grande armée, le chargea de missions particulières, dans lesquelles sa capacité et son courage personnel purent être appréciés. On a cité, en preuve, un fait qui m'était resté inconnu; mais comme il n'y a aucun motif de le révoquer en doute, je le consignerai ici.

Beyle était abandonné avec les malades et les approvisionnements dans une petite ville dont la garnison avait été jugée plus utile ailleurs. Ce dépôt était placé sous sa responsabilité, à lui, comme officier d'administration. Le pays était mal disposé à notre égard, et n'attendait qu'une occasion pour nous le faire sentir. A peine la garnison avait-elle quitté la ville, qu'une insurrection formidable s'organisa, le tocsin sonna, toute la population se leva. Il ne s'agissait de rien moins que de massacrer les malades à l'hôpital, et de piller ou brûler les magasins. Privés de troupes, les officiers militaires de la place ne savaient où donner de la tête. Cependant l'émeute devenait plus menaçante. Les abords de l'hôpital s'encombraient, les cris de mort se faisaient entendre; au péril de ses jours, Beyle se jette dans ces rues abandonnées à une multitude de furieux, et pénètre dans l'hôpital. Les convalescents, les malades, les blessés, tout ce qui peut un instant se tenir debout ou à peu près, il fait tout lever, il arme tout. Les plus impotents, il les met en embuscade aux fenêtres, qui, garnies de matelas, deviennent des meurtrières; les

autres, cavalerie, infanterie, toutes les armes confondues cette fois sous l'uniforme lugubre de l'hôpital, il en fait un peloton; il ouvre les portes et se précipite sur l'émeute. A la première décharge, tout se dissipa. (*Revue des deux Mondes* du 15 janvier 1843, page 266.)

Poursuivant ses succès, l'armée française faisait des pas de géant; le 10 mai 1809, le canon gronda toute la journée autour du petit jardin de Haydn, à demi-lieue de Schœnbrunn; quatre obus vinrent tomber tout près de sa maison; sa vieillesse, déjà si ébranlée, ne put soutenir cette secousse; il se figurait que Vienne, objet de son affection, serait mise à feu et à sang. Enfin, il rendit le dernier soupir le 31 mai. Quelques semaines après sa mort, on exécuta, en son honneur, le *Requiem* de Mozart, dans l'église des Écossais. Beyle, cantonné aux environs de Vienne, se hasarda à venir en ville, pour assister à cette touchante cérémonie, où nationaux et étrangers apportèrent un égal tribut de regrets à la perte que les arts venaient d'éprouver.

Tout en faisant une rude guerre à l'Autriche, Napoléon, pendant son séjour à Vienne, ne perdait pas de vue ses projets de mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise. Beyle, dont la capacité et la discrétion avaient pu être appréciées dans maintes circonstances, participa aux travaux et aux négociations qui précédèrent ce grand événement. Après la paix de Schœnbrunn, il revint à Paris. Cette glorieuse campagne apporta de notables changements dans sa position; il se trouvait en relation habituelle avec grand nombre de personnages puissants, et M. le comte Daru semblait l'entourer d'une confiance qui, à elle seule, en faisait un homme important. Le malheur, c'est que le traitement d'*adjoint aux commissaires des guerres*, le seul dont il jouissait, était de 1,800 francs seulement; que son père ne lui donnait qu'une somme égale, et que ses dépenses atteignaient, dépassaient même 20,000 francs. La fréquentation habituelle des hauts fonctionnaires de l'Empire, et la nature des travaux dont M. le comte Daru l'avait chargé à l'intendance générale de la maison de l'Empereur, ne lui permettaient guère de faire autrement: c'est l'époque de sa vie où il a dépensé le plus.

Le 3 août 1810, Beyle fut compris comme *auditeur* de première classe dans la promotion des trois cents auditeurs au conseil d'État que fit l'Empereur. Ayant été employé sous les ordres de M. Daru, dans les campagnes d'Iéna et de Wagram, il fut attaché à la section de la guerre du conseil d'État.

Le 22 août (1810), Napoléon institua deux *inspecteurs de la comptabilité du mobilier et des bâtiments de la couronne.* Sur la présentation de M. le comte Daru, intendant général de sa maison, l'Empereur nomma à ces deux emplois MM. Beyle et Lecoulteux de Canteleu, également auditeur. Beyle fut, en outre, chargé, à la liste civile, de la direction du bureau de la Hollande. C'est de cette époque que datèrent ses relations avec le duc de Frioul, le sage, honnête et fidèle Duroc, grand maréchal du palais.

La place d'inspecteur du mobilier de la couronne réunissait pour Beyle l'agréable à l'utile; ses divers émoluments ou revenus pouvaient s'élever annuellement à 12,000 francs. Cela ne suffisait peut-être pas entièrement à tous ses besoins; mais le déficit ne pouvait plus donner de sérieuses inquiétudes. Quant à ses relations de société, elles avaient beaucoup grandi par le seul fait de ses fonctions d'inspecteur du mobilier de la couronne, qui donnaient entrée à la cour.

Le dimanche, 16 décembre 1810, après la messe, Beyle fut présenté à Marie-Louise, au château des Tuileries, par la belle duchesse de Montebello, dame d'honneur de l'impératrice.

A voir cette vie si remplie, cette existence partagée entre tant d'émotions diverses et offrant une si grande variété de séductions, pour un jeune homme au sang chaud et à la tête ardente, on croira que tout entier au présent, il ne songe guère à l'avenir! Eh bien, Beyle, au milieu de cette année 1810, qui avait pour lui un intérêt particulier, par les emplois qu'il obtint, faisait des dispositions pour que la petite fortune qu'il laisserait en cas de mort, fût employée à la fondation d'un prix littéraire! Et, chose bien singulière, au moment où la puissance de Napoléon était à son apogée, c'est en Angleterre ou en Amérique qu'il prescrivait de placer les fonds auxquels il donnait cette destination! L'injonction est formelle, dans l'instruction laissée à ses amis, pour cet objet spécial.

L'année 1811 fut pour Beyle une époque de voyages. Après avoir assisté et pris une part très-vive aux joies, à l'enthousiasme, au bonheur public qui saluèrent la naissance du roi de Rome, Beyle courut au Havre, en compagnie de deux amis, uniquement pour y voir la mer.

Au retour de cette promenade de cinq jours, il obtint un congé pour revoir l'Italie. Son départ eut lieu le 29 août 1811. Pendant ce voyage, il notait au fur et à mesure, *et pour lui-même*, les observations auxquelles l'aspect des lieux, des choses et des individus donnait naissance.

Ce journal, d'un style incorrect, mais simple, familier, est écrit avec toute la liberté de langage que l'on peut attendre d'un homme jeune, ardent, et n'ayant à dissimuler aucun mouvement de l'esprit ou des sens.

On lit ces lignes à la fin du manuscrit :

« Présenté en toute humilité à M. H. B., âgé de trente-huit ans, qui vivra peut-être en 1821, par son très-humble serviteur, plus gai que lui. »

Le H. B. de 1811.

Milan, le 29 octobre 1811.

Voici en quels termes il rend compte de sa première visite à une dame de Milan qu'il n'avait pas revue depuis dix ans, et dont le souvenir lui était resté très-cher :

« Je l'avais vue pour la dernière fois le 1er vendémiaire an X (23 septembre 1801), en allant de Brescia à Savigliano, où était mon régiment. Aujourd'hui (10 septembre 1811), à une heure, je me suis présenté chez elle; heureusement on m'a fait attendre un quart d'heure, ce qui m'a donné le temps de me remettre un peu.

» J'ai vu une grande et superbe femme. Elle a toujours le grandiose produit par la manière dont ses yeux, son front et son nez sont placés. J'ai trouvé plus d'esprit, plus de majesté et moins de cette grâce pleine de volupté. En 1801, elle n'était majestueuse que par la force de la beauté; aujourd'hui elle l'est aussi par la force de ses traits. Elle ne m'a pas reconnu; cela m'a fait plaisir. Je me suis remis, en lui expliquant que j'étais Beyle, l'ami de Joinville. *Quello è il Chi-*

nese (c'est le Chinois), a-t-elle dit à son père qui se trouvait là. »

Si le système d'éducation suivi par ses parents, à l'égard de Beyle, a exercé une notable influence sur son caractère, sur la marche et la tendance de ses idées, on ne peut méconnaître celle, tout aussi décisive, pour ses facultés, qu'il dut à son existence sous l'Empire. Voyant de près les rouages de cette grande machine ; vivant à peu près exclusivement de la vie qui animait la partie active de la nation; prenant part aux actes émanés de la pensée du puissant génie qui imposait ses lois à l'Europe; nourri de l'esprit que projetait cet astre si resplendissant; émerveillé de sa marche imposante, comme de la majesté de ses mouvements, on peut concevoir l'invincible dégoût dont Beyle dut être saisi à la vue de tout ce qui suivit cette grande époque ! Ne pouvant, ne voulant entrer en lutte avec aucun des renégats de toute espèce, entre lesquels s'éleva cette ignoble rivalité de platitudes, de lâchetés, de trahisons, Beyle prit un singulier parti : celui, comme on dit, de *hurler avec les loups ;* de rire de tout, de n'attacher d'importance à rien. Ceux qui ne le connaissaient qu'imparfaitement, ne manquèrent pas de l'accuser de versatilité, d'ingratitude, de dédain pour l'humanité, d'orgueil extrême, d'insensibilité, de penchants aristocratiques, etc.; tandis qu'au fond et sans prétendre que le germe de tout ou partie de ces défauts ne fût pas en lui, on ne devait voir dans sa conduite que le développement de sa haute admiration pour Napoléon, aussi bien que la conscience de sa supériorité, et de la profondeur de ses observations, sur le temps où il vivait.

Après beaucoup de difficultés de la part de M. de Champagny, intendant de la maison de l'empereur, Beyle obtint la permission de faire la campagne de Russie, en 1812. Au milieu de toutes les préoccupations dont son esprit fut assailli pendant cette déplorable guerre, il s'attacha à l'examen physiologique de ces masses d'hommes, appartenant à tant de nations, et formant la grande armée. Aidé dans ses observations par le livre de Cabanis, il essayait l'application de ses doctrines sur les divers tempéraments, au fur et à mesure

que cette multitude passait sous ses yeux. C'est sur les bords du Niémen que l'auteur de l'*Histoire de la peinture en Italie* réunit les premières idées du chapitre sur les tempéraments qu'il y a inséré; c'est aussi là qu'il reconnut que le tempérament sanguin était celui le plus dominant chez les Français.

Il suivit le quartier général à Moscou, et assista à l'incendie de l'antique métropole de la Russie. Aux premières lueurs de cet immense cataclysme de flammes, il sortit précipitamment au milieu de la rue, croyant avoir le spectacle si désiré d'une aurore boréale; mais son erreur fut bientôt dissipée, en voyant le Kremlin tout en feu, et en entendant le bruit des tambours, battant le rappel sur tous les points.

Pendant le cours de cette désastreuse campagne, Beyle remplit momentanément les fonctions de directeur général de l'approvisionnement des places de Minsk, Witepsck et Mohiloff. Il rendit un grand service à Orcha, en donnant trois jours de vivres à l'armée, les seuls vivres qu'on ait eus de Moscou à la Bérésina.

Après avoir perdu dans la retraite chevaux, voitures, argent et effets, il vint reprendre à Paris son inspection du mobilier de la couronne. A propos des pertes éprouvées par Beyle dans cette retraite de Moscou, il en est une qui mérite d'être mentionnée particulièrement. Avant de se mettre en route, il jugea convenable de prendre quelques précautions particulières pour le cas où l'argent de poche viendrait à lui manquer. Sa sœur remplaça tous les boutons d'une redingote par des pièces de vingt francs et de quarante francs soigneusement recouvertes de drap. A son retour, sa sœur lui demanda si ce moyen lui avait bien réussi. Il n'y avait plus songé depuis son départ; à force de fouiller dans sa mémoire, il se rappela vaguement avoir donné la vieille redingote à un garçon d'auberge près de Wilna et avec les boutons d'or cousus à Paris. Ce trait est vraiment caractéristique, car Beyle était précautionneux à l'excès, oublieux comme personne, insouciant au plus haut degré.

Ce voyage en Russie, accompagné de tant de péripéties sublimes et douloureuses, avait singulièrement modifié le caractère de Beyle. A son retour, il ne retrouva plus les pas-

sions qui animaient sa vie auparavant. Il croyait, au contraire, pendant la retraite, que les sensations éprouvées pendant dix-huit jours consécutifs, donneraient un nouvel aliment à son âme. Il n'en fut rien. L'ennui le prit à Kœnigsberg et augmenta à Dantzig. Cette froideur dans laquelle il était tombé, n'aurait pas été absolument sans charme, si le souvenir du bonheur que lui donnait son existence antérieure ne l'eût troublé à chaque instant.

En 1813, il était à Mayence, à Erfurth, à Lutzen, à Dresde, avec le quartier général de l'Empereur. Il remplissait à Sagan (Silésie) les fonctions d'intendant. Cependant sa santé, fort altérée par la retraite de Moscou et par des fatigues de tout genre, l'obligea à prendre quelque repos, sous un climat plus doux ; six semaines de séjour sur les bords du lac de Como et à Naples, pendant les mois d'octobre et de novembre, le rétablirent tout à fait. D'ailleurs, cette âme de trente ans, ce cœur si disposé à s'enflammer, étaient délicieusement occupés; l'amour et le *dolce far niente* remplissaient de bonheur tous ses instants.

Au commencement de janvier 1814, lorsque les armées ennemies envahissaient de tous les côtés le territoire de l'empire, le gouvernement envoya M. le sénateur, comte de Saint-Vallier, à Grenoble, en qualité de *commissaire extraordinaire*. Beyle lui fut adjoint, et reçut des instructions particulières de Napoléon à ce sujet. Il donna dans cette importante circonstance de nouvelles preuves de capacité. Le sénateur prenait des arrêtés pour toutes les mesures urgentes, faisait des proclamations, appelait les Dauphinois aux armes, etc.; c'était Beyle qui, en réalité, agissait et dirigeait le sénateur.

Je ne puis me dispenser de mentionner ici une circonstance de cette mission, qui attira quelque ridicule sur Beyle, sans qu'il y eût presque de sa faute; voici le fait. Lui, dont les amers sarcasmes ont si souvent poursuivi les gens titrés, avait affublé son nom, sous l'empire, de la particule appartenant à la noblesse. Alors, comme aujourd'hui, c'était la grande affaire des petits bourgeois enrichis; un hasard malencontreux lui fit partager momentanément leur sottise.

Lorsqu'il s'agit, en 1810, de rédiger le décret impérial qui nommait les deux *inspecteurs du mobilier de la couronne*, M. le comte Daru éprouvait une sorte de répugnance à écrire le nom de Beyle, tout court, à côté de celui de son collègue M. Lecoulteux de Canteleu; quelqu'un opinait pour placer la noble particule devant le nom de Beyle; M. Daru s'y refusait, trouvant que cette adjonction ressemblait à un faux. Grand était l'embarras, lorsqu'on eut l'heureuse idée de demander à Beyle son acte de naissance; il y était désigné comme fils de *noble Chérubin-Joseph Beyle, etc.* Puisque son père est noble, dit l'interlocuteur officieux, comment le fils ne le serait-il pas? La difficulté ainsi levée, Beyle fut M. *de Beyle*, sur le décret qui le nommait inspecteur du mobilier de la couronne.

Tout alla au mieux pour le nouveau noble, jusqu'au moment où une épreuve difficile lui était réservée, dans sa ville natale. Les actes émanant du commissaire extraordinaire de l'Empereur étaient contre-signés par M. *de Beyle*, auditeur au conseil d'État. Ce *de*, dont son père n'avait jamais songé à se parer, devint l'objet de propos piquants. On ne se borna pas toujours à des *lazzi;* chaque fois qu'une publication du sénateur paraissait sur les murs de Grenoble, c'était à qui effacerait le *de* placé devant le nom de Beyle, soit avec de l'encre, soit en l'enlevant avec un grattoir. Quelquefois même, on ajoutait à la main :

« Faute d'impression, ou, Plaisanterie fort déplacée dans les graves circonstances où nous nous trouvons. »

Voyez maintenant l'étrange situation de Beyle! il se trouvait placé entre deux écueils : se résigner au ridicule, ou raccourcir son nom consacré par un décret impérial, et sous lequel il était connu, depuis près de quatre ans, à la cour et dans l'armée.

Le *commissaire extraordinaire* avait pour mission d'imprimer une direction prompte, énergique, aux mesures adoptées pour la défense du territoire. Dans ces moments de crise et d'excitation générale, chacun se croit le droit, et même le devoir, de surveiller la conduite des dépositaires de l'autorité. Ici, il faut l'avouer, par des causes dont l'appréciation a

échappé jusqu'à ce moment au jugement des hommes impartiaux, tout semblait disposé pour favoriser l'invasion de l'ennemi, et pour neutraliser le patriotisme si dévoué des Dauphinois ; leur bouillante indignation se manifesta bientôt par le cri de *trahison !* hautement articulé. Beyle repoussa longtemps une accusation qui lui semblait absurde. Cependant, quelques doutes s'étant élevés dans son esprit, sur l'efficacité des moyens administratifs et militaires employés pour repousser l'ennemi, il voulut juger, par lui-même, de l'état des choses, et se rendit, vers le milieu du mois de mars, à l'armée d'avant-garde, bivouaquée à Carouge. Elle se composait de dix mille hommes de toutes armes, chargés d'observer les Autrichiens occupant Genève et la rive droite de l'Arve. J'étais du voyage.

Beyle et moi, nous occupions la même chambre à Carouge, lorsque, le lendemain de notre arrivée, nous fûmes réveillés au point du jour par un fracas étrange, dans le galetas au-dessus de cette chambre : c'était un boulet de canon autrichien, qui était venu se loger dans la toiture de notre auberge.

Beyle rencontra les meilleures dispositions chez l'un des deux généraux de division placés à la tête de notre petite armée, le comte Dessaix. L'autre général, au contraire, celui qui, par ancienneté de grade, avait le commandement en chef, ne possédait pas au même degré cette chaleur qui animait le brave Dessaix, digne du grand homme dont il portait presque le nom. Le commandant supérieur se tenait à l'écart et se montrait peu aux soldats. « C'est le médecin Tant mieux et le médecin Tant pis, » me disait Beyle.

L'objet de sa mission était rempli, il quitta Carouge après un séjour de trente-six heures, et retourna à Grenoble, auprès du commissaire extraordinaire. Puis se rappelant le serment qu'il avait prêté à l'Empereur, il sollicita et obtint la permission de revenir à Paris. Son intention était de soumettre, directement à Napoléon, ses observations sur l'insuffisance des mesures adoptées pour la défense de la Savoie et du Dauphiné ; mais ce zèle fort louable fut en pure perte : il trouva les Cosaques à Orléans, et entra à Paris le 1er avril

(1814), le jour même où le sénat proclamait la déchéance de l'Empereur.

La fortune de Beyle s'évanouit avec celle de Napoléon ; il perdit tout, présent, avenir, et prit gaiement la chose. On était même tant soit peu étonné de voir un des fonctionnaires de l'empire se réjouir de la chute du « *despote qui avait volé la liberté à la France,* » et montrer une sorte d'engouement pour les semblants de libéralisme de la *restauration*. Ceci paraissait d'autant plus étrange, que le fervent néophyte ne faisait rien pour capter la bienveillance du nouveau gouvernement, qu'il refusait même le concours que lui offraient, dans ce but, plusieurs de ses amis. Peut-être vit-il uniquement dans le changement de sa position un moyen naturel de s'affranchir de toute entrave, et de mener cette vie de cosmopolite, à laquelle il s'est abandonné depuis lors sans réserve. L'épigraphe de son existence semblait être cette maxime tirée d'un petit volume du dernier siècle :

« L'univers est une espèce de livre dont on n'a lu que la « première page, quand on n'a vu que son pays. »

Il résolut d'en feuilleter encore d'autres, et la note suivante, trouvée dans ses papiers, motive sa détermination d'une manière assez originale.

« 5 juin 1814, en ne trouvant pas mon nom parmi ceux des pairs.

» Heureusement le luxe me touche peu ; ou plutôt il m'embarrasse. Je sens fort bien la possibilité de vivre à Paris, dans une chambre au quatrième, avec un habit propre, une femme qui vienne le battre le matin, et mes entrées aux *Français*, ou plutôt à l'*Odéon* [1] que j'aime.

» Mais la vanité, la considération, s'opposent à ce genre de vie. M. Doligny ne me recevra plus de la même manière, quand il saura que je vis avec six mille francs. Cela me serait insupportable. Il faut donc quitter Paris.

» Par un second bonheur, Paris m'ennuie depuis longtemps et j'aime l'Italie où, avec mes six mille francs et deux dîners par mois, chez l'ambassadeur, je serai considéré. »

[1] Occupé alors par la troupe italienne.

Vers le milieu du mois d'août 1814, Beyle quitta Paris et se rendit à Milan, où il séjourna pendant trois années consécutives. C'est donc par erreur qu'on l'a fait figurer parmi les combattants à Waterloo; il ne vint point en France dans l'interrègne, jugeant que Napoléon ayant contre lui tous les souverains de l'Europe, sa cause n'avait pas de chance de succès.

Ces trois années passées à Milan paraissent avoir été pour lui une époque bien heureuse; il en parlait toujours avec enthousiasme. Les délicieuses soirées de la Scala ne pouvaient sortir de sa mémoire. Sans être riche, sa bourse suffisait à ses besoins; il était jeune, amoureux, en relations journalières avec les hommes les plus distingués, et il écrivait l'*Histoire de la peinture en Italie.* Je ne puis donner une idée plus juste du charme qu'offrait alors à un homme d'esprit la société de Milan, qu'en empruntant à M. de Latour ce passage de son excellente notice sur Silvio Pellico.

« La maison du comte Porro était, à Milan, le rendez-vous » de tous les étrangers de distinction, dans cette Italie que » traversent incessamment les plus hautes intelligences de » l'Europe. Là, apparaissaient tour à tour à l'auteur [1] de » *Françoise de Rimini,* Byron, madame de Staël, Dawis, » Schlegel, Brougham, l'industrielle Angleterre et la rêveuse » Allemagne. Là, s'entretenaient de leurs communes espé- » rances beaucoup d'Italiens de renom. C'était le célèbre Con- » falonieri, un des hommes les plus remarquables de notre » temps, par ses talents politiques et par son grand caractère; » c'était Lodovico de Brême, poëte et prosateur à la fois; » c'était don Petro Borsieri de Faënza, critique ingénieux et » poëte remarquable, avec bien d'autres encore. »

Tout enfin souriait à Beyle; car il ne songeait guère à l'avenir, et le présent était sans nuage. Un jour, cependant, arriva où des peines de cœur assez vives lui firent éprouver le besoin d'une secousse; il vint à Paris en juin 1817. Son état habituel semblait fort bizarre; il était ou profondément triste ou ridiculement gai et même bouffon; on voyait qu'il

[1] Pellico fonda en 1818, et fut le principal rédacteur du *Conciliatore,* journal romantique, source de ses malheurs.

faisait de grands et vains efforts sur lui-même pour ne pas s'abandonner au désespoir.

Profitant du voisinage de l'Angleterre, il y fit une excursion pendant le mois d'août; ce petit voyage se borna à une courte apparition à Londres; avant la fin de l'année Beyle reprit la route de Milan.

Vers le milieu de l'année 1820, son bonheur fut sérieusement troublé par un de ces incidents qu'on appelle généralement : *une tuile tombant sur la tête.* L'intempérance de sa langue lui avait suscité des jaloux, des ennemis. L'un d'eux eut l'idée de répandre le bruit, dans Milan, que ce philosophe étourdi, à l'air insouciant et léger, était un agent secret du gouvernement français. Cette infâme calomnie eut accès dans les sociétés où Beyle était reçu avec le plus d'empressement auparavant. Pendant assez longtemps il chercha à s'expliquer, et sans pouvoir s'en rendre compte, l'espèce de froideur avec laquelle on l'accueillait. Un jour, enfin, il en connut la cause et son malheur fut affreux! Il l'exprime en termes touchants dans une lettre du 23 juillet 1820 :

« Voilà le coup le plus terrible que j'aie reçu dans ma vie! »

La Providence avait sans doute arrêté qu'aucune idée, qu'aucun projet ne lui resteraient étrangers. Pendant un séjour à Bologne dans cette même année, Beyle s'éprit d'une véritable passion pour cette ville aimable. Là, au milieu des plaisirs que la société et les arts peuvent offrir à un esprit délicat, il s'enquit du revenu des terres, du taux de l'intérêt de l'argent, du mouvement des affaires commerciales, et songea sérieusement à réunir quelques fonds pour s'établir banquier à Bologne! L'argent y rapportant alors communément douze à quinze pour cent, il comptait avec un capital de quarante mille francs, se faire largement un revenu en rapport avec ses besoins.

Beyle a toujours adoré l'imprévu, ne pouvant se plier à aucune gêne imposée par un devoir quelconque, et se trouvant en insurrection permanente contre toute obligation à l'accomplissement de laquelle n'était attaché aucun plaisir. Céder toujours à l'impression du moment, aurait été son unique

règle de conduite, si d'impérieuses convenances n'eussent, parfois, élevé des barrières, devant lesquelles il lui semblait impossible de ne pas s'arrêter. Il aimait singulièrement aussi à défigurer son nom, en y retranchant, ou ajoutant quelque lettre; c'était également un plaisir charmant pour lui, de s'attribuer un titre ou une profession supposés. Une fois entré dans cette voie, il en usait de même à l'égard de sa famille. Obligé de donner son adresse au tailleur ou au bottier, ce n'était qu'exceptionnellement qu'il leur livrait son nom; cela donnait lieu souvent à des quiproquo où sa gaieté trouvait un aliment. Ainsi, on le demandait tour à tour sous les noms de : Bel, Bell, Beil, Lebel, etc. Quant à son état, c'était au caprice du moment qu'était réservé le soin de le baptiser : à Milan, il se donnait pour officier supérieur de dragons, licencié en 1814, et fils d'un général d'artillerie. Tous ces petits contes n'étaient que plaisants; jamais il n'en retira d'autre avantage qu'un peu d'amusement pour lui.

Sa vie s'écoulait assez paisiblement à Milan, entre l'étude, des affections de cœur, et ce *dolce far niente*, qui occupe une si grande place dans les habitudes des gens riches de la Lombardie, lorsque en avril 1821, la police autrichienne le supposa, très-gratuitement, affilié à la secte des *Carbonari*. Elle le pria poliment de s'éloigner des États de S. M. I. et R. En pareil cas, il ne s'agit pas de discuter, de tenter une justification; il faut obéir. Vingt-quatre heures après cet avis bienveillant (car on pouvait l'envoyer sans façon au Spielberg), il prenait la route de France; mais le désespoir dans l'âme, car il laissait à Milan tout ce qui, pour lui, en ce moment, constituait le bonheur.

En rentrant à Paris, Beyle s'y trouva singulièrement isolé. La société dans laquelle il avait vécu au temps de l'empire était dispersée, n'existait même plus; les proscriptions l'avaient brisée, et plusieurs des hauts fonctionnaires de Napoléon s'étaient dégradés par une longue série de bassesses. Beyle n'avait donc aucune ressource de ce côté; et cependant il éprouvait vivement le besoin de voir le monde, et le monde à la fois élégant et instruit.

L'*Histoire de la peinture en Italie*, publiée en 1817, mais

encore peu connue, lui ouvrit le salon de Paris, le plus riche de tous les avantages qu'il recherchait particulièrement. Un exemplaire de cette *Histoire* fut, comme il le disait plaisamment, jeté à la porte de M. le comte de Tracy [1], dont le livre sur *l'Idéologie* faisait depuis plusieurs années l'admiration presque exclusive de Beyle. M. de Tracy, homme aussi poli et bon qu'il était savant, se fit indiquer le logement de l'auteur de *l'Histoire de la peinture*, et lui fit une visite. Beyle la rendit exactement, comme on peut le croire, et reçut l'invitation de venir passer la soirée chez M. de Tracy, le jour où son salon était ouvert. Il y fut d'une assiduité fort méritoire, à raison de son inconstance. C'est au sein de cette haute faculté où la bonne compagnie, par excellence, disposait des réputations et les faisait accepter au public, que Beyle prit ses *grades*, comme on pourrait dire. Chez M. de Tracy il rencontrait habituellement le général Lafayette, le comte de Ségur l'ancien ambassadeur auprès de Catherine, Benjamin Constant, et une foule d'autres notabilités, parmi lesquelles on pouvait distinguer des femmes de mérite.

De 1821 à 1830, Beyle résida à Paris, tout en faisant assez fréquemment de petites excursions en France, en Italie, en Angleterre. Il vit Londres pour la seconde fois dans l'automne de 1821; son séjour ne s'y prolongea pas au delà de trois semaines. Le but principal de ce voyage était d'y chercher quelque distraction à un chagrin profond; mais ce fut en vain, car Beyle écrivait, deux ans plus tard, que cet effort pour oublier avait été sans résultat.

L'aspect brumeux de la Tamise, malgré ses innombrables voiles et son immense mouvement industriel, ne lui plut guère; tout lui parut bien prosaïque dans le séjour de ces marchands affairés. Cependant certains rapprochements que Beyle put faire alors entre la situation politique de la France et celle de l'Angleterre, ainsi qu'entre le jeu de leurs institutions gouvernementales, donnèrent quelque avantage à celle-ci dans son esprit. Par la suite, ses idées à cet égard se modifièrent, et son estime ne s'adressa plus qu'aux hommes de

[1] Mort à Paris le 9 mars 1836.

talent que l'Angleterre a produits. Une de ses maximes favorites était que : « Les Anglais ne sont impolis que par gros-» sièreté. »

Des relations de société s'établirent, pendant l'automne de 1816, entre Beyle et lord Byron; elles prirent naissance dans la loge de M. Lodovico de Brême, au théâtre de la Scala à Milan. Des rapports d'âge, plus encore que de caractère, les rapprochèrent; car il existait entre leurs goûts et leurs penchants de notables différences. Beyle éprouvait le besoin impérieux de se produire dans le monde. Lord Byron, au contraire, naturellement mélancolique, souvent misanthrope, fuyait toute réunion et recherchait la solitude [1]. Les usages, les mœurs, la combinaison des lois civiles avec les règles imposées par la religion, tout lui semblait absurde dans l'organisation des sociétés européennes. Sa vie, si courte, fut un effort continuel pour s'affranchir des entraves qu'il voyait partout opposées à nos penchants et aux droits que nous tenons de la nature. L'Angleterre, aux yeux de Byron, ne valait pas mieux que le reste; il professait même pour elle un profond éloignement. Une atmosphère chargée de brouillards et un feu de charbon de terre endormaient son génie; il lui fallait un soleil ardent et la vue d'un ciel bleu pour donner essor à ses facultés. Aussi quitta-t-il sa patrie à vingt ans pour n'y revenir qu'un moment, et aller mourir en Grèce à l'âge de trente-six ans.

Beyle partageait un peu cet esprit de révolte contre la civilisation moderne; ce fut là probablement le secret lien des rapports qui existèrent entre lui et Byron. Quoi qu'il en soit, ces deux hautes intelligences se recherchèrent, se plurent; mais voilà tout; car, on le comprend, il ne pouvait exister entre eux d'étroite sympathie. Cependant tout indique que l'un et l'autre trouvèrent du plaisir à se rencontrer, à se lier par un commerce d'idées; tous deux conservèrent un souvenir agréable de ces rapports momentanés. Beyle a toujours

[1] Ce qui ne l'empêchait pas d'entrer dans une grande colère lorsqu'il se voyait comparé à J. J. Rousseau : probablement parce que la qualité de gentilhomme avait manqué au philosophe.

défendu avec chaleur les écrits et la personne de Byron; celui-ci, de son côté, estimait justement l'originalité piquante, l'excellent ton de critique, le caractère honorable de Beyle. On en trouvera le témoignage dans la lettre, reproduite ici et que lui écrivit ce grand poëte, onze mois avant sa mort.

Beyle n'avait point partagé l'engouement excessif des Parisiens pour Walter Scott. Il lui reconnaissait le talent de décrire merveilleusement les habits de ses personnages, le paysage au milieu duquel ils se trouvent, les formes de leurs visages; mais il lui refusait l'art si difficile, si rare, de peindre les passions et les divers sentiments qui agitent l'âme; en un mot, de pénétrer profondément dans les interstices du cœur humain. Beyle ne croyait pas que la réputation de Walter Scott pût se soutenir longtemps au point où la mode l'avait portée; il pensait que le mérite historique, par lequel se distinguaient surtout ses romans, ne les recommanderait point à la postérité. Sa prédiction s'est en partie réalisée, et, avant sa mort, Beyle a déjà pu s'apercevoir que ce mérite avait perdu de son éclat; en un mot, qu'il s'était un peu fané. Son opinion, sur la nature du talent de Walter Scott, était très-arrêtée; on la retrouve souvent dans ses écrits. Ce n'est cependant que d'une manière allusive que sa brochure de *Racine et Shakspeare* la reproduit. Toutefois, Byron crut y entrevoir une attaque contre le caractère de Walter Scott, et il la repoussa avec une générosité qui ne peut que l'honorer.

Chose singulière, le pamphlet de *Racine et Shakspeare* contient des expressions peu flatteuses sur des ouvrages de lord Byron, et dont il pouvait à juste titre se trouver blessé. Eh bien, pas un mot à ce sujet dans sa lettre à Beyle; il se borne à défendre son rival avec chaleur, mais sans s'écarter un instant d'une urbanité amicale.

Voici cette lettre, dont l'original fait partie des papiers laissés par mon ami.

Gênes, le 29 mai 1823.

« Monsieur,

» A présent que je sais à qui je dois la mention flatteuse de mon nom dans *Rome, Naples et Florence, en* 1817, par *M. de*

Stendhal, il est juste que j'offre mes remercîments (agréables ou non, et pour ce qu'ils valent) à M. Beyle, avec qui j'eus l'honneur de faire connaissance à Milan, en 1816. Vous m'avez fait trop d'honneur par ce qu'il vous a plu de dire dans cet ouvrage; mais ce qui m'a causé autant de plaisir que les louanges mêmes que vous me donnez, c'est d'apprendre enfin (par hasard) que j'en suis redevable à quelqu'un dont j'étais réellement ambitieux d'obtenir l'estime. Tant de changements ont eu lieu depuis cette époque dans le cercle de Milan, que j'ose à peine en rappeler le souvenir... La mort, l'exil et les prisons autrichiennes ont séparé ceux que nous aimions... Le pauvre Pellico! J'espère que dans sa solitude cruelle, sa Muse le console quelquefois... pour nous charmer encore un jour quand son poëte sera rendu avec elle à la liberté.

» De vos ouvrages, je n'ai vu que *Rome*, les *Vies de Mozart et d'Haydn*, et la brochure sur *Racine et Shakspeare*. Je n'ai pas eu encore la bonne fortune de trouver votre *Histoire de la peinture*.

» Il y a dans votre *brochure* une partie de vos observations sur lesquelles je me permettrai quelques remarques : c'est au sujet de Walter Scott. Vous dites que *son caractère est peu digne d'enthousiasme*, en même temps que vous mentionnez ses ouvrages comme ils méritent de l'être. Je connais depuis longtemps Walter Scott; je le connais beaucoup, et je l'ai vu dans des circonstances qui mettent en évidence le *vrai caractère* de l'homme. Je puis donc vous certifier que son caractère est digne d'admiration, que de tous les hommes il est le plus *franc*, le plus *honorable*, le plus *aimable*. Quant à ses opinions politiques, je n'ai rien à en dire : comme elles diffèrent des miennes, il est difficile pour moi d'en parler; mais il est *parfaitement sincère* dans ses opinions, et la sincérité peut être humble, mais elle ne saurait être servile. Je vous prie donc de corriger ou d'adoucir ce passage. Vous pourriez attribuer peut-être ce zèle officieux de ma part à une fausse affectation de candeur, parce que je suis auteur moi-même; attribuez-le au motif que vous voudrez, mais *croyez la vérité :* je dis que Walter Scott est aussi *excellent homme* qu'un homme peut l'être, parce que je le sais par expérience.

» Si vous m'accordez l'honneur d'une réponse, veuillez bien me l'adresser au plus tôt, parce qu'il est possible (quoique non décidé jusqu'à présent) que les circonstances me conduisent encore une fois en Grèce. Mon adresse, pour le moment, est à Gênes, et, si j'étais absent, on me la ferait parvenir partout où je serais.

» Je vous prie de me croire, avec un souvenir très-vif de notre courte connaissance et l'espoir de la renouveler un jour,

« Votre très-obligé et obéissant serviteur,

» *Signé :* NOËL BYRON.

» *P. S.* Je ne m'excuse pas de vous avoir écrit en anglais, parce que je sais que vous connaissez parfaitement cette langue. »

Malgré le ton à la fois suppliant et poli de cette lettre, Beyle ne modifia en rien son opinion sur l'excessive servilité de Walter Scott; il ne répondit même pas à lord Byron; car, ayant trouvé, à tort ou à raison, une nuance d'hypocrisie dans sa lettre, il préféra garder le silence plutôt que de s'exposer à dire une chose désagréable à un homme qu'il aimait et estimait.

Pendant les dix années de 1821 à 1830, Beyle fut tout à fait homme du monde et écrivain. Il fréquenta habituellement les cercles où se rencontraient les notabilités dans la politique, dans les lettres, dans les arts, et où se montraient les femmes que des avantages extérieurs ou ceux de l'intelligence recommandaient à l'attention. C'est de cette époque que date, à Paris, sa réputation d'homme d'esprit et de conteur agréable. La société écoutait avec plaisir, avec un intérêt soutenu, cette multitude d'anecdotes que sa vaste mémoire et sa vive imagination produisaient sous une forme gracieuse, colorée, originale. On reconnaissait dans le narrateur l'homme qui avait beaucoup étudié, beaucoup vu et finement observé.

A travers les profondes altérations subies par la vie de salon, depuis 1780, il rappelait un peu l'attention sur le goût régnant alors chez les gens en possession de le diriger; il

parvenait à rendre la conversation générale; chose difficile et presque inusitée de nos jours, où lorsque trois personnes sont réunies, il y a déjà deux conversations qui vont ensemble, sans aucun rapport; de nos jours, dont les *routs* ressemblent à des lieux ouverts à tout venant, et où il se consomme à peu près autant d'esprit qu'à un bal costumé, composé de gens qui se voient pour la première fois. Beyle devait à son amabilité de triompher souvent de tous les dissolvants qui tendent à briser la société française.

Avec les succès de salon marchaient parallèlement les travaux littéraires. Il imprimait des livres, donnait des articles aux journaux, aux *revues* françaises et anglaises, toujours pseudonymes ou anonymes, mais auxquels les lecteurs dont il ambitionnait plus particulièrement le suffrage mettaient tout de suite le nom de l'auteur. En 1822, il essaya de fonder une Revue : *l'Aristarque*. Cette feuille destinée à faire connaître au public les *livres à lire*, aurait paru le quinze de chaque mois. Ce projet n'eut pas de suite; probablement il survint quelque obstacle pécuniaire.

Beyle parlait souvent avec dédain et dérision de sa ville natale; mais, par une de ces bizarreries qui lui étaient particulières, le besoin de revoir les belles et gracieuses montagnes du Dauphiné se faisait sentir à lui tous les deux ou trois ans; c'était chaque fois l'objet d'une courte apparition à Grenoble. Pendant l'une d'elles, en octobre 1824, il rôdait autour de l'ancienne propriété de son père à Claix; on vendangeait, il voulut goûter du raisin qu'il avait savouré autrefois. Mais grand fut son embarras pour satisfaire cet ardent désir; car il fallait avant tout garder le plus strict incognito. Bref, après une multitude de petites hésitations, il acheta quelques grappes de raisin du métayer, assez étonné de l'empressement et de la contenance mal assurée avec lesquels l'inconnu lui adressait une demande inaccoutumée dans le pays. Beyle me redisait avec un plaisir charmant la sensation délicieuse que lui procura ce raisin mangé sur les lieux mêmes où les plus doux moments de son enfance s'étaient écoulés.

Il concourut à l'élection de l'abbé Grégoire, lorsque le département de l'Isère l'envoya à la chambre des députés, en

septembre 1819; son voyage à Grenoble n'avait pas eu d'autre but.

Doué d'une humeur habituellement gaie, Beyle était cependant sujet à des accès de misanthropie concentrée qui portaient son esprit aux idées noires. L'année 1828 est probablement celle pendant laquelle les pensées tristes dominèrent le plus : il songea même au suicide. J'en ai trouvé la preuve dans quatre testaments écrits en parfaite santé, du 26 août au 4 décembre. Dans celui du 14 novembre, il me demande pardon de l'embarras qu'il *va* me donner, et me supplie surtout de n'être pas triste à l'occasion d'un *événement inévitable*. Par celui du 4 décembre, il me priait de terminer les *Promenades dans Rome*, de les corriger même, et de surveiller l'impression déjà commencée.

Cette tristesse, ce dégoût de la vie n'étaient pas sans quelques motifs sérieux. Une portion essentielle de ses moyens d'existence consistait dans la rétribution d'articles littéraires, envoyés en Angleterre et insérés dans le *New Monthly Magazine;* le célèbre libraire Colburn, qui dirigeait cette *revue*, avait d'immenses affaires et ne mettait pas toujours une grande exactitude dans l'envoi des fonds. Beyle en éprouvait une extrême contrariété, et fut souvent sur le point de rompre ses engagements avec lui. Cependant, comme la chose avait de l'importance, il patienta jusqu'au moment où Colburn cessa définitivement de payer. Ainsi les besoins se multipliaient chaque jour, et il était aisé d'entrevoir l'époque prochaine où les ressources ne seraient plus en rapport avec leurs exigences. Heureusement le cœur était alors très-occupé; cette diversion le détourna insensiblement des projets sinistres qui l'obsédèrent pendant une partie de l'année 1828.

Beyle écrivait les *Promenades dans Rome*, lorsqu'on apprit à Paris que le pape Léon XII venait de mourir, le 10 février 1829. Cette nouvelle, tout à fait inattendue, mit en grand émoi la cour de Charles X. Chacun de s'enquérir du nom du cardinal que la France aurait intérêt à voir monter sur le trône de saint Pierre; mais personne ne connaissait un peu particulièrement la composition du sacré collége. D'autre part, M. de Châteaubriand, alors ambassadeur à

Rome, malgré la pureté de son dévouement et l'éclat de son nom, n'inspirait au roi et à ses courtisans qu'une confiance fort limitée. Cependant il fallait prendre promptement un parti ; comment faire?

Un des familiers de la cour, ancien ami de Beyle, lui demanda s'il pourrait donner tout de suite une statistique du sacré collége, accompagnée de notices sur les cardinaux *papables;* il tailla sa plume, et résuma, en trois heures de travail, tout ce qu'il importait de savoir sur les cardinaux influents, ou ayant chance de ceindre la triple couronne. Il désigna, comme le candidat que la France devait porter au pontificat, le cardinal de' Gregorio, longue et maigre éminence, avec laquelle le hasard me fit rencontrer, en 1828, dans une *Osteria de Velletri.* Ce prince de l'Église, fils naturel de Charles III (Carlos Tercero), disait à tout bout de champ : *Io sono Borbone.*

Charles X fut enchanté des notices de Beyle, et adopta tout de suite le cardinal de' Gregorio. Restait à prendre les mesures pour préparer son élection. La résolution suivante fut arrêtée pendant trente-six heures :

1° M. A..., porteur du secret, et d'un million donné par le roi sur sa cassette, se rendrait à Rome pour un voyage d'agrément, en traversant le Simplon;

2° M. B... le suivrait de près, passant le mont Cenis;

3° M. C... rejoindrait bientôt ces messieurs, en arrivant à Rome, par Marseille, la Corniche, Gênes, etc.

Les préparatifs de départ étaient en bon train, lorsque de nouvelles réflexions firent avorter ce projet; le château craignit de blesser trop profondément M. de Châteaubriand, tout en n'atteignant peut-être pas le but désiré. On chargea donc du *secret* notre ambassadeur, à Rome; il employa tous ses efforts à fixer le choix du conclave sur le protégé de Beyle, le cardinal de' Gregorio; et ce prince de l'Église ne manqua la tiare que d'*une seule voix,* au scrutin qui la donna au cardinal Castiglioni (Pie VIII).

Beyle, malgré toute la pénétration de son esprit, ne comprit rien aux événements qui préludèrent à la révolution de 1830; elle était accomplie, qu'il croyait encore à l'effica-

cité des moyens mis à la disposition du duc de Raguse, pour réprimer le mouvement insurrectionnel. Ce défaut de clairvoyance pourra étonner; il le devait, en partie, à certaines relations de société, dont la confiance dans la force du gouvernement de Charles X était entière, et aussi parce qu'il croyait que le peuple manquerait de résolution et de persévérance. « Les Français ont donné leur démission en 1814, » disait-il souvent.

Lorsque le doute ne lui fut plus permis sur les résultats de ce grand mouvement, il fit afficher [1] un petit placard revêtu de sa signature, avec la qualité d'ancien auditeur au conseil d'État, et portant en substance : que le trône devait être offert « à M. le duc d'Orléans, et après sa mort à son fils » aîné, si la nation l'en jugeait digne. » Cet écrit fut bientôt oublié au milieu des publications de toutes sortes qui se produisirent alors.

Il en fut de même d'une lettre qu'il adressa, je ne sais plus à quel journal, pour émettre son opinion à l'égard des nouvelles armoiries que la France devait adopter. Cette lettre me semble assez curieuse pour mériter d'être reproduite. La voici, avec la signature pseudonyme qu'il lui avait donnée.

Paris, le 29 octobre 1830.

« Monsieur,

» Des hommes graves cherchent des armes, ou plutôt des » *armoiries* pour la France. Toutes les bêtes sont prises. » L'Espagne a le lion; l'aigle rappelle des souvenirs dange- » reux; le coq de nos basses-cours est bien commun, et ne » pourra prêter aux métaphores de la diplomatie. A vrai dire, » il faut qu'une telle chose soit *antique*. Or, comment bâtir » une *vieille* maison ?

» Je propose pour armoiries à la France le chiffre 29. Cela » est original, vrai; et la grande journée du 29 juillet a déjà » ce vernis d'héroïsme antique qui repousse la plaisanterie.

» OLAGNIER,

» *De Voiron (Isère)*. »

N'ayant pris aucune part à la révolution, Beyle n'avait

[1] Le 1er août 1830.

rien à attendre d'elle; mais ses amis s'occupèrent de lui, et le 25 septembre 1830, il reçut le brevet de consul de France à Trieste. Le 6 novembre suivant, il quitta Paris et se rendit à son poste.

Trieste ne lui plut guère; il le trouva triste et froid; Venise n'étant qu'à trente-trois lieues, il y fit de fréquentes excursions, et se lia d'amitié avec le poëte Joseph Buratti, qu'il avait connu antérieurement. Après la mort de Buratti, arrivée à Venise en 1832, Beyle inséra dans le supplément du sixième volume de la biographie publiée par M. Furne, une notice sur cet écrivain. La lettre dont elle était accompagnée contenait des détails qu'on sera peut-être bien aise de trouver ici.

« Je me promenais avec Buratti presque tous les jours, de neuf heures à minuit, en décembre 1830 et mars 1831. Nous soupions ensemble, après minuit, de deux heures à trois heures et demie, dans le café de la place Saint-Marc, voisin du café Florian, du côté de la Piazzetta. Je l'aimais tendrement. C'était alors un joli garçon de quarante-cinq ans, toujours fort bien mis. La figure était charmante et fine, l'œil peu animé, excepté après avoir récité trois cents vers. Nous dînions chez madame la comtesse Polcastro; ses vers nouveaux faisaient le charme des soirées de madame Polcastro. Le père de Buratti ne lui avait laissé qu'une bague de six cents francs, au lieu de quatre cent mille francs dont son patrimoine devait se composer. Je ne sais comment Buratti s'était fait dix à douze mille livres de rente. Il avait épousé sa servante, à cause de l'habitude, disait-il. Il eut vers 1820 le seul chagrin de sa vie : ce fut la perte d'un fils âgé de sept ans.

» Le marquis Marrucci, dont Buratti se moque dans l'*Éléfantéide*, a quatre-vingt mille livres de rente et jouit à Venise du plus grand crédit; c'est un roué russe qui aurait bien pu faire noyer le poëte dans quelque canal. La satire de Buratti contre le consul de France M. Mimault vaut mieux qu'aucune de celles de Boileau; mais quinze cent mille personnes lisent le Vénitien, et dix millions de Français, plus cinq millions d'étrangers, peuvent lire Boileau, ou du moins l'achètent.

» Le gouvernement autrichien détestait Buratti, mais n'osait pas l'exiler, car les formes de ce gouvernement établi par

Marie-Thérèse et Joseph II ne le permettaient pas. Les codes exigent des actions pour condamner; la police actuelle interprète les codes tant qu'elle peut, mais elle n'est pas encore arrivée à les changer. Buratti répétait souvent : *Je mourrai dans l'exil; je serai obligé de me sauver.* »

Beyle ne fit pas un long séjour à Trieste; M. de Metternich ayant ouï parler de certains passages mal sonnants pour l'Autriche, dans les ouvrages publiés par le nouveau consul, lui refusa l'*exequatur*. Force fut donc au ministre des affaires étrangères de lui assigner une autre résidence; il nomma Beyle, consul à Civita-Vecchia, en avril 1831. On pouvait également redouter des difficultés de la part du gouvernement pontifical; car il n'avait guère été plus ménagé dans les écrits de Beyle. Mais le pape n'en fit aucune; il n'a pas d'armée à mettre en campagne, pour soutenir les répugnances que pourrait éprouver son *segretario di Stato*.

A peine installé à Civita-Vecchia, il s'aperçut que le séjour de cette petite ville lui serait insupportable. Une maladie assez grave, qu'il fit peu de temps après y être arrivé, ajouta encore au dégoût ressenti à la première vue. Loin des salons de Paris, privé d'une société d'élite où sa place était restée vide, il succombait habituellement sous le poids des plus monotones loisirs. Que devenir au milieu de bourgeois qui se couchent à dix heures du soir? La seule compensation qu'offrait cet exil, était de pouvoir aller souvent à Rome; d'y faire même d'assez longs séjours.

Vers le milieu du mois d'octobre 1832, Beyle, assis sur les marches de l'église de San-Pietro in Montorio, contemplait un magnifique coucher du soleil. Son âme, ravie des pompeux accidents produits par les rayons de l'astre à son déclin, jouissait délicieusement de l'imposant tableau qui allait disparaître dans les ténèbres. Plongé d'abord dans une mélancolie douce, son esprit prit insensiblement un caractère de tristesse, qui augmenta à mesure que les teintes de la lumière s'affaiblissaient. Au moment où la nuit succéda au crépuscule, Beyle, se repliant sur lui-même, portant sa pensée sur ses jeunes années surtout, s'avoua douloureusement que, dans trois mois, il aurait cinquante ans ! Cette découverte l'affligea

comme aurait pu le faire l'annonce inopinée d'un malheur irréparable. Son affaissement moral étant arrivé au plus haut période, l'idée d'écrire sa vie lui vint à l'esprit. Par malheur, ce proiet n'eut d'autre résultat que quelques notes informes, écrites en caractères à peu près illisibles. On doit vivement regretter qu'il ne se soit pas peint sous l'empire, et qu'il ne nous ait pas laissé son opinion sur les nombreux et célèbres contemporains que ses relations l'avaient mis à même d'observer dans les grandes circonstances de leur vie. Quel dommage aussi qu'il n'ait pas laissé la relation de sa vie d'auteur, d'observateur, de voyageur, de 1814 à 1840 !

J'ai déjà reproduit dans cette notice quelques pensées détachées tirées des papiers de Beyle; en voici d'autres qui ont la même origine, et qui me semblent mériter une place ici.

« Ma sensibilité est devenue trop vive; ce qui ne fait qu'ef fleurer les autres, me blesse jusqu'au sang. Tel j'étais en 1799, tel je suis encore en 1840. Mais j'ai appris à cacher tout cela sous de l'ironie imperceptible au vulgaire.

» Trois ou quatre fois la fortune a frappé à ma porte. En 1814, il ne tenait qu'à moi d'être nommé préfet au Mans, ou directeur général des subsistances (blé) de Paris, sous les ordres de M. le comte Beugnot; mais je m'effrayai du nombre de platitudes et de demi-bassesses, imposées journellement aux fonctionnaires publics de toutes les classes.

» A dix ans je fis, en grande cachette, une comédie en prose, ou plutôt un premier acte. Je travaillais peu, parce que j'attendais le moment du génie; c'est-à-dire, cet état d'exaltation qui, alors, me prenait peut-être deux fois par mois. Ce travail était un grand secret; mes compositions m'ont toujours inspiré la même pudeur que mes amours. Rien ne m'eût été plus pénible que d'en entendre parler. Ce fut, je crois, des œuvres de Florian que je tirai ma première comédie, intitulée *Pikla.*

» Nous passions les soirées d'été, de sept à neuf heures et demie, ur la terrasse de mon grand-père. Cette terrasse, formée par l'épaisseur d'un mur nommé *Sarazin*, mur qui avait quinze ou dix-huit pieds de largeur, avait une vue magnifique sur la montagne de Sassenage. Là, le soleil se couchait, en hiver, sur le rocher de Voreppe. Mon grand-père fit

beaucoup de dépenses pour cette terrasse, qu'il fit garnir des deux côtés de caisses de châtaignier, dans lesquelles on cultivait un nombre infini de fleurs odorantes. Tout était joli et gracieux sur cette terrasse, théâtre de mes principaux plaisirs pendant dix ans (de 89 à 99).

» Je quittai l'*école centrale* après les examens de 1799. Alors les aristocrates attendaient les Russes à Grenoble; ceux qui savaient leur Horace, disaient à demi-voix :

O rus, quando ego te aspiciam!

» Mon amour pour la musique a peut-être été ma passion la plus forte et la plus coûteuse; elle dure encore à cinquante-six ans et plus vive que jamais. Combien de lieues ne ferais-je pas à pied, et à combien de jours de prison ne me soumettrais-je pas pour entendre *Don Juan* ou le *Matrimonio segreto;* et je ne sais pour quelle autre chose je ferais cet effort.

» Ce n'est qu'en arrivant à Paris, en 1799, que je me suis douté qu'il y avait une autre prononciation que celle du Dauphiné. Dans la suite, j'ai pris des leçons du célèbre Larive et de Dugazon, pour chasser les derniers restes du parler *traînard* de mon pays. Il me reste l'accent ferme et passionné du Midi, qui décèle sur-le-champ la *force du sentiment,* la vigueur avec laquelle on aime, ou on hait; singulière partout, et *voisine du ridicule* à Paris.

» Quand je me mets à écrire, je ne songe plus à mon *beau idéal* littéraire; je suis assiégé par des idées que j'ai besoin de noter. Je suppose que M. V..... est assiégé par des formes de phrases; et ce qu'on appelle un poëte, M. Delille, ou Racine, par des formes de vers. Corneille était agité par des formes de répliques. Comme mon idée de perfection a changé tous les six mois, il m'est impossible de noter ce qu'elle était vers 1795 ou 1796. — La seule chose que je voie clairement, c'est que depuis vingt ans mon idéal est de vivre à Paris, dans un quatrième étage, écrivant un drame ou un roman.

» A vrai dire, je ne suis rien moins que sûr d'avoir quelque talent, pour me faire lire; je trouve quelquefois beaucoup de plaisir à écrire : voilà tout. — S'il y a un autre monde, je ne manquerai pas d'aller voir Montesquieu; s'il me dit : « Mon

» pauvre ami, vous n'avez pas eu de talent du tout, » j'en serai fâché, mais nullement surpris. Je sens cela souvent : quel œil peut se voir soi-même? Il n'y a pas trois ans que j'ai trouvé ce *pourquoi*. Je vois clairement que beaucoup d'écrivains qui jouissent d'une grande renommée sont détestables; ce qui serait un blasphème à dire aujourd'hui, sera une vérité incontestée en 1880. Mais sentir le défaut d'un autre est-ce avoir du talent? Je vois les plus mauvais peintres voir très-bien les défauts les uns des autres : M. Ingres a toute raison contre M. Gros, et M. Gros contre M. Ingres. (Je choisis deux artistes dont on parlera peut-être encore en 1935.)

» Je devrais écrire ma vie; je saurais peut-être, enfin, quand cela sera fini, dans deux ou trois ans, ce que j'ai été, gai ou triste, homme d'esprit ou sot, homme de courage ou peureux; enfin, au total, heureux ou malheureux.

» J'aurais dû être tué dix fois, pour épigrammes ou mots piquants qu'on ne peut oublier; et pourtant je n'ai reçu que trois blessures, dont deux sont peu graves, celles à la main et au pied gauches.

» Au fond, cher lecteur, je ne sais pas ce que je suis; bon, méchant, spirituel, sot. Ce que je sais parfaitement, ce sont les choses qui me font peine ou plaisir, que je désire ou que je hais.

» Un salon de provinciaux enrichis et qui étalent du luxe, est ma bête noire, par exemple. Ensuite, vient un salon de marquis et de grands-cordons de la Légion d'honneur, qui étalent de la morale. Pour moi, quand je vois un homme se pavanant dans un salon (comme M. le comte de fraîche date, de S....., par exemple), avec plusieurs ordres à la boutonnière, je suppute involontairement le nombre infini de bassesses, de platitudes, et souvent de noires trahisons qu'il a dû accumuler pour en avoir reçu tant de certificats.

» Un salon de huit ou dix personnes aimables, où la conversation est gaie, anecdotique, et où l'on prend du punch léger à minuit et demi, est l'endroit du monde où je me trouve le mieux. Là, dans mon centre, j'aime infiniment mieux entendre parler un autre que de parler moi-même. Volontiers je tombe dans le silence du *bonheur*, et, si je parle, ce n'est que pour *payer mon billet d'entrée*.

» La seule chose que je regrette (en mars 1836), c'est le séjour de Paris; mais je serais bientôt las de Paris, comme je suis las de ma solitude de Civita-Vecchia. »

Cette dernière réflexion, tant soit peu chagrine, donne la mesure de l'instabilité qu'il y avait dans son esprit.

Lors du débarquement des troupes françaises à Ancône (le 23 février 1832), il se manifesta de l'effervescence dans les villes voisines. Sinigaglia, la plus proche d'Ancône, eut l'initiative de ce mouvement insurrectionnel; elle invoquait son origine gauloise, d'après l'étymologie de son nom, et se disposait à chasser les autorités pontificales. Cette nouvelle donna beaucoup d'inquiétude au commandant des troupes françaises à Ancône. Il lui convenait, dans l'intérêt de notre occupation, de maintenir le calme parmi ces populations, et de ne pas leur laisser prendre le change sur le *but* de l'expédition.

Beyle, qui avait été appelé à Ancône, pour y remplir momentanément des fonctions administratives, auprès du petit corps composé de douze cents Français, partit sur-le-champ pour Sinigaglia; il alla trouver les chefs de l'insurrection, réunis dans un café; il parvint à leur faire entendre raison, à les calmer, et le mouvement qui avait été annoncé pour le lendemain matin, n'eut pas lieu. Ce fut, dans la circonstance, un important service rendu au pays et à l'occupation française.

Beyle était sujet aux atteintes de l'ennui, cette abominable maladie, le fléau des femmes à Paris. Lorsqu'il en éprouvait des accès, ses forces morales subissaient une prostration complète. Cependant, il avait à sa disposition la recette infaillible pour échapper à l'ennui : l'exercice du corps, celui des idées, l'occupation du cœur. Pour lui, le mouvement de l'esprit, les objets nouveaux qui l'entretiennent, la distraction, enfin, étaient une condition nécessaire du talent, de la gaieté, du bonheur, de la santé même. La scène variée du monde mettait en jeu ses pensées et ravivait son imagination; dans une retraite prolongée, au contraire, ses facultés le dévoraient.

Au printemps de 1833, Beyle revint à Paris; le congé de six mois que lui avait accordé le ministre étant expiré, il reprit tristement le chemin de Civita-Vecchia.

Indépendamment du peu de ressources de société que Beyle y trouvait, sa santé s'accommodait mal du climat : il avait régulièrement la fièvre pendant trois mois de l'année. En juillet 1835, il demanda d'échanger ce consulat contre un de ceux en Espagne, afin d'échapper à l'action malfaisante de l'*aria cattiva* qui règne, une partie de la belle saison, sur cette portion du littoral de la Méditerranée. Le ministre refusa, ou n'eut peut-être pas la possibilité de satisfaire à ce vœu.

Ses seuls moments agréables, dans sa triste résidence, étaient ceux où le bateau à vapeur, par un heureux hasard, déposait sur le rivage, parmi la cohue des touristes européens, quelque homme d'esprit de Paris. Mais on ne s'arrête guère à Civita-Vecchia : c'est uniquement un point de passage, d'où l'on fuit à tire-d'aile. Beyle mettait à profit ces rares accidents de sa vie monotone; il s'informait à la hâte de tout ce que l'on disait, de tout ce que l'on écrivait à Paris; soupirant sans cesse après cet Eldorado, dont le charme s'évanouissait régulièrement pour lui après deux mois de séjour consécutif.

J'ai trouvé dans une composition de Beyle, restée inachevée, son portrait fait par lui-même sous le nom de Roizard. Bien qu'un peu idéalisé, plusieurs parties de cette composition m'ont paru d'une grande vérité. Voici ce portrait, sans le moindre changement, et tel qu'il l'a tracé d'un premier jet.

« Du caractère, en apparence, le plus changeant; un mot, quelquefois, l'attendrissait jusqu'aux larmes; d'autres fois, ironique, dur, par crainte d'être attendri et de se mépriser ensuite comme faible. C'était un homme assez grand, de plus de quarante ans. Ses traits étaient grands, point beaux, mais extrêmement mobiles. Les yeux exprimaient les moindres nuances de ses émotions. Et c'est ce qui mettait son orgueil au désespoir. Lorsqu'il craignait ce malheur, il était brillant, amusant, rempli des saillies les plus imprévues; il électrisait ses auditeurs, et rendait le bâillement impossible dans le salon où il se trouvait. Dans ces moments, il inspirait les aversions les plus vives ou des transports d'admiration. Il est impossible de se montrer plus brillant et plus homme d'esprit, disaient ses admirateurs. Mais la vivacité et l'imprévu

de ses saillies effrayaient les gens médiocres, et lui valaient bien des ennemis. Lorsqu'il n'avait pas d'émotion, il était sans esprit. D'ailleurs, il n'avait pas de mémoire, ou dédaignait de l'appeler à son secours. Sa parole, alors, était aussi discrète que l'expression de sa physionomie l'était peu. Son orgueil aurait été au désespoir de laisser deviner ses sentiments.

» Un mot touchant, une expression vraie du malheur, entendue dans la rue, surprise en passant près d'une boutique d'artisan, l'attendrissait jusqu'aux larmes. Mais s'il y avait la moindre pompe (*sostenutezza*), la moindre possibilité d'affectation dans l'expression d'une douleur, quelque légitime qu'en fût le motif, alors il n'y avait plus que l'ironie la plus piquante dans les regards et dans les mots de Roizard. Jamais rien de sérieux, jamais rien de pompeux, de triste même, dans sa conversation. Il ne parlait jamais de ce qui, seul, avait droit à son intérêt : un sentiment vrai, ou l'héroïsme se sacrifiant pour la patrie!

» Dès l'âge de seize ans, cet être, ainsi fait, avait été placé dans la sphère d'activité de Napoléon; il l'avait suivi à Moscou et ailleurs. Pendant qu'il courait les champs, mangeant son bien à la suite du grand homme, son père se ruinait. Ruiné lui-même personnellement en 1814, par la chute de Napoléon, il avait voyagé et vécu en Italie. A la révolution de 1830, Roizard, qui avait vingt ans de service, était rentré dans la carrière des écritures officielles, dans le but unique d'arriver à une pension de retraite, pour laquelle il fallait trente ans de service.

» Il arrivait à Rome sans ambition; uniquement pour passer dix années sans trop d'ennui; et ensuite retourner achever sa vie à Paris, ou ailleurs, dans une situation un peu au-dessus de la pauvreté. »

On connaît la faiblesse de Canova pour la peinture! Peu touché de l'immense succès que ses immortels ouvrages obtenaient dans le monde entier, il préférait le pinceau au ciseau; cependant, ses tableaux ne s'élevèrent pas au-dessus du médiocre, et il en éprouva un profond chagrin. Talma recevait avec une faveur particulière les suffrages qui lui étaient

adressés au sujet de ses rôles dans la comédie. Beyle a eu dans sa vie une faiblesse de même nature. Après avoir lancé tant d'épigrammes contre les *gens à cordon*, lui-même reçut la croix de la Légion d'honneur, en 1835, pour ses travaux comme *homme de lettres*, et sur la proposition du ministre de l'instruction publique. Chacun put croire qu'il avait été servi selon son goût : tout le monde se trompait; c'est comme administrateur, comme consul, que Beyle aurait voulu recevoir cette distinction, et il fut profondément blessé de ne la devoir qu'au titre d'écrivain. Ceci pourra paraître incroyable aux personnes qui l'ont entendu si souvent mettre les travaux de l'esprit au-dessus de ceux du bon sens et de la froide raison.

Cette singulière disposition à la bizarrerie, que l'on remarquait chez Beyle, il n'hésitait pas à en faire l'aveu, lorsque quelque circonstance particulière le portait à considérer cet acte de sincérité comme un devoir. Pour preuve, je citerai les phrases suivantes, tirées d'une lettre qu'il écrivait le 25 février 1836, à l'un de ses amis à Paris.

« Vous avez cent mille fois raison ; je m'étonne encore que l'on ne m'ait pas étranglé. Je m'étonne, mais sérieusement, d'avoir un ami qui veuille bien me souffrir. Je suis dominé par une furie; quand elle souffle, je me précipiterais dans un gouffre avec plaisir, avec délices, il faut le dire. Et, cependant, avant-hier, j'ai eu cinquante-trois ans et un mois!

» Ne me répondez pas, car cela vous fatigue; mais laissez-moi vous écrire, cela m'adoucit l'âme.

» Je le sens vivement; l'étonnant, c'est qu'on me souffre. Quel malheur d'être différent des autres! Ou je suis muet et commun, même sans grâce aucune, ou je me laisse aller au diable qui m'inspire et me porte.

» A force de tâter mon ennui dans tous les sens, j'ai découvert le *comment* de ma douleur. Le matin, quand ce n'est pas jour de courrier, ou quand il n'y a rien à faire, je travaille ferme de midi à cinq ou six heures. Mais le soir j'ai besoin d'être distrait *complètement* de mes idées du matin; si j'y pense le soir, le lendemain, quand je veux me remettre au travail, je suis dégoûté de mes idées; alors je flâne avec les ennuyés et m'ennuie encore plus qu'eux.

. . . . . » Mais à cinquante-six ans, je rentre à Paris, dans une chambre au cinquième étage, donnant au midi, dussé-je y faire des souliers; sans la crainte de vous déplaire, ce serait déjà fait. Dans les accès d'ennui noir, quand par ennui, enfermé chez moi à six heures du soir, mon dîner me fait mal, j'ai été jusqu'à discuter le projet de me brouiller avec vous et Colomb, en rentrant à Paris, pour ne pas essuyer vos justes reproches; mais cela m'a fait horreur! »

Il y a là un abandon, une candeur, qui désarment; il ne peut plus y avoir de blâme pour celui qui se juge avec une telle sévérité.

A la faveur d'un nouveau congé, Beyle arriva à Paris le 24 mai 1836, et y séjourna jusque vers la fin de juin 1839. Il reprit pendant ces trois années ses anciennes habitudes, écrivant des romans et des nouvelles, prenant ses repas au *Café anglais*, se montrant, de neuf heures à minuit, dans les salons en vogue, soit par l'esprit qu'on prêtait aux maîtres de la maison, soit par leurs titres ou par leur réputation dans le monde élégant. Cependant, comme à la longue ces plaisirs pouvaient offrir quelque monotonie, Beyle quittait Paris pour quinze jours, six semaines, trois mois même et faisait des excursions en France, en Espagne, en Écosse, en Irlande, s'apercevant souvent, un peu tard, du vide de sa bourse, déjà allégée de la moitié de son traitement, par suite du congé.

Beyle songea souvent à se marier; chaque fois qu'il voyait un ménage heureux ou supposé tel, l'idée lui venait de prendre femme. Ces accès, dont la fréquence diminuait avec la marche des années, duraient ordinairement vingt-quatre heures, deux jours au plus. Pendant ce temps, il interrogeait minutieusement ses amis sur tout ce qui pouvait se rapporter aux formalités à remplir, aux cérémonies civiles et religieuses, aux cadeaux indispensables, aux dépenses qu'entraînait la tenue d'une maison, etc. Une fois ses notes réunies, il entrevoyait les impossibilités, rentrait dans ses habitudes et ne pensait plus au mariage pendant deux ou trois ans. C'était, on peut le supposer, ce qu'il avait de mieux à faire; car, d'après ce qui précède, le lecteur a pu s'apercevoir que Beyle ne convenait guère à la vie de ménage.

Ce serait laisser une lacune dans la biographie de Beyle que de ne rien dire de son physique, ainsi que de petits travers qui en faisaient encore ressortir les imperfections. Le lecteur s'intéresse davantage aux gens qu'il connaît de vue, soit par les traits de leur visage, soit par la pose habituelle de leur individu. Toute histoire d'un homme, ayant fixé l'attention du public, contient des détails sur ses qualités extérieures; détails dont nous sommes tous curieux, tant il est de notre nature d'y attacher du prix. Dans le monde, aucune célébrité ne commence à percer qu'on ne s'informe de ce qu'est physiquement celui qui vient demander place dans l'opinion publique.

Je vais donc essayer de donner une idée de la personne de Beyle.

Il était d'une taille moyenne, et chargé d'un embonpoint qui s'était beaucoup accru avec l'âge; ses formes athlétiques rappelaient un peu celles de l'*Hercule Farnèse*. Il avait le front beau, l'œil vif et perçant, la bouche sardonique, le teint coloré, beaucoup de physionomie, le col court, les épaules larges et légèrement arrondies, le ventre développé et proéminent, les jambes courtes, la démarche assurée. Ce que Beyle avait de mieux, c'était la main, et pour attirer l'attention sur elle, il tenait ses ongles démesurément longs. En 1834, M. Jalley, faisant à Rome la statue de Mirabeau, obtint de Beyle la permission de dessiner sa main, pour la donner au prince des orateurs, ce qui le flatta singulièrement; car chacun sait que Mirabeau avait la main très-belle. Le Mirabeau de M. Jalley figura à l'exposition au Louvre en 1835. Je serais tenté de croire que le sculpteur, tout en copiant la main, ne négligea pas de prendre quelques-unes des lignes de l'abdomen de son modèle.

Cet ensemble physique, on le voit, laissait beaucoup à désirer, sous le rapport de la beauté et de l'élégance. Malgré les illusions que l'amour-propre et des succès de salon peuvent enfanter, Beyle ne se dissimulait pas absolument ses désavantages. Mais il se consolait en pensant que les qualités de l'âme, l'esprit, le naturel, font disparaître la laideur, quand elle est sans difformité.

Ayant conservé fort tard la prétention à passer pour homme à bonnes fortunes, prétention qui, il faut le reconnaître, n'était pas dénuée de fondement, Beyle professait une soumission absolue aux lois de la *mode*. Si différent des autres, en toute chose, il se rapprochait du vulgaire sur un point : la *mode*. Personne ne suivait plus aveuglément les mille caprices de cette sotte déité parisienne. Il mettait donc à contribution toutes les ressources de l'art, pour corriger ou dissimuler les torts de la nature envers lui, comme les traces de la marche du temps. Ainsi, à cinquante-neuf ans, Beyle se coiffait comme un jeune homme. Sa tête, faiblement garnie de cheveux, au moyen d'un fort toupet d'emprunt, offrait l'aspect d'une chevelure à peu près irréprochable. De gros favoris, prolongés en un large collier de barbe passant sous le menton, encadraient la face. Est-il besoin d'ajouter que les cheveux et la barbe étaient soigneusement teints en brun foncé. Puis, le cigare à la bouche, le chapeau légèrement sur l'oreille et la canne à la main, il se mêlait aux *beaux* du boulevard des Italiens. Sa susceptibilité pour tout ce qui composait sa toilette était extrême ; une observation, quelque légère qu'elle fût, sur la coupe d'un habit ou d'un pantalon, pouvait le choquer sérieusement, car elle lui apparaissait comme une sorte d'épigramme à l'adresse de son physique : c'était chez lui une fibre délicate.

Lors de son dernier voyage à Londres, en 1838, Beyle fut présenté à l'*Athenæum*, par son ancien ami M. Sutton-Sharp, l'un des avocats les plus distingués de l'Angleterre. L'*Athenæum* est le club des hommes de lettres. Là, Beyle eut occasion de rencontrer Théodore Hook et d'entrer en relations avec ce bel esprit, renommé dans les trois royaumes, pour ses romans, ses vaudevilles, ses chansons, ses calembours. Hook, ancien rédacteur en chef du *New Monthly Magazine*, où Beyle avait inséré, dix ans auparavant, un assez grand nombre d'articles, dut faire bon accueil à son brillant confrère. Tout porte donc à croire que ces deux hommes, entre lesquels on pourrait trouver plus d'un point de ressemblance, se convinrent réciproquement et que leurs relations furent agréables à tous deux.

Hook passait pour l'homme le plus aimable que l'on pût avoir dans un salon; il improvisait en prose et même en vers avec une incroyable facilité; personne ne disposait une mystification aussi bien que lui; auteur et acteur de société, il était l'âme de toutes les réunions qui pouvaient le posséder; les châteaux se le disputaient dans la saison de *villegiatura*. Cette vie de plaisirs ruina sa santé, et l'obligea souvent à contracter des dettes qui, toutes, ne furent pas acquittées.

Né à Londres le 22 septembre 1788, Hook y mourut vers la fin du mois d'août 1841.

Avec toutes les allures de la vivacité dans la pensée et de la promptitude dans les actions, Beyle poussait souvent la paresse jusqu'à l'apathie; entre autres exemples que je pourrais citer, en voici un qui me semble caractéristique.

Dans le courant du mois de janvier 1839, pendant qu'on imprimait simultanément *la Chartreuse de Parme* et *l'Abbesse de Castro*, il éprouva une attaque de goutte et de rhumatisme, assez forte pour l'obliger à garder la chambre pendant huit jours; son travail de composition et de correction n'en fut nullement suspendu pour cela; seulement, il égara un cahier de soixante pages de *la Chartreuse de Parme*. N'ayant pu les retrouver au milieu des monceaux de papier qui encombraient sa chambre, Beyle refit ces soixante pages. Elles étaient déjà imprimées lorsqu'il me raconta sa mésaventure; je me mis à la recherche du manuscrit égaré, et l'aperçus bientôt sous un gros tas d'épreuves, de brochures, etc. Stupéfait de ma facile trouvaille, redoutant, en quelque sorte, la vue de ce manuscrit, il ne voulut pas jeter les yeux dessus, encore moins le comparer avec les pages par lesquelles il l'avait remplacé.

Le 7 mars 1839, M. le comte Molé ayant résigné la présidence du conseil et le portefeuille des affaires étrangères, Beyle jugea bien qu'il lui fallait retourner à Civita-Vecchia. Toutefois, cette résolution ne fut pas prise de gaieté de cœur. Le dernier hiver avait assez maltraité sa santé, en rappelant d'anciennes et douloureuses affections, auxquelles venaient de se joindre des palpitations de cœur. Son esprit s'affligea de ses souffrances physiques, surtout comme symptômes de

vieillesse; car personne ne la redoutait davantage, et ne prenait plus de soins pour en éloigner jusqu'aux apparences. Et puis, il fallait de nouveau abandonner les habitudes et l'existence qui, seules, avaient du charme pour lui. A cinquante-six ans, la vie errante ne convient plus guère; il est triste de n'avoir aucun indice sur le lieu où l'on se reposera pour toujours des agitations de la vie; Beyle ne disait pas ces choses, mais il y pensait tout comme un autre.

Enfin, les affaires et les devoirs de société ayant à peu près reçu satisfaction, il partit de Paris le 24 juin 1839. Une fois arrivé à son poste, il y reprit sa vie habituelle, résidant moitié à Rome, moitié à Civita-Vecchia, employant une partie de son temps à corriger d'anciens manuscrits ou à écrire de nouvelles compositions.

Dès le mois de décembre 1840, la santé de Beyle éprouva de graves altérations; ce fut d'abord la goutte qui l'obligea de suivre un régime et de garder souvent la chambre. Puis vinrent de fortes migraines qui affectèrent gravement le système cérébral, et produisirent des accidents assez bizarres. Par moments, il lui était de toute impossibilité de se rappeler les mots dont l'usage est le plus habituel. D'autres fois, la langue se refusait à faire son office. Ces fâcheux symptômes, dont la nature sembla, d'abord, assez difficile à déterminer, devinrent insensiblement apoplectiques.

Beyle ne s'abusa point sur la gravité de son état; mais il résolut de me le cacher soigneusement, et de ne point me mettre dans la confidence de ses inquiétudes. Il pensa qu'une amitié telle que la nôtre comportait des ménagements. Aussi, tout en rendant compte fort exactement des phases de sa maladie à l'un de nos amis, il lui recommandait toujours expressément de ne pas me laisser entrevoir le moindre danger.

Malgré la fatigue extrême que Beyle éprouvait pour écrire, il la surmontait de temps en temps, et je recevais de petits billets où, pour tout renseignement sur sa santé, il me parlait de migraines *ennuyeuses*.

En mars 1841, le goût de la chasse lui revint; il allait sur le bord de la mer attendre les cailles qui, à cette époque de l'année, arrivent de l'Afrique par troupes nombreuses. Cet

exercice lui plut jusqu'à la passion; et on peut supposer que la fatigue et l'action du soleil de l'Italie n'ont pas peu contribué à développer les germes de la maladie qui l'a conduit au tombeau.

L'état de sa santé le porta à demander un congé pour aller consulter à Genève M. le docteur Prévost; puis il prit la route de Paris, et y arriva le 8 novembre 1841. Je m'aperçus douloureusement des traces que la maladie avait laissées, et j'eus bien de la peine à lui cacher la triste impression que j'en éprouvais. Le physique et le moral me parurent singulièrement affaissés; sa parole si vive était maintenant traînante, embarrassée; le caractère s'était sensiblement modifié, ramolli, pour ainsi dire; sa conversation plus lente offrait moins d'aspérités, de sujets à contradiction, il comprenait mieux les petits devoirs qu'entraînent les relations de société, et s'en acquittait plus exactement; tout en lui avait un caractère plus communicatif, plus affectueux; enfin, les changements accomplis tournaient au profit de la sociabilité.

Peut-être aussi le pressentiment de sa fin prochaine exerçait-il quelque secrète influence. A quoi bon des discussions irritantes lorsque l'avenir nous semble si limité? C'est ainsi que souvent, sans faiblesse de caractère, sans aucune déviation dans les opinions, on ne prend pas la peine de les défendre. Les petits intérêts de la vie semblent au-dessous d'une controverse, pouvant blesser des sentiments auxquels on attache du prix.

Beyle reprit à Paris ses anciennes habitudes, observant plus ou moins exactement le régime qui lui était prescrit. Tout allait assez bien, lorsque, contrairement à la défense formelle de son médecin, il s'occupa de compositions littéraires; huit jours de dictées et de corrections déterminèrent une attaque d'apoplexie; il en fut frappé, le mardi 22 mars 1842, à sept heures du soir, à deux pas du boulevard, sur le trottoir de la rue Neuve-des-Capucines, à la porte même du ministère des affaires étrangères.

Par suite d'indices dus au hasard, vingt minutes après l'événement j'étais auprès de mon malheureux ami; je le trouvai sans connaissance dans une boutique, vis-à-vis le lieu

où il était tombé; je ne pus obtenir de lui ni une parole, ni le moindre signe; on le transporta à son logement, rue Neuve des Petits-Champs. Là, toutes les ressources de l'art furent épuisées sans succès, et il y rendit le dernier soupir, le mercredi 23 mars 1842, à deux heures du matin, sans souffrance aucune, sans avoir prononcé un seul mot, et à l'âge de cinquante-neuf ans un mois vingt-huit jours.

On connaît maintenant l'homme supérieur qui a été une énigme vivante pour la plupart de ses contemporains. Quelques remarques générales compléteront ce que j'avais à en dire.

L'amitié a ses droits et ses devoirs, les uns et les autres s'exercent ou s'accomplissent, au gré des circonstances qui leur donnent l'occasion de se produire. Beyle en a plus particulièrement connu les droits, non certainement qu'il fût dépourvu d'obligeance; mais son imagination vive, passionnée, n'avait guère à s'occuper des égards, des soins, des prévenances que l'amitié impose journellement, sans qu'aucun des deux intéressés songe à se prévaloir de ses avances. Beyle n'a rendu que peu de services relativement au nombre de ceux qu'il a reçus. Ceci a moins tenu à un mauvais vouloir qu'à une fâcheuse disposition de son esprit, dont l'extrême mobilité ne lui permettait pas toujours de suivre ses bons penchants. Au moment de faire une démarche utile à un ami, si un plaisir s'offrait, il oubliait l'ami et courait au plaisir. La nature ne lui avait pas départi ce sentiment divin qui remplissait le cœur de Montaigne pour La Boétie; elle lui avait refusé le bonheur de connaître :

« Cette amitié qui possède l'âme, et la régente en toute sou-
» veraineté ! »

Ainsi que J. J. Rousseau, Beyle se croyait beaucoup d'ennemis et se préoccupait trop habituellement de ce qu'ils pouvaient tenter pour lui nuire. Avec cette triste monomanie, et aussi d'après quelques passages de ses écrits, on aurait pu le supposer méchant, vindicatif : personne au monde ne l'a jamais été moins que lui; il était incapable de haine. Le plaisir de dire un bon mot pouvait l'égarer au point de blesser profondément son meilleur ami; mais il n'y avait là

aucune préméditation, aucune intention mauvaise; c'était tout simplement l'effet d'un système nerveux très-irritable et d'un sang prompt à s'enflammer. Au rebours de beaucoup d'hypocrites méchants, Beyle, qui ne l'a pas été un seul instant dans sa vie, ne négligeait rien pour s'en donner la réputation. Sa manie des sobriquets tendait encore à accréditer cette opinion défavorable; personne ne pouvait se flatter de n'avoir pas le sien. Par exemple, il avait donné celui de Thomas *Roide*, à son ami le philosophe Théodore Jouffroy, traducteur des ouvrages de l'Écossais Reid.

Un besoin habituel de plaisir et de connaissances nouvelles l'a mis quelquefois en relation avec des gens d'une morale fort relâchée; mais leur fréquentation n'avait jamais altéré en lui les principes et l'instinct de l'honneur le plus susceptible. Il portait, au contraire, une probité et une délicatesse extrêmes dans les affaires d'argent, et dans tout ce qui touche aux rapports intimes.

On lui a reproché d'être trop absolu, trop entier dans ses idées. Beyle n'avait pas, il faut en convenir, cette souplesse d'opinion, cet entraînement moutonnier qui fait que beaucoup de gens, quelle que soit d'ailleurs la nature des événements, se trouvent toujours au milieu des masses. Il avait, au contraire, le courage de soutenir ses idées, de les défendre envers et contre tous, malgré la défaveur dont elles pouvaient être frappées par la multitude. Cela n'était point chez lui le résultat d'un vain orgueil, mais bien celui d'une conviction réelle, à tort ou à raison.

Malgré de petits défauts de caractère, peu d'hommes ont eu plus d'amis dévoués que Beyle; car, bien que ses sentiments eussent quelquefois une teinte légère de bizarrerie, son affection n'en était pas moins pleine d'attrait. La nouvelle de sa mort attrista la société de Paris, où son esprit avait reçu l'espèce de consécration tant désirée, et qu'elle n'accorde qu'à un si petit nombre Cette affliction du monde élégant n'avait rien que de fort naturel. Dans les réunions, où toute tradition des salons de mesdames Geoffrin, du Deffand et de mademoiselle de Lespinasse n'était pas entièrement perdue, Beyle rappelait, par sa piquante causerie,

heureux mélange de causticité et d'ingénuité, des mouvements du cœur et de l'imagination, les meilleurs temps de la conversation entre gens d'esprit. Ce mérite est assez rare de nos jours pour qu'on accorde un souvenir, pour qu'on regrette sincèrement celui qui le possédait à un si haut degré.

En écrivant la biographie de Beyle, je me suis constamment attaché à le représenter tel qu'il m'apparaissait, sans m'écarter un instant de ce que je croyais être la vérité ; mais il est une partie de sa vie, la plus importante pour l'histoire de son cœur, qui doit rester secrète : c'est celle qui se rapporte aux affections tendres. Je me crois obligé, cependant, de ne pas la passer entièrement sous silence ; car on s'est ri fort souvent des prétentions que Beyle laissait entrevoir de temps en temps à ce sujet. Sans doute, il a pu s'écarter quelquefois des règles du bon goût et du bel usage ; mais au fond, il n'y a jamais eu de sa part de légèreté compromettante. Personne n'a porté plus loin que lui l'extrême discrétion sur ce chapitre : moi-même, son confident en toute autre chose, je n'ai jamais été le dépositaire d'aucun secret de cette nature.

L'originalité et la vivacité de son esprit et, quoi qu'on en ait pu dire, la bonté de son cœur, faisaient aisément passer sur des désavantages physiques. On peut donc tenir pour certain que Beyle a fait de véritables passions, et que, dès l'âge de quinze ans et jusqu'à sa mort, l'amour a été sa principale pensée, le mobile de toutes ses actions. J'ajouterai même que c'est dans la classe élevée que ses hommages ont été accueillis avec le plus de faveur.

Dans le même article de la *Revue des Deux Mondes*, dont j'ai déjà cité un passage, l'auteur peint sous de charmantes couleurs une femme avec laquelle Beyle eut, pendant de longues années, une de ces liaisons délicieuses, difficiles à définir, tenant en parfait équilibre l'amitié et l'amour, donnant les plus douces jouissances à l'abri des orages du cœur, et ayant, par cela même, un caractère de durée, qui ajoute singulièrement au bonheur des êtres privilégiés, qu'un tel nœud peut réunir. Des circonstances qui me seront toujours chères, m'ayant procuré la connaissance de la femme si distinguée dont parle M. Bussière, je dois déclarer que son éloge,

quelque flatteur qu'il puisse paraître, ne s'offre à moi que sous l'aspect d'une vérité affaiblie [1].

Beyle m'avait chargé par son testament de donner quelques volumes à ses amis; j'ai satisfait le mieux qu'il m'a été possible à ce devoir. Des lettres m'ont été écrites, à cette occasion, par des personnes très-haut placées dans la société et parmi les gens d'esprit. Les sentiments qu'elles expriment honorent beaucoup la mémoire de Beyle, et justifient pleinement ce que j'ai pu dire d'élogieux touchant son cœur et son caractère. Je regrette que l'impérieuse loi des convenances m'interdise de reproduire ici ces témoignages d'affection et d'estime donnés à mon ami.

Selon les intentions manifestées dans le testament de Beyle, son corps a été inhumé au cimetière Montmartre (du Nord), dans un terrain acquis à perpétuité. Le petit monument funéraire que je lui ai fait élever *rond-point de la Croix*, 4e ligne, numéro 11, porte l'inscription suivante, composée par lui-même :

ARRIGO BEYLE,
MILANESE
SCRISSE
AMÒ
VISSE
ANN. LIX. M. II.
MORÌ IL XXIII MARZO,
M. D. CCC. XLII.

On a été surpris et généralement peiné de trouver dans l'épitaphe de Beyle la qualification de *Milanais*. On m'a même blâmé d'avoir cédé trop légèrement à une intention née, sans doute, d'un de ces mouvements spontanés, irréfléchis, auxquels on ne saurait s'arrêter. C'était une erreur. La volonté de Beyle, à ce sujet, était bien sérieuse, bien arrêtée. Mentionnée de la manière la plus explicite dans divers écrits de sa main, elle était formulée en termes exprès dans son

[1] Madame J. G. est morte à Paris, le 6 avril 1853. J. G.

testament des 28 et 29 septembre 1840; comme exécuteur testamentaire, mon devoir était donc tout tracé, et, quelque pénible qu'il put être pour moi de le remplir, je ne pouvais pas hésiter.

Beyle avait toujours conservé pour Milan une vive affection, mais ce fut un motif politique qui le détermina à *abdiquer* (c'était son expression) sa qualité de Français. Ce fut en 1840, lors du dénoûment de la première crise de la question d'Orient, qu'il prit cette résolution. La France, seule devant l'Europe, dut abandonner des prétentions, fondées certainement, mais qui pouvaient faire éclater la guerre et devenir ainsi la cause de malheurs incalculables. Beyle blâma, en termes très-vifs, le traité du 15 juillet 1840, et, devant les employés de son consulat à Civita-Vecchia, il déclara que le gouvernement déshonorait le pays par une telle lâcheté, et que, dès ce moment, cessant d'être Français, il adoptait pour patrie la ville où s'étaient écoulés les moments les plus heureux de sa vie.

AVANT-PROPOS

Une femme d'esprit, qui n'a pas des idées bien arrêtées sur les mérites littéraires, m'a prié, moi indigne, de corriger le style de ce roman. Je suis loin d'adopter certains sentiments politiques qui semblent mêlés à la narration; voilà ce que j'avais besoin de dire au lecteur. L'aimable auteur et moi nous pensons d'une manière opposée sur bien des choses; mais nous avons également en horreur ce qu'on appelle des *applications*. On fait à Londres des romans très-piquants: *Vivian Grey, Almak's, High life, Matilda*, etc., qui ont besoin d'une *clé*. Ce sont des caricatures fort plaisantes contre des personnes que les hasards de la naissance ou de la fortune ont placées dans une position qu'on envie.

Voilà un genre de mérite *littéraire* dont nous ne voulons point. L'auteur n'est pas entré, depuis 1814, au premier étage du palais des Tuileries; il a tant d'orgueil, qu'il ne connait pas même de nom les personnes qui se font sans doute remarquer dans un certain monde.

Mais il a mis en scène des industriels et des privilégiés,

dont il a fait la satire. Si l'on demandait des nouvelles du jardin des Tuileries aux tourterelles qui soupirent au faîte des grands arbres, elles diraient : C'est une immense plaine de verdure où l'on jouit de la plus vive clarté. Nous, promeneurs, nous répondrions : C'est une promenade délicieuse et sombre où l'on est à l'abri de la chaleur, et surtout du grand jour, désolant en été.

C'est ainsi que la même chose chacun la juge d'après sa position ; c'est dans des termes aussi opposés que parlent de l'état actuel de la société des personnes *également respectables* qui veulent suivre des routes différentes pour nous conduire au bonheur. Mais chacun prête des ridicules au parti contraire.

Imputerez-vous à un tour méchant dans l'esprit de l'auteur les descriptions malveillantes et fausses que chaque parti fait des salons du parti opposé? Exigerez-vous que des personnages passionnés soient de sages philosophes, c'est-à-dire n'aient point de passions? En 1760, il fallait de la grâce, de l'esprit et pas beaucoup d'humeur, ni pas beaucoup d'honneur, comme disait le régent, pour gagner la faveur du maître et de la maîtresse.

Il faut de l'économie, du travail opiniâtre, de la solidité, et l'absence de toute illusion dans une tête, pour tirer parti de la machine à vapeur. Telle est la différence entre le siècle qui finit en 1789 et celui qui commença vers 1815.

Napoléon chantonnait constamment en allant en Russie ces mots qu'il avait entendus si bien dits par Porto (dans la *Molinara*) :

Si bate nel mio cuore
L'inchiostro e la farina [1]

[1] Faut-il être meunier, faut-il être notaire?

C'est ce que pourraient répéter bien des jeunes gens qui ont à la fois de la naissance et de l'esprit.

En parlant de notre siècle, nous nous trouvons avoir esquissé deux des caractères principaux de la Nouvelle suivante. Elle n'a peut-être pas vingt pages qui avoisinent le danger de paraître satiriques; mais l'auteur suit une autre route; mais le siècle est triste, il a de l'humeur, et il faut prendre ses précautions avec lui, même en publiant une brochure qui, je l'ai déjà dit à l'auteur, sera oubliée au plus tard dans six mois, comme les meilleures de son espèce.

En attendant, nous sollicitons un peu de l'indulgence que l'on a montrée aux auteurs de la comédie des *Trois Quartiers*. Ils ont présenté un miroir au public; est-ce leur faute si des gens laids ont passé devant ce miroir? De quel parti est un miroir?

On trouvera dans le style de ce roman des façons de parler naïves, que je n'ai pas eu le courage de changer. Rien d'ennuyeux pour moi comme l'emphase germanique et romantique. L'auteur disait : « Une trop grande recherche des tour-
» nures nobles produit à la fin du respect et de la sécheresse;
» elles font lire avec plaisir une page; mais ce *précieux char-*
» *mant* fait fermer le livre au bout du chapitre : et nous vou-
» lons qu'on lise je ne sais combien de chapitres. Laissez-moi
» donc ma simplicité agreste ou bourgeoise. »

Notez que l'auteur serait au désespoir que je lui crusse un style *bourgeois*. Il y a de la fierté à l'infini dans ce cœur-là. Ce cœur appartient à une femme qui se croirait vieillie de dix ans si l'on savait son nom. D'ailleurs, un tel sujet!...

Saint-Gigouf, le 23 juillet 1827.

ARMANCE

ARMANCE

OU

QUELQUES SCÈNES D'UN SALON DE PARIS

EN 1827

I

It is old and plain
. . . . . It is silly sooth
And dallies with the innocence of love.
Twelfth Night, act. II.

A peine âgé de vingt ans, Octave venait de sortir de l'école polytechnique. Son père, le marquis de Malivert, souhaita retenir son fils unique à Paris. Une fois qu'Octave se fut assuré que tel était le désir constant d'un père qu'il respectait et de sa mère qu'il aimait avec une sorte de passion, il renonça au projet d'entrer dans l'artillerie. Il aurait voulu passer quelques années dans un régiment, et ensuite donner sa démission jusqu'à la première guerre, qu'il lui était assez égal de faire comme lieutenant ou avec le grade de colonel. C'est un exemple des singularités qui le rendaient odieux aux hommes vulgaires.

Beaucoup d'esprit, une taille élevée, des manières nobles,

de grands yeux noirs les plus beaux du monde auraient marqué la place d'Octave parmi les jeunes gens les plus distingués de la société, si quelque chose de sombre, empreint dans ces yeux si doux, n'eût porté à le plaindre plus qu'à l'envier. Il eût fait sensation s'il eût désiré parler; mais Octave ne désirait rien, rien ne semblait lui causer ni peine ni plaisir. Fort souvent malade durant sa première jeunesse, depuis qu'il avait recouvré des forces et de la santé, on l'avait toujours vu se soumettre sans balancer à ce qui lui semblait prescrit par le devoir; mais on eût dit que si le devoir n'avait pas élevé la voix, il n'y eût pas eu chez lui de motif pour agir. Peut-être quelque principe singulier, profondément empreint dans ce jeune cœur, et qui se trouvait en contradiction. avec les événements de la vie réelle, tels qu'il les voyait se développer autour de lui, le portait-il à se peindre sous des images trop sombres et sa vie à venir, et ses rapports avec les hommes. Quelle que fût la cause de sa profonde mélancolie, Octave semblait misanthrope avant l'âge. Le commandeur de Soubirane, son oncle, dit un jour devant lui qu'il était effrayé de ce caractère. — Pourquoi me montrerais-je autre que je suis? répondit froidement Octave. Votre neveu sera toujours sur la ligne de la raison. — Mais jamais en deçà ni au delà, reprit le commandeur avec sa vivacité provençale; d'où je conclus que si tu n'es pas le Messie attendu par les Hébreux, tu es Lucifer en personne, revenant exprès dans ce monde pour me mettre martel en tête. Que diable es-tu? Je ne puis te comprendre; tu es le devoir *incarné*. — Que je serais heureux de n'y jamais manquer! dit Octave; que je voudrais pouvoir rendre mon âme pure au Créateur comme je l'ai reçue! — Miracle! s'écria le commandeur; voilà, depuis un an, le premier désir que je vois exprimer par cette âme si pure qu'elle en est glacée! Et fort content de sa phrase, le commandeur quitta le salon en courant.

Octave regarda sa mère avec tendresse; elle savait si cette âme était glacée. On pouvait dire de madame de Malivert qu'elle était restée jeune quoiqu'elle approchât de cinquante ans. Ce n'est pas seulement parce qu'elle était encore belle; mais avec l'esprit le plus singulier et le plus piquant, elle avait conservé une sympathie vive et obligeante pour les intérêts de ses amis, et même pour les malheurs et les joies des jeunes gens. Elle entrait naturellement dans leurs raisons d'espérer ou de craindre; et bientôt elle semblait espérer ou craindre elle-même. Ce caractère perd de sa grâce depuis que l'opinion semble l'imposer comme une convenance aux femmes d'un certain âge qui ne sont pas dévotes; mais jamais l'affectation n'approcha de madame de Malivert.

Ses gens remarquaient depuis un certain temps qu'elle sortait en fiacre; et souvent, en rentrant, elle n'était pas seule. Saint-Jean, un vieux valet de chambre curieux, qui avait suivi ses maîtres dans l'émigration, voulut savoir quel était un homme que plusieurs fois madame de Malivert avait amené chez elle. Le premier jour, Saint-Jean perdit l'inconnu dans une foule; à la seconde tentative, la curiosité de cet homme eut plus de succès : il vit le personnage qu'il suivait entrer à l'hôpital de la Charité, et apprit du portier que cet inconnu était le célèbre docteur Duquerrel. Les gens de madame de Malivert découvrirent que leur maîtresse amenait successivement chez elle les médecins les plus célèbres de Paris, et presque toujours elle trouvait l'occasion de leur faire voir son fils.

Frappée des singularités qu'elle observait chez Octave, elle redoutait pour lui une affection de poitrine; mais elle pensait que si elle avait le malheur de deviner juste, nommer cette maladie cruelle, ce serait hâter ses progrès. Des médecins, gens d'esprit, dirent à madame de Malivert que son fils n'avait d'autre maladie que cette sorte de tristesse mécontente et ju-

geante qui caractérise les jeunes gens de son époque et de son rang; mais ils l'a ertirent qu'elle-même devait donner les plus grands soins à sa poitrine. Cette nouvelle fatale fut divulguée dans la maison par un régime auquel il fallut se soumettre; et M. de Malivert, auquel on voulut en vain cacher le nom de la maladie, entrevit pour sa vieillesse la possibilité de l'isolement.

Fort étourdi et fort riche avant la révolution, le marquis de Malivert, qui n'avait revu la France qu'en 1814, à la suite du roi, se trouvait réduit, par les confiscations, à vingt ou trente mille livres de rente. Il se croyait à la mendicité. La seule occupation de cette tête qui n'avait jamais été bien forte, était maintenant de chercher à marier Octave. Mais encore plus fidèle à l'honneur qu'à l'idée fixe qui le tourmentait, le vieux marquis de Malivert ne manquait jamais de commencer par ces mots les ouvertures qu'il faisait dans la société : « Je » puis offrir un beau nom, une généalogie *certaine* depuis la » croisade de Louis le Jeune, et je ne connais à Paris que » treize familles qui puissent marcher la tête levée à cet » égard; mais du reste je me vois réduit à la misère, à l'au- » mône, je suis un gueux. »

Cette manière de voir chez un homme âgé n'est pas faite pour produire cette résignation douce et philosophique qui est la gaieté de la vieillesse; et sans les incartades du vieux commandeur de Soubirane, méridional un peu fou et assez méchant, la maison où vivait Octave eût marqué, par sa tristesse, même dans le faubourg Saint-Germain. Madame de Malivert, que rien ne pouvait distraire de ses inquiétudes sur la santé de son fils, pas même ses propres dangers, prit occasion de l'état languissant où elle se trouvait pour faire sa société habituelle de deux médecins célèbres. Elle voulut gagner leur amitié. Comme ces messieurs étaient l'un le chef, et l'autre l'un des plus fervents promoteurs de deux sectes

rivales, leurs discussions, quoique sur un sujet si triste pour qui n'est pas animé par l'intérêt de la science et du problème à résoudre, amusaient quelquefois madame de Malivert, qui avait conservé un esprit vif et curieux. Elle les engageait à parler, et grâce à eux, au moins de temps à autre, quelqu'un élevait la voix dans le salon si noblement décoré, mais si sombre, de l'hôtel de Malivert.

Une tenture de velours vert, surchargée d'ornements dorés, semblait faite exprès pour absorber toute la lumière que pouvaient fournir deux immenses croisées garnies de glaces au lieu de vitres. Ces croisées donnaient sur un jardin solitaire divisé en compartiments bizarres par des bordures de buis. Une rangée de tilleuls taillés régulièrement trois fois par an, en garnissait le fond, et leurs formes immobiles semblaient une image vivante de la vie morale de cette famille. La chambre du jeune vicomte, pratiquée au-dessus du salon et sacrifiée à la beauté de cette pièce essentielle, avait à peine la hauteur d'un entre-sol. Cette chambre était l'horreur d'Octave, et vingt fois, devant ses parents, il en avait fait l'éloge. Il craignait que quelque exclamation involontaire ne vînt le trahir et montrer combien cette chambre et toute la maison lui étaient insupportables.

Il regrettait vivement sa petite cellule de l'école polytechnique. Le séjour de cette école lui avait été cher, parce qu'il lui offrait l'image de la retraite et de la tranquillité d'un monastère. Pendant longtemps Octave avait pensé à se retirer du monde et à consacrer sa vie à Dieu. Cette idée avait alarmé ses parents et surtout le marquis, qui voyait dans ce dessein le complément de toutes ses craintes relativement à l'abandon qu'il redoutait pour ses vieux jours. Mais en cherchant à mieux connaître les vérités de la religion, Octave avait été conduit à l'étude des écrivains qui depuis deux siècles ont essayé d'expliquer comment l'homme pense et

comment il veut, et ses idées étaient bien changées; celles de son père ne l'étaient point. Le marquis voyait avec une sorte d'horreur un jeune gentilhomme se passionner pour les livres; il craignait toujours quelque rechute, et c'était un de ses grands motifs pour désirer le prompt mariage d'Octave.

On jouissait des derniers beaux jours de l'automne, qui, à Paris, est le printemps; madame de Malivert dit à son fils : Vous devriez monter à cheval. Octave ne vit dans cette proposition qu'un surcroît de dépense, et comme les plaintes continuelles de son père lui faisaient croire la fortune de sa famille bien plus réduite qu'elle ne l'était en effet, il refusa longtemps : à quoi bon, chère maman? répondait-il toujours; je monte fort bien à cheval, mais je n'y trouve aucun plaisir. Madame de Malivert fit amener dans l'écurie un superbe cheval anglais dont la jeunesse et la grâce firent un étrange contraste avec les deux anciens chevaux normands qui, depuis douze ans, s'acquittaient du service de la maison. Octave fut embarrassé de ce cadeau; pendant deux jours il en remercia sa mère; mais le troisième, se trouvant seul avec elle, comme on vint à parler du cheval anglais : Je t'aime trop pour te remercier encore, dit-il en prenant la main de madame de Malivert et la pressant contre ses lèvres; faut-il qu'une fois en sa vie ton fils n'ait pas été sincère avec la personne qu'il aime le mieux au monde? Ce cheval vaut 4,000 fr., tu n'es pas assez riche pour que cette dépense ne te gêne pas.

Madame de Malivert ouvrit le tiroir d'un secrétaire : Voilà mon testament, dit-elle; je te donnais mes diamants, mais sous une condition expresse, c'est que tant que durerait le produit de leur vente, tu aurais un cheval que tu monterais quelquefois par mon ordre. J'ai fait vendre en secret deux de ces diamants pour avoir le bonheur de te voir un joli cheval de mon vivant. L'un des plus grands sacrifices que m'ait

imposés ton père, c'est l'obligation de ne pas me défaire de ces ornements qui me conviennent si peu. Il a je ne sais quelle espérance politique peu fondée selon moi, et il se croirait deux fois plus pauvre et plus déchu le jour où sa femme n'aurait plus de diamants.

Une profonde tristesse parut sur le front d'Octave, et il replaça dans le tiroir du secrétaire ce papier dont le nom rappelait un événement si cruel et peut-être si prochain. Il reprit la main de sa mère et la garda entre les siennes, ce qu'il se permettait rarement. Les projets de ton père, continua madame de Malivert, tiennent à cette loi d'indemnité dont on nous parle depuis trois ans. — Je désire de tout mon cœur qu'elle soit rejetée, dit Octave. — Et pourquoi, reprit sa mère ravie de le voir s'animer pour quelque chose et lui donner cette preuve d'estime et d'amitié, pourquoi voudrais-tu la voir rejeter? — D'abord, parce que, n'étant pas complète, elle me semble peu juste; en second lieu, parce qu'elle me mariera. J'ai par malheur un caractère singulier, je ne me suis pas créé ainsi; tout ce que j'ai pu faire c'est de me connaître. Excepté dans les moments où je jouis du bonheur d'être seul avec toi, mon unique plaisir consiste à vivre isolé, et sans personne au monde qui ait le droit de m'adresser la parole. — Cher Octave, ce goût singulier est l'effet de ta passion désordonnée pour les sciences; tes études me font trembler; tu finiras comme le Faust de Goethe. Voudrais-tu me jurer, comme tu le fis dimanche, que tu ne lis pas uniquement de bien mauvais livres? — Je lis les ouvrages que tu m'as désignés, chère maman, en même temps que ceux qu'on appelle de mauvais livres. — Ah! ton caractère a quelque chose de mystérieux et de sombre qui me fait frémir; Dieu sait les conséquences que tu tires de tant de lectures! — Chère maman, je ne puis me refuser à croire vrai ce qui me semble tel. Un être tout-puissant et bon pourrait-il me punir

d'ajouter foi au rapport des organes que lui-même il m'a donnés? — Ah! j'ai toujours peur d'irriter cet être terrible, dit madame de Malivert les larmes aux yeux; il peut t'enlever à mon amour. Il est des jours où la lecture de Bourdaloue me glace de terreur. Je vois dans la Bible que cet être tout-puissant est impitoyable dans ses vengeances, et tu l'offenses sans doute quand tu lis les philosophes du dix-huitième siècle. Je te l'avoue, avant-hier, je suis sortie de Saint-Thomas d'Aquin dans un état voisin du désespoir. Quand la colère du Tout-Puissant contre les livres impies ne serait que la dixième partie de ce qu'annonce M. l'abbé Fay***, je pourrais encore trembler de te perdre. Il est un journal abominable que M. l'abbé Fay*** n'a pas même osé nommer dans son sermon, et que tu lis tous les jours, j'en suis sûre. — Oui, maman, je le lis, mais je suis fidèle à la promesse que je t'ai faite, je lis immédiatement après le journal dont la doctrine est la plus opposée à la sienne.

— Cher Octave, c'est la violence de tes passions qui m'alarme, et surtout le chemin qu'elles font en secret dans ton cœur. Si je te voyais quelques-uns des goûts de ton âge pour faire diversion à tes idées singulières, je serais moins effrayée. Mais tu lis des livres impies, et bientôt tu en viendras à douter même de l'existence de Dieu. Pourquoi réfléchir sur ces sujets terribles? Te souvient-il de ta passion pour la chimie? Pendant dix-huit mois, tu n'as voulu voir personne, tu as indisposé par ton absence nos parents les plus proches; tu manquais aux devoirs les plus indispensables. — Mon goût pour la chimie, reprit Octave, n'était pas une passion, c'était un devoir que je m'étais imposé; et Dieu sait, ajouta-t-il en soupirant, s'il n'eût pas été mieux d'être fidèle à ce dessein et de faire de moi un savant retiré du monde!

Ce soir-là Octave resta chez sa mère jusqu'à une heure. Vainement l'avait-elle pressé d'aller dans le monde, ou du

moins au spectacle. « Je reste où je suis le plus heureux, » disait Octave. » — Il y a des moments où je te crois, et c'est quand je suis avec toi, répondait son heureuse mère; mais si pendant deux jours je ne t'ai vu que devant le monde, la raison reprend le dessus. Il est impossible qu'une telle solitude convienne à un homme de ton âge. J'ai là pour 74,000 francs de diamants inutiles, et ils le seront longtemps, puisque tu ne veux pas te marier encore; dans le fait, tu es bien jeune, vingt ans et cinq jours! et madame de Malivert se leva de sa chaise longue pour embrasser son fils. J'ai bien envie de faire vendre ces diamants inutiles, je placerai le prix, et le revenu de cette somme je l'emploierai à augmenter ma dépense; je prendrais un jour, et, sous prétexte de ma mauvaise santé, je ne recevrais absolument que des gens contre lesquels tu n'aurais pas d'objection. — Hélas! chère maman, la vue de tous les hommes m'attriste également; je n'aime que toi au monde...

Lorsque son fils l'eut quittée, malgré l'heure avancée, madame de Malivert, troublée par de sinistres pressentiments, ne put trouver le sommeil. Elle essayait en vain d'oublier combien Octave lui était cher, et de le juger comme elle eût fait d'un étranger. Toujours, au lieu de suivre un raisonnement, son âme s'égarait dans des suppositions romanesques sur l'avenir de son fils; le mot du commandeur lui revenait. Certainement, disait-elle, je sens en lui quelque chose de surhumain; il vit comme un être à part, séparé des autres hommes. Revenant ensuite à des idées plus raisonnables, madame de Malivert ne pouvait concevoir que son fils eût les passions les plus vives ou du moins les plus exaltées, et cependant une telle absence de goût pour tout ce qu'il y a de réel dans la vie. On eût dit que ses passions avaient leur source ailleurs et ne s'appuyaient sur rien de ce qui existe ici-bas. Il n'y avait pas jusqu'à la physionomie si

noble d'Octave qui n'alarmât sa mère; ses yeux si beaux et si tendres lui donnaient de la terreur. Ils semblaient quelquefois regarder au ciel et réfléchir le bonheur qu'ils y voyaient. Un instant après, on y lisait les tourments de l'enfer.

On éprouve une sorte de pudeur à interroger un être dont le bonheur paraît aussi fragile, et sa mère le regardait bien plus qu'elle n'osait lui parler. Dans les moments plus calmes, les yeux d'Octave semblaient songer à un bonheur absent; on eût dit une âme tendre séparée par un long espace d'un objet uniquement chéri. Octave répondait avec sincérité aux questions que lui adressait sa mère, et cependant elle ne pouvait deviner le mystère de cette rêverie profonde et souvent agitée. Dès l'âge de quinze ans, Octave était ainsi, et madame de Malivert n'avait jamais pensé sérieusement à la possibilité de quelque passion secrète. Octave n'était-il pas maître de lui et de sa fortune?

Elle observait constamment que la vie réelle, loin d'être une source d'émotions pour son fils, n'avait d'autre effet que de l'impatienter, comme si elle fût venue le distraire et l'arracher d'une façon importune à sa chère rêverie. Au malheur près de cette manière de vivre qui semblait étrangère à tout ce qui l'environnait, madame de Malivert ne pouvait s'empêcher de reconnaître chez Octave une âme droite et forte, toute de génie et d'honneur. Mais cette âme savait fort bien quels étaient ses droits à l'indépendance et à la liberté, et ses nobles qualités s'alliaient étrangement avec une profondeur de dissimulation incroyable à cet âge. Cette cruelle réalité vint détruire, en un instant, tous les rêves de bonheur qui avaient porté le calme dans l'imagination de madame de Malivert.

Rien n'était plus importun à son fils, et l'on peut dire plus odieux, car il ne savait pas aimer ou haïr à demi, que la

société de son oncle le commandeur, et cependant tout le monde croyait à la maison qu'il aimait par-dessus tout faire la partie d'échecs de M. de Soubirane, ou aller avec lui *flâner* sur le boulevart. Ce mot était du commandeur, qui, malgré ses soixante ans, avait autant de prétentions pour le moins qu'en 1789; seulement la fatuité du raisonnement et de la profondeur avait remplacé les affectations de la jeunesse qui ont du moins pour excuse les grâces et la gaieté. Cet exemple d'une dissimulation aussi facile effrayait madame de Malivert. J'ai questionné mon fils sur le plaisir qu'il trouve à vivre avec son oncle, et il m'a répondu par la vérité; mais, se disait-elle, qui sait si quelque étrange dessein ne se cache pas au fond de cette âme singulière? Et si jamais je ne l'interroge à ce sujet, jamais de lui-même il n'aura l'idée de m'en parler. Je suis une simple femme, se disait madame de Malivert, éclairée uniquement sur quelques petits devoirs à ma portée. Comment oserais-je me croire faite pour donner des conseils à un être aussi fort et aussi singulier? Je n'ai point pour le consulter d'ami doué d'une raison assez supérieure; d'ailleurs, puis-je trahir la confiance d'Octave; ne lui ai-je pas promis un secret absolu?

Après que ces tristes pensées l'eurent agitée jusqu'au jour, madame de Malivert conclut, comme de coutume, qu'elle devait employer toute l'influence qu'elle avait sur son fils pour l'engager à aller beaucoup chez madame la marquise de Bonnivet. C'était son amie intime et sa cousine, femme de la plus haute considération, et dont le salon réunissait souvent ce qu'il y a de plus distingué dans la bonne compagnie. Mon métier à moi, se disait madame de Malivert, c'est de faire la cour aux gens de mérite que je vois chez madame de Bonnivet, afin de savoir ce qu'ils pensent d'Octave. On allait chercher dans ce salon le plaisir d'être de la société de madame de Bonnivet, et l'appui de son mari, courtisan ha-

bile chargé d'ans et d'honneurs, et presque aussi bien venu de son maître que cet aimable amiral de Bonnivet, son aïeul, qui fit faire tant de sottises à François Ier et s'en punit si noblement [1].

II

> Melancholy mark'd him for her own,
> whose ambitious heart overates the
> happiness he cannot enjoy.
>
> MARLOW.

Le lendemain, dès huit heures du matin, il se fit un grand changement dans la maison de madame de Malivert. Toutes les sonnettes se trouvèrent tout à coup en mouvement. Bientôt le vieux marquis se fit annoncer chez sa femme qui était encore au lit; lui-même ne s'était pas donné le temps de s'habiller. Il vint l'embrasser les larmes aux yeux : Ma chère amie, lui dit-il, nous verrons nos petits-enfants avant que de mourir, et le bon vieillard pleurait à chaudes larmes. Dieu sait, ajouta-t-il, que ce n'est pas l'idée de cesser d'être un gueux qui me met en cet état..... La loi d'indemnité est certaine et vous aurez deux millions. A ce moment Octave, que le marquis avait fait appeler, fit demander la permission d'entrer; son père se leva pour aller se jeter dans ses bras.

[1] A la bataille de Pavie, sur le soir, voyant que tout était perdu, l'amiral s'écria : Il ne sera pas dit que je survis à un tel désastre; et s'élançant, la visière levée, au milieu des ennemis, il eut la consolation d'en tuer plusieurs avant que de tomber percé de coups (24 février 1525).

Octave vit des larmes et peut-être se méprit sur leur cause; car une rougeur presque imperceptible parut sur ses joues si pâles. « Ouvrez les rideaux tout à fait; grand jour! dit sa » mère avec vivacité. Approche-toi, regarde-moi, ajouta-» t-elle du même ton, » et, sans répondre à son mari, elle examinait la rougeur imperceptible qui était venue se placer sur le haut des joues d'Octave. Elle savait, par ses conversations avec les médecins, que la couleur rouge cernée sur les joues est un signe des maladies de poitrine; elle tremblait pour la santé de son fils, et ne songeait plus aux deux millions d'indemnité.

Quand madame de Malivert fut rassurée, oui, mon fils, dit enfin le marquis, un peu impatienté de tout ce tracas, je viens d'obtenir la certitude que la loi d'indemnité sera proposée, et nous avons 319 voix sûres sur 420. Ta mère a perdu un bien que j'estime à plus de six millions, et quels que soient les sacrifices que la crainte des jacobins impose à la justice du roi, nous pouvons compter largement sur deux millions. Ainsi je ne suis plus un gueux, c'est-à-dire tu n'es plus un gueux, ta fortune va se trouver de nouveau en rapport avec ta naissance, et je puis maintenant te chercher et non plus te mendier une épouse. — Mais, mon cher ami, dit madame de Malivert, prenez garde que votre empressement à croire ces grandes nouvelles ne vous expose aux petites remarques de notre parente madame la duchesse d'Ancre et de sa société. Elle jouit réellement, elle, de tous ces millions que vous nous promettez; n'allez pas vendre la peau de l'ours. — Il y a déjà vingt-cinq minutes, dit le vieux marquis en tirant sa montre, que je suis sûr, mais ce qu'on appelle *sûr*, que la loi d'indemnité passera.

Il fallait bien que le marquis eût raison, car le soir lorsque l'*impassible* Octave parut chez madame de Bonnivet, il trouva une nuance d'empressement dans l'accueil qu'il reçut de

tout le monde. Il y eut aussi une nuance de hauteur dans sa manière de répondre à cet intérêt subit; au moins la vieille duchesse d'Ancre en fit-elle la remarque. L'impression d'Octave fut tout à la fois de déplaisance et de mépris. Il se voyait mieux accueilli, *à cause de l'espérance de deux millions,* dans la société de Paris et du monde où il était reçu avec le plus d'intimité. Cette âme ardente, aussi juste et presque aussi sévère envers les autres que pour elle-même, finit par tirer une profonde impression de mélancolie de cette triste vérité. Ce n'est pas que la hauteur d'Octave s'abaissât jusqu'à en vouloir aux êtres que le hasard avait réunis dans ce salon; il avait pitié de son sort et de celui de tous les hommes. Je suis donc si peu aimé, se disait-il, que deux millions changent tous les sentiments qu'on avait pour moi; au lieu de chercher à mériter d'être aimé, j'aurais dû chercher à m'enrichir par quelque commerce. En faisant ces tristes réflexions, Octave se trouvait placé sur un divan, vis-à-vis d'une petite chaise qu'occupait Armance de Zohiloff, sa cousine, et par hasard ses yeux s'arrêtèrent sur elle. Il remarqua qu'elle ne lui avait pas adressé la parole de toute la soirée. Armance était une nièce assez pauvre de mesdames de Bonnivet et de Malivert, à peu près de l'âge d'Octave, et comme ces deux êtres n'avaient que de l'indifférence l'un pour l'autre, ils se parlaient avec toute franchise. Depuis trois quarts d'heure le cœur d'Octave était abreuvé d'amertume, il fut saisi de cette idée : Armance ne me fait pas de compliment, elle seule ici est étrangère à ce redoublement d'intérêt que je dois à de l'argent, elle seule ici a quelque noblesse d'âme. Et ce fut pour lui une consolation que de regarder Armance. Voilà donc un être estimable, se dit-il, et comme la soirée s'avançait, il vit avec un plaisir égal au chagrin qui d'abord avait inondé son cœur qu'elle continuait à ne point lui parler.

Une seule fois, comme un provincial, membre de la Chambre

des députés, faisait à Octave un compliment gauche sur les deux millions qu'*il allait lui voter* (ce furent les mots de cet homme) Octave surprit un regard d'Armance qui arrivait jusqu'à lui. L'expression de ce regard était impossible à méconnaître; au moins la raison d'Octave, plus sévère qu'on ne peut se l'imaginer, en décida ainsi; ce regard était destiné à l'observer, et ce qui lui fit un plaisir sensible, ce regard s'attendait à être obligé de mépriser. Le député qui se préparait à voter des millions fut la victime d'Octave; le mépris du jeune vicomte fut trop évident même pour un provincial. Voilà comme ils sont tous, dit le député du département d*** au commandeur de Soubirane qu'il joignit un instant après. Ah! messieurs de la noblesse de cour, si nous pouvions nous voter nos indemnités sans passer les vôtres, vous n'en tâteriez, morbleu, qu'après nous avoir donné des garanties. Nous ne voulons plus, comme autrefois, vous voir colonels à vingt-trois ans et nous capitaines à quarante. Sur les 319 députés pensant bien, nous sommes 212 de cette noblesse de province sacrifiée jadis... Le commandeur, très-flatté de se voir adresser une telle plainte, se mit à justifier les gens de qualité. Cette conversation, que l'importance de M. de Soubirane appelait politique, dura toute la soirée, et malgré le vent de nord le plus perçant, elle s'établit dans l'embrasure d'une croisée, position de rigueur pour parler politique.

Le commandeur ne la quitta qu'une minute, en suppliant le député de l'excuser et de l'attendre. — Il faut que je demande à mon neveu ce qu'il a fait de ma voiture, et il vint dire à l'oreille d'Octave : Parlez, on remarque votre silence; ce n'est point par de la hauteur que cette nouvelle fortune doit marquer chez vous. Songez que ces deux millions sont une restitution et rien de plus. Où en seriez-vous donc, si le roi vous avait fait cordon bleu? Et le commandeur regagna l'embrasure de sa fenêtre en courant comme un jeune homme, et

répétant à demi-haut : Ah ! les chevaux à onze heures et demie.

Octave parla, et s'il n'atteignit pas à l'aisance et à l'enjouement qui font les succès parfaits, sa beauté remarquable et le sérieux profond de ses manières donnèrent aux yeux de bien des femmes un prix singulier aux mots qu'il leur adressait. Ses idées étaient vives, claires, et de celles qui grandissent à mesure qu'on les regarde. Il est vrai que la simplicité pleine de noblesse avec laquelle il s'énonçait lui faisait perdre l'effet de quelques traits piquants ; on ne s'en étonnait qu'une seconde après. La hauteur de son caractère ne lui permit jamais de dire d'un ton marqué ce qui lui semblait joli. C'était un de ces esprits que leur fierté met dans la position d'une jeune femme qui arrive sans rouge dans un salon où l'usage du rouge est général ; pendant quelques instants sa pâleur la fait paraître triste. Si Octave eut des succès, c'est que le mouvement d'esprit et l'excitation qui lui manquaient souvent étaient suppléés ce soir-là par le sentiment de l'ironie la plus amère.

Cette apparence de méchanceté engagea les femmes d'un certain âge à lui pardonner la simplicité de ses manières, et les sots auxquels il fit peur se hâtèrent de l'applaudir. Octave, exprimant finement tout le mépris dont il était dévoré, trouvait dans la société le seul bonheur qu'elle pût lui donner, lorsque la duchesse d'Ancre s'approcha du divan sur lequel il était assis, et dit, non à lui, mais pour lui, et à voix basse, à madame de la Ronze son amie intime : Voyez cette petite sotte d'Armance, ne s'avise-t-elle pas d'être jalouse de la fortune qui tombe des nues à M. de Malivert ? Dieu ! que l'envie sied mal à une femme ! L'amie devina la duchesse et saisit le regard fixe d'Octave qui, tout en ayant l'air de ne voir que la figure vénérable de M. l'évêque de*** qui lui parlait en cet instant, avait tout entendu. En moins de trois minutes, le silence de mademoiselle de Zohiloff se trouva expli-

qué, et elle convaincue, dans l'esprit d'Octave, de tous les sentiments bas dont on venait de l'accuser. Grand Dieu, se dit-il, il n'y a donc plus d'exception à la bassesse de sentiments de toute cette société ! Et sous quel prétexte m'imaginerai-je que les autres sociétés sont différentes de celle-ci ? Si l'on ose afficher une telle adoration pour l'argent dans l'un des salons les mieux composés de France, et où chacun ne peut ouvrir l'histoire sans retrouver un héros de son nom, que sera-ce parmi de malheureux marchands millionnaires aujourd'hui, mais dont hier encore le père portait la balle ? Dieu ! que les hommes sont vils !

Octave s'enfuit du salon de madame de Bonnivet ; le monde lui faisait horreur. Il laissa la voiture de famille à son oncle le commandeur et revint à pied chez lui. Il pleuvait à verse ; la pluie lui faisait plaisir. Bientôt il ne s'aperçut plus de l'espèce de tempête qui inondait Paris en cet instant. La seule ressource contre cet avilissement général, pensait-il, serait de trouver une belle âme, non encore avilie par la prétendue sagesse des duchesses d'Ancre, de s'y attacher pour jamais, de ne voir qu'elle, de vivre avec elle et uniquement pour elle et pour son bonheur. Je l'aimerais avec passion..... *Je l'aimerais !* moi, malheureux !... En ce moment, une voiture, qui débouchait au galop de la rue de Poitiers dans la rue de Bourbon, faillit écraser Octave. La roue de derrière serra fortement sa poitrine et déchira son gilet : il resta immobile ; la vue de la mort lui avait rafraîchi le sang.

Dieu ! que n'ai-je été anéanti ! dit-il en regardant le ciel. Et la pluie qui tombait par torrents ne lui fit point baisser la tête ; cette pluie froide lui faisait du bien. Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'il se remit à marcher. Il monta chez lui en courant, changea d'habits, et demanda si sa mère était visible. Comme elle ne l'attendait pas, elle s'était couchée de bonne heure. Seul avec lui-même, tout lui devint

importun, même le sombre Alfieri, dont il essaya de lire une tragédie. Il se promena longtemps dans sa chambre si vaste et si basse. Pourquoi ne pas en finir? se dit-il enfin; pourquoi cette obstination à lutter contre le destin qui m'accable? J'ai beau faire les plans de conduite les plus raisonnables en apparence, ma vie n'est qu'une suite de malheurs et de sensations amères. Ce mois-ci ne vaut pas mieux que le mois passé; cette année-ci ne vaut pas mieux que l'autre année. D'où vient cette obstination à vivre? Manquerais-je de fermeté? Qu'est-ce que la mort? se dit-il en ouvrant la caisse de ses pistolets et les considérant. Bien peu de chose en vérité; il faut être fou pour s'en passer. Ma mère, ma pauvre mère se meurt de la poitrine; encore un peu de temps, et je devrai la suivre. Je puis aussi partir avant elle si la vie est pour moi une douleur trop amère. Si une telle permission pouvait se demander, elle me l'accorderait..... Le commandeur, mon père lui-même, ils ne m'aiment pas; ils aiment le nom que je porte; ils chérissent en moi un prétexte d'ambition. C'est un bien petit devoir qui m'attache à eux..... Ce mot *devoir* fut comme un coup de foudre pour Octave. Un *petit devoir!* s'écria-t-il en s'arrêtant, un devoir de peu d'importance!... Est-il de peu d'importance, si c'est le seul qui me reste? Si je ne surmonte pas les difficultés que le hasard me présente dans ma position actuelle, de quel droit osé-je me croire si sûr de vaincre toutes celles qui pourront s'offrir par la suite? Quoi! j'ai l'orgueil de me croire supérieur à tous les dangers, à toutes les sortes de maux qui peuvent attaquer un homme, et cependant je prie la douleur qui se présente de prendre une nouvelle forme, de choisir une figure qui puisse me convenir, c'est-à-dire de se diminuer de moitié. Quelle petitesse! et je me croyais si ferme! je n'étais qu'un présomptueux.

Avoir ce nouvel aperçu et se faire le serment de surmonter

la douleur de vivre ne fut qu'un instant. Bientôt le dégoût qu'Octave éprouvait pour toutes choses fut moins violent; et il se parut à lui-même un être moins misérable. Cette âme, affaissée et désorganisée en quelque sorte par l'absence si longue de tout bonheur, reprit un peu de vie et de courage avec l'estime pour elle-même. Des idées d'un autre genre se présentèrent à Octave. Le plafond si écrasé de sa chambre lui déplaisait mortellement; il envia le magnifique salon de l'hôtel de Bonnivet. « Il a au moins vingt pieds de haut, se » dit-il; comme j'y respirerais à l'aise! Ah! s'écria-t-il avec » la surprise gaie d'un enfant, voilà un emploi pour ces mil- » lions. J'aurai un salon magnifique comme celui de l'hôtel » Bonnivet; et moi seul j'y entrerai. Tous les mois, à peine, » oui, le 1er du mois, un domestique pour épousseter, » mais sous mes yeux; qu'il n'aille pas chercher à deviner » mes pensées par le choix de mes livres, et surprendre ce » que j'écris pour guider mon âme dans ses moments de » folie..... J'en porterai toujours la clé à ma chaîne de » montre, une petite clé d'acier imperceptible, plus petite » que celle d'un portefeuille. J'y ferai placer trois glaces de » sept pieds de haut chacune. J'ai toujours aimé cet ornement » sombre et magnifique. Quelle est la dimension des plus » grandes glaces que l'on fabrique à Saint-Gobain? » Et l'homme qui, pendant trois quarts d'heure, venait de songer à terminer sa vie, à l'instant même montait sur une chaise pour chercher dans sa bibliothèque le tarif des glaces de Saint-Gobain. Il passa une heure à écrire le devis de la dépense de son salon. Il sentait qu'il faisait l'enfant; mais n'en écrivait qu'avec plus de rapidité et de sérieux. Cette besogne terminée et l'addition vérifiée, qui portait à 57,350 fr. la dépense de la salle à établir en élevant le toit de sa chambre à coucher, — si ce n'est pas là vendre la peau de l'ours, se dit Octave en riant, jamais on n'eut ce ridicule... Eh bien! je

suis malheureux! reprit-il en se promenant à grands pas, oui, je suis malheureux; mais je serai plus fort que mon malheur. — Je me mesurerai avec lui, et je serai plus grand. Brutus sacrifia ses enfants; c'était la difficulté qui se présentait à lui; moi, je vivrai. — Il écrivit sur un petit mémento caché dans le secret de son bureau : 14 décembre 182.. *Agréable effet de deux m. — Redoublement d'amitié. — Envie chez Ar. — Finir. — Je serai plus grand que lui. — Glaces de Saint-Gobain.*

Cette amère réflexion était notée en caractères grecs. Ensuite il déchiffra sur son piano tout un acte de *Don Juan*, et les accords si sombres de Mozart lui rendirent la paix de l'âme.

III

As the most forward bud
Is eaten by the canker ere it blow,
Even so by love the young and tender wit
Is turn'd to folly.....
.....So eating love
Inhabits in the finest wits of all.
Two Gentlemen of Verona, act. I.

Ce n'était pas toujours de nuit et seul qu'Octave était saisi par ces accès de désespoir. Une violence extrême, une méchanceté extraordinaire marquaient alors toutes ses actions, et sans doute, s'il n'eût été qu'un pauvre étudiant en droit, sans parents ni protection, on l'eût enfermé comme fou. Mais aussi dans cette position sociale, il n'eût pas eu l'occasion

d'acquérir cette élégance de manières qui, venant polir un caractère aussi singulier, faisait de lui un être à part, même dans la société de la cour. Octave devait un peu cette extrême distinction à l'expression de ses traits ; elle avait de la force et de la douceur et non point de la force et de la dureté, comme il arrive parmi le vulgaire des hommes qui doivent un regard à leur beauté. Il possédait naturellement l'art difficile de communiquer sa pensée, quelle qu'elle fût, sans jamais offenser ou du moins sans jamais infliger d'offense inutile, et grâce à cette mesure parfaite dans les relations ordinaires de la vie, l'idée de folie était éloignée.

Il n'y avait pas un an qu'un jeune laquais, effrayé de la figure d'Octave, ayant eu l'air de s'opposer à son passage, un soir qu'il sortait en courant du salon de sa mère, Octave, furieux, s'était écrié : « Qui es-tu pour t'opposer à moi ! si tu es fort, fais preuve de force. » Et en disant ces mots, il l'avait saisi à bras-le-corps et jeté par la fenêtre. Ce laquais tomba dans le jardin sur un vase de laurier-rose et se fit peu de mal. Pendant deux mois Octave se constitua le domestique du blessé ; il avait fini par lui donner trop d'argent, et chaque jour il passait plusieurs heures à faire son éducation. Toute la famille désirant le silence de cet homme, il reçut des présents, et se vit l'objet de complaisances excessives qui en firent un mauvais sujet que l'on fut obligé de renvoyer dans son pays avec une pension. On peut comprendre maintenant les chagrins de madame de Malivert.

Ce qui l'avait surtout effrayée lors de ce funeste événement, c'est que le repentir d'Octave, quoique extrême, n'avait éclaté que le lendemain. La nuit en rentrant, comme on lui rappelait par hasard le danger que cet homme avait couru : « Il est jeune, avait-il dit, pourquoi ne s'est-il pas défendu ? » Quand il a voulu m'empêcher de sortir, ne lui ai-je pas dit » de se défendre ? » Madame de Malivert croyait avoir observé

que ces accès de fureur saisissaient son fils précisément dans les instants où il paraissait avoir le plus oublié cette rêverie sombre qu'elle lisait toujours dans ses traits. C'était, par exemple, au milieu d'une charade en action, et lorsqu'il jouait gaiement depuis une heure avec quelques jeunes gens et cinq ou six jeunes personnes de sa connaissance intime, qu'il s'était enfui du salon en jetant le domestique par la fenêtre.

Quelques mois avant la soirée des deux millions, Octave s'étai échappé d'une façon à peu près aussi brusque d'un bal que donnait madame de Bonnivet. Il venait de danser avec une grâce remarquable quelques contredanses et des valses. Sa mère était ravie de ses succès, et il ne pouvait les ignorer ; plusieurs femmes, à qui leur beauté avait valu dans le monde une grande célébrité, lui adressaient la parole de l'air le plus flatteur. Ses cheveux du plus beau blond qui retombaient en grosses boucles sur le front qu'il avait superbe, avaient surtout frappé la célèbre madame de Claix. Et à propos des modes suivies par les jeunes gens à Naples, d'où elle arrivait, elle lui faisait un compliment fort vif, lorsque tout à coup les traits d'Octave se couvrirent de rougeur, et il quitta le salon d'un pas dont il cherchait en vain à dissimuler la rapidité. Sa mère, alarmée, le suivit et ne le trouva plus. Elle l'attendit inutilement toute la nuit, il ne reparut que le lendemain, et dans un état singulier ; il avait reçu trois coups de sabre, à la vérité peu dangereux. Les médecins pensaient que cette monomanie était tout à fait *morale,* c'était leur mot, et devait provenir non point d'une cause physique, mais de l'influence de quelque idée singulière. Aucun signe n'annonçait les migraines de M. le vicomte Octave, comme disaient les gens. Ces accès avaient été bien plus rapprochés durant la première année de son séjour à l'école polytechnique, et avant qu'il eût songé à se faire prêtre. Ses camarades avec lesquels il avait des querelles fréquentes, le croyaient alors

complétement fou, et souvent cette idée lui évita des coups d'épée.

Retenu dans son lit par les blessures légères dont nous venons de parler, il avait dit à sa mère, simplement comme il disait tout : J'étais furieux, j'ai cherché querelle à des soldats qui me regardaient en riant, je me suis battu et n'ai trouvé que ce que je mérite, après quoi il avait parlé d'autre chose. Avec Armance de Zohiloff, sa cousine, il était entré dans de plus grands détails. « J'ai des moments de malheur et de fureur qui ne sont pas de la folie, lui disait-il un soir, mais qui me feront passer pour fou dans le monde comme à l'école polytechnique. C'est un malheur comme un autre; mais ce qui est au-dessus de mon courage, c'est la crainte de me trouver tout à coup avec un sujet de remords éternel, ainsi qu'il faillit m'arriver lors de l'accident de ce pauvre Pierre. — Vous l'avez noblement réparé, vous lui donniez non pas seulement votre pension, mais votre temps, et s'il se fût trouvé les moindres principes d'honnêteté, vous auriez fait sa fortune. Que pouviez-vous de plus? — Rien sans doute, une fois l'accident arrivé, ou je serais un monstre de ne l'avoir pas fait. Mais ce n'est pas tout, ces accès de malheur qui sont de la folie à tous les yeux, semblent faire de moi un être à part. Je vois les plus pauvres, les plus bornés, les plus malheureux, en apparence, des jeunes gens de mon âge, avoir un ou deux amis d'enfance qui partagent leurs joies et leurs chagrins. Le soir, je les vois s'aller promener ensemble, et ils se disent tout ce qui les intéresse; moi seul, je me trouve isolé sur la terre. Je n'ai et je n'aurai jamais personne à qui je puisse librement confier ce que je pense. Que serait-ce de mes sentiments si j'en avais qui me serrent le cœur! Suis-je donc destiné à vivre toujours sans amis, et ayant à peine des connaissances! Suis-je donc un méchant? ajouta-t-il en soupirant. — Non sans doute, mais vous fournissez des prétextes aux personnes qui ne vous aiment pas, lui dit Armance du

ton sévère de l'amitié, et cherchant à cacher la pitié trop réelle que lui inspiraient ses chagrins. Par exemple, vous qui êtes d'une politesse parfaite avec tout le monde, pourquoi n'avoir pas paru avant-hier au bal de madame de Claix? — Parce que ce sont ses sots compliments au bal d'il y a six mois, qui m'ont valu la honte d'avoir tort avec de jeunes paysans portant un sabre. — A la bonne heure, reprit mademoiselle de Zohiloff; mais remarquez que vous trouvez toujours des raisons pour vous dispenser de voir la société. Il ne faudrait pas ensuite vous plaindre de l'isolement où vous vivez. — Ah! c'est d'amis que j'ai besoin, et non pas de voir la société. Est-ce dans les salons que je rencontrerai un ami? — Oui, puisque vous n'avez pas su le trouver à l'école polytechnique. — Vous avez raison, répondit Octave après un long silence; je vois comme vous en ce moment, et demain, lorsqu'il sera question d'agir, j'agirai d'une manière opposée à ce qui me semble raisonnable aujourd'hui, et tout cela par orgueil! Ah! si le ciel m'avait fait le fils d'un fabricant de draps, j'aurais travaillé au comptoir dès l'âge de seize ans; au lieu que toutes mes occupations n'ont été que de luxe; j'aurais moins d'orgueil et plus de bonheur... Ah! que je me déplais à moi-même!... »

Ces plaintes, quoique égoïstes en apparence, intéressaient Armance; les yeux d'Octave exprimaient tant de possibilité d'aimer et quelquefois ils étaient si tendres!

Elle, sans se le bien expliquer, sentait qu'Octave était la victime de cette sorte de sensibilité déraisonnable qui fait les hommes malheureux et dignes d'être aimés. Une imagination passionnée le portait à s'exagérer les bonheurs dont il ne pouvait jouir. S'il eût reçu du ciel un cœur sec, froid, raisonnable; avec tous les autres avantages qu'il réunissait d'ailleurs, il eût pu être fort heureux. Il ne lui manquait qu'une âme commune.

C'était seulement en présence de sa cousine qu'Octave osait quelquefois penser tout haut. On voit pourquoi il avait été si péniblement affecté en trouvant que les sentiments de cette aimable cousine changeaient avec la fortune.

Le lendemain du jour où Octave avait souhaité la mort, dès sept heures du matin il fut réveillé en sursaut par son oncle le commandeur qui entra dans sa chambre en affectant de faire un tapage effroyable. Cet homme n'était jamais hors de l'affectation. La colère que ce bruit donna à Octave ne dura pas trois secondes; l'idée du devoir lui apparut, et il reçut M. de Soubirane du ton plaisant et léger qui pouvait le mieux lui convenir.

Cette âme vulgaire qui, avant ou après la naissance, ne voyait au monde que l'argent, expliqua longuement au noble Octave qu'il ne fallait pas être tout à fait fou de bonheur, quand de vingt-cinq mille livres de rente on passait à l'espoir d'en avoir cent. Ce discours philosophique et presque chrétien se termina par le conseil de jouer à la bourse dès qu'on aurait touché un vingtième sur les deux millions. Le marquis ne manquerait pas de mettre à la disposition d'Octave une partie de cette augmentation de fortune; mais il fallait n'opérer à la Bourse que d'après les avis du commandeur; il connaissait madame la comtesse de ***, et l'on pourrait jouer sur la rente *à coup sûr*. Ce mot *à coup sûr* fit faire un haut-le-corps à Octave. Oui, mon ami, dit le commandeur, qui prit ce mouvement pour un signe de doute, *à coup sûr*. J'ai un peu négligé la comtesse depuis son procédé ridicule chez M. le prince de S...; mais enfin nous sommes un peu parents, et je te quitte pour aller chercher notre ami commun, le duc de *** qui nous rapatriera.

IV

> Half a dupe, half duping, the first deceived perhaps by her deceit and fair words, as all those philosophers. Philosophers they say? mark this, Diego, the devil can cite scripture for his purpose. O, what a goodly outside falsehood hath!
>
> MASSINGER.

La sotte apparition du commandeur faillit replonger Octave dans sa misanthropie de la veille. Son dégoût pour les hommes était au comble, quand son domestique lui remit un gros volume enveloppé avec beaucoup de soin dans du papier vélin d'Angleterre. L'empreinte du cachet était supérieurement gravée, mais l'objet peu attrayant; sur un champ de sable on voyait deux os en sautoir. Octave, qui avait un goût parfait, admira la vérité du dessin de ces deux *tibias* et la perfection de la gravure. C'est de l'école de Pikler, se dit-il; ce sera quelque folie de ma cousine la dévote madame de C***. Il fut détrompé en voyant un magnifique exemplaire de la Bible, relié par Thouvenin. Les dévotes ne donnent pas la Bible, dit Octave en ouvrant la lettre d'envoi; mais il chercha en vain la signature, il n'y en avait pas, et il jeta la lettre sous la cheminée. Un moment après, son domestique, le vieux Saint-Jacques, entra avec un petit air malin. Qui a remis ce paquet, dit Octave? — C'est un mystère, on veut se cacher de M. le vicomte; mais c'est tout simplement le vieux Perrin qui l'a déposé chez le portier et s'est sauvé comme un voleur. — Et qu'est-ce que le vieux Perrin? — C'est un homme de madame la marquise de Bonnivet, qu'elle a renvoyé en ap-

parence, et qui est passé aux commissions secrètes. — Est-ce qu'on soupçonne madame de Bonnivet de quelque galanterie? — Ah! mon Dieu, non, monsieur. Les commissions secrètes sont pour la nouvelle religion. C'est une Bible, peut-être, que madame la marquise envoie à monsieur en grand secret. Monsieur a pu reconnaître l'écriture de madame Rouvier, la femme de chambre de madame la marquise. Octave regarda sous la cheminée et se fit donner la lettre qui avait volé au delà de la flamme et n'était point brûlée. Il vit avec surprise que l'on savait fort bien qu'il lisait Helvétius, Bentham, Bayle et autres mauvais livres. On lui en faisait un reproche. La vertu la plus pure ne saurait en garantir, se dit-il à lui-même; dès qu'on est sectaire, l'on descend à employer l'intrigue et l'on a des espions. C'est apparemment depuis la loi d'indemnité que je suis devenu digne que l'on s'occupe de mon salut et de l'influence que je puis avoir un jour.

Pendant le reste de la journée, la conversation du marquis de Malivert, du commandeur et de deux ou trois amis véritables que l'on envoya chercher pour dîner, fut une allusion presque continuelle et d'assez mauvais goût au mariage d'Octave et à sa nouvelle position. Encore ému de la crise morale qu'il avait eu à soutenir pendant la nuit, il fut moins glacial que de coutume. Sa mère le trouvait plus pâle, et il s'imposa le devoir, sinon d'être gai, du moins de ne paraître s'occuper que d'idées conduisant à des images agréables; il y mit tant d'esprit, qu'il parvint à faire illusion aux personnes qui l'entouraient. Rien ne put l'arrêter, pas même les plaisanteries du commandeur sur l'effet prodigieux que deux millions produisaient sur l'esprit d'un philosophe. Octave profita de son étourderie prétendue pour dire que, fût-il prince, il ne se marierait pas avant vingt-six ans, c'était l'âge où son père s'était marié. — Il est évident que ce garçon-là nourrit la secrète am-

bition de se faire évêque ou cardinal, dit le commandeur aussitôt qu'Octave fut sorti; sa naissance et sa doctrine le porteront au chapeau. Ce propos, qui fit sourire madame de Malivert, donna de vives inquiétudes au marquis. — Vous avez beau dire, répondit-il au sourire de sa femme, mon fils ne voit avec quelque intimité que des ecclésiastiques ou de jeunes savants de même acabit, et, chose qui ne s'est jamais rencontrée dans ma famille, il montre un dégoût marqué pour les jeunes militaires. — Il y a quelque chose d'étrange dans ce jeune homme, reprit M. de Soubirane. Cette réflexion fit soupirer à son tour madame de Malivert.

Octave, excédé de l'ennui que lui avait donné l'obligation de parler, était sorti de bonne heure pour aller au Gymnase: il ne pouvait souffrir l'esprit des jolies pièces de M. Scribe. Mais, se disait-il, rien n'a pourtant un succès plus véritable, et mépriser sans connaître, est un ridicule trop commun dans ma société pour que j'aie du mérite à l'éviter. Ce fut en vain qu'il se mit en expérience pendant deux des plus jolies esquisses du théâtre de Madame. Les mots les plus agréables et les plus fins lui semblaient entachés de grossièreté, et la clef que l'on rend dans le second acte du *Mariage de raison* le chassa du spectacle. Il entra chez un restaurateur, et, fidèle au mystère qui marquait toutes ses actions, il demanda des bougies et un potage; le potage venu, il s'enferma à clef, lut avec intérêt deux journaux qu'il venait d'acheter, les brûla sous la cheminée avec le plus grand soin, paya et sortit. Il vint s'habiller, et se trouva ce soir-là une sorte d'empressement à paraître chez madame de Bonnivet. Qui pourrait m'assurer, pensait-il, que cette méchante duchesse d'Ancre n'a pas calomnié mademoiselle de Zohiloff? Mon oncle croit bien que j'ai la tête tournée de ces deux millions. Cette idée, qui était venue à Octave à propos d'un mot indifférent qu'il avait trouvé dans ses journaux, le rendait heureux. Il songeait à

Armance, mais comme à son seul ami, ou plutôt comme au seul être qui fût pour lui presque un ami.

Il était bien loin de songer à aimer, il avait ce sentiment en horreur. Ce jour-là, son âme fortifiée par la vertu et le malheur, et qui n'était que vertu et force, éprouvait simplement la crainte d'avoir condamné trop légèrement *un ami*.

Octave ne regarda pas une seule fois Armance; mais de toute la soirée ses yeux ne laissèrent échapper aucun de ses mouvements. Il débuta à son entrée dans le salon par faire une cour marquée à la duchesse d'Ancre; il lui parlait avec une attention si profonde que cette dame eut le plaisir de le croire converti aux égards dus à son rang. Depuis qu'il a l'espoir d'être riche, ce philosophe est des nôtres, dit-elle tout bas à madame de la Ronze.

Octave voulait s'assurer du degré de perversité de cette femme; la trouver bien méchante, c'était en quelque sorte voir mademoiselle de Zohiloff innocente. Il observa que le seul sentiment de la haine portait quelque vie dans le cœur desséché de madame d'Ancre; mais en revanche, ce n'étaient que les choses généreuses et nobles qui lui inspiraient de l'éloignement. On eût dit qu'elle éprouvait le besoin de s'en venger. L'ignoble et le bas dans les sentiments, mais l'ignoble revêtu de l'expression la plus élégante, avait seul le privilége de faire briller les petits yeux de la duchesse.

Octave songeait à se débarrasser de l'intérêt avec lequel on l'écoutait quand il entendit madame de Bonnivet désirer son jeu d'échecs. C'était un petit chef-d'œuvre de sculpture chinoise que M. l'abbé Dubois avait rapporté de Canton. Octave saisit cette occasion de s'éloigner de madame d'Ancre, et pria sa cousine de lui confier la clef du serre-papier où la crainte de la maladresse des gens faisait déposer ce magnifique jeu d'échecs. Armance n'était plus dans le salon; elle l'avait quitté peu d'instants auparavant avec Méry de Tersan, son amie

intime; si Octave n'eût pas réclamé la clef du serre-papier, on se fût aperçu désagréablement de l'absence de mademoiselle de Zohiloff, et à son retour elle aurait peut-être eu à essuyer quelque petit regard fort mesuré, mais fort dur. Armance était pauvre, elle n'avait que dix-huit ans, et madame de Bonnivet avait trente ans passés; elle était fort belle encore, mais Armance aussi était belle.

Les deux amies s'étaient arrêtées devant la cheminée d'un grand boudoir voisin du salon. Armance avait voulu montrer à Méry un portrait de lord Byron dont M. Philips, le peintre anglais, venait d'envoyer une épreuve à sa tante. Octave entendit très-distinctement ces mots comme il passait dans le dégagement près du boudoir : « Que veux-tu? Il est comme » tous les autres! Une âme que je croyais si belle être boule- » versée par l'espoir de deux millions! » L'accent qui accompagnait ces mots si flatteurs, *que je croyais si belle,* frappa Octave comme un coup de foudre; il resta immobile. Quand il continua à marcher, ses pas étaient si légers que l'oreille la plus fine n'aurait pu les entendre. Comme il repassait près du boudoir avec le jeu d'échecs à la main, il s'arrêta un instant; bientôt il rougit de son indiscrétion et rentra au salon. Les paroles qu'il venait de surprendre n'étaient pas décisives dans un monde où l'envie sait revêtir toutes les formes; mais l'accent de candeur et d'honnêteté qui les avait accompagnées retentissait dans son cœur. Ce n'était pas là le ton de l'envie.

Après avoir remis le jeu chinois à la marquise, Octave se sentit le besoin de réfléchir; il alla se placer dans un coin du salon derrière une table de wisk, et là son imagination lui répéta vingt fois le son des paroles qu'il venait d'entendre. Cette profonde et délicieuse rêverie l'occupait depuis longtemps, lorsque la voix d'Armance frappa son oreille. Il ne songeait pas encore aux moyens à employer pour regagner

l'estime de sa cousine; il jouissait avec délices du bonheur de l'avoir perdue. Comme il se rapprochait du groupe de madame de Bonnivet, et revenait du coin éloigné occupé par les tranquilles joueurs de wisk, Armance remarqua l'expression de ses regards; ils s'arrêtaient sur elle avec cette sorte d'attendrissement et de fatigue qui, après les grandes joies, rend les yeux comme incapables de mouvements trop rapides.

Octave ne devait pas trouver un second bonheur ce jour-là; il ne put adresser le moindre mot à Armance. Rien n'est plus difficile que de me justifier, disait-il en ayant l'air d'écouter les exhortations de la duchesse d'Ancre qui, sortant la dernière du salon avec lui, insista pour le ramener. Il faisait un froid sec et un clair de lune magnifique; Octave demanda son cheval et alla faire quelques milles sur le boulevard neuf. En rentrant vers les trois heures du matin, sans savoir pourquoi et sans le remarquer, il vint passer devant l'hôtel de Bonnivet.

V

Her glossy hair was cluster'd o'er a brow
Bright with intelligence, and fair and smooth;
Her eyebrow's shape was like the aerial bow,
Her cheek all purple with the beam of youth,
Mounting, at times, to a transparent glow,
As if her veins ran lightning.....

Don Juan, c. I.

Comment pourrai-je prouver à mademoiselle de Zohiloff, par des faits et non par de vaines paroles, que le plaisir de

voir quadrupler la fortune de mon père ne m'a pas absolument tourné la tête? Chercher une réponse à cette question fut pendant vingt-quatre heures l'unique occupation d'Octave. Pour la première fois de sa vie, son âme était entraînée à son insu.

Depuis bien des années il avait toujours eu la conscience de ses sentiments, et commandait à leur attention les objets qui lui semblaient raisonnables. C'était au contraire avec toute l'impatience d'un jeune homme de vingt ans qu'il attendait l'heure à laquelle il devait rencontrer mademoiselle de Zohiloff. Il n'avait pas le plus petit doute sur la possibilité de parler à une personne qu'il voyait deux fois presque tous les jours; il n'était embarrassé que par le choix des paroles les plus propres à la convaincre. Car, enfin, disait-il, je ne puis pas trouver en vingt-quatre heures d'action prouvant d'une manière décisive que je suis au-dessus de la petitesse dont elle m'accuse au fond de son cœur, et il doit m'être permis de protester d'abord par des paroles. Beaucoup de paroles en effet se présentaient successivement à lui; tantôt elles lui semblaient avoir trop d'emphase; tantôt il craignait de traiter avec trop de légèreté une imputation aussi grave. Il n'était point encore décidé sur ce qu'il devait dire à mademoiselle de Zohiloff, lorsque onze heures sonnèrent, et il arriva l'un des premiers dans le salon de l'hôtel de Bonnivet. Mais quel ne fut pas son étonnement quand il remarqua que mademoiselle de Zohiloff qui lui adressa la parole plusieurs fois pendant la soirée, et en apparence comme à l'ordinaire, lui ôtait cependant toutes les occasions de lui dire un mot destiné à n'être entendu que d'elle ! Octave fut vivement piqué, cette soirée passa comme un éclair.

Le lendemain il fut aussi malheureux; le surlendemain, les jours suivants, il ne put pas davantage parler à Armance. Chaque jour il espérait trouver l'occasion de dire ce mot si

essentiel pour son honneur, et chaque jour, sans qu'on pût apercevoir la moindre affectation dans la conduite de mademoiselle de Zohiloff, il voyait son espoir s'évanouir. Il perdait l'amitié et l'estime de la seule personne qui lui semblât digne de la sienne, parce qu'on lui croyait des sentiments opposés à ceux qu'il avait réellement. Rien assurément n'était plus flatteur au fond, mais rien aussi n'était plus impatientant. Octave fut profondément préoccupé de ce qui lui arrivait; il eut besoin de plusieurs jours pour s'accoutumer à sa nouvelle position. Sans y songer, lui qui avait tant aimé le silence, prit l'habitude de parler beaucoup lorsque mademoiselle de Zohiloff était à portée de l'entendre. A la vérité, peu lui importait de paraître bizarre ou décousu. A quelque femme brillante ou considérable qu'il adressât la parole, il ne parlait jamais en effet qu'à mademoiselle de Zohiloff et pour elle.

Par ce malheur réel Octave fut distrait de sa noire tristesse, il oublia l'habitude de chercher toujours à juger de la quantité de bonheur dont il jouissait dans le moment présent. Il perdait son unique amie, il se voyait refuser une estime qu'il était si sûr de mériter; mais ces malheurs, quelque cruels qu'ils fussent, n'allaient point jusqu'à lui inspirer ce profond dégoût pour la vie qu'il éprouvait autrefois. Il se disait: Quel homme n'a pas été calomnié? La sévérité dont on use envers moi est un gage de l'empressement avec lequel on réparera ce tort quand la vérité sera enfin connue.

Octave voyait un obstacle qui le séparait du bonheur, mais il voyait le bonheur, ou du moins la fin de sa peine et d'une peine à laquelle il songeait uniquement. Sa vie eut un but nouveau, il désirait passionnément reconquérir l'estime d'Armance; ce n'était pas une entreprise aisée. Cette jeune fille avait un caractère singulier. Née sur les confins de l'empire russe vers les frontières du Caucase, à Sébastopol où son père

commandait, mademoiselle de Zohiloff cachait sous l'apparence d'une douceur parfaite une volonté ferme, digne de l'âpre climat où elle avait passé son enfance. Sa mère, proche parente de mesdames de Bonnivet et de Malivert, se trouvant à la cour de Louis XVIII à Mittau, avait épousé un colonel russe. M. de Zohiloff appartenait à l'une des plus nobles familles du gouvernement de Moskou; mais le père et le grand-père de cet officier, ayant eu le malheur de s'attacher à des favoris bientôt après envoyés en Sibérie, avaient vu rapidement diminuer leur fortune.

La mère d'Armance mourut en 1811; elle perdit bientôt après le général de Zohiloff, son père, tué à la bataille de Montmirail. Madame de Bonnivet, apprenant qu'elle avait une parente isolée dans une petite ville au fond de la Russie, avec cent louis de rente pour toute fortune, n'hésita pas à la faire venir en France. Elle l'appelait sa nièce et comptait la marier en obtenant quelque grâce de la cour; le bisaïeul maternel d'Armance avait été cordon bleu. On voit qu'à peine âgée de dix-huit ans, mademoiselle de Zohiloff avait déjà éprouvé d'assez grands malheurs. C'est pour cela peut-être que les petits événements de la vie semblaient glisser sur son âme sans parvenir à l'émouvoir. Quelquefois il n'était pas impossible de lire dans ses yeux qu'elle pouvait être vivement affectée, mais on voyait que rien de vulgaire ne parviendrait à la toucher. Cette sérénité parfaite, qu'il eût été si flatteur de lui faire oublier un instant, s'alliait chez elle à l'esprit le plus fin, et lui valait une considération au-dessus de son âge.

Elle devait à ce singulier caractère, et surtout à de grands yeux bleu foncé qui avaient des regards enchanteurs, l'amitié de tout ce qui se trouvait de femmes distinguées dans la société de madame de Bonnivet; mais mademoiselle de Zohiloff avait aussi beaucoup d'ennemies. C'est en vain que sa tante avait cherché à la corriger de l'impossibilité où

elle était de faire attention aux gens qu'elle n'aimait pas. On voyait trop qu'en leur parlant elle songeait à autre chose. Il y avait d'ailleurs bien des petites façons de dire et d'agir qu'Armance n'eût pas osé désapprouver chez les autres femmes; peut-être même ne songeait-elle pas à se les interdire; mais si elle se les fût permises, pendant longtemps elle eût rougi toutes les fois qu'elle s'en serait souvenue. Dès son enfance, ses sentiments pour des bagatelles de son âge avaient été si violents qu'elle se les était vivement reprochés. Elle avait pris l'habitude de se juger peu relativement à l'effet produit sur les autres, mais beaucoup relativement à ses sentiments d'aujourd'hui, dont demain peut-être le souvenir pouvait empoisonner sa vie.

On trouvait quelque chose d'asiatique dans les traits de cette jeune fille, comme dans sa douceur et sa nonchalance qui, malgré son âge, semblaient encore tenir à l'enfance. Aucune de ses actions ne réveillait d'une façon directe l'idée du sentiment exagéré de ce qu'une femme se doit à elle-même, et cependant un certain charme de grâce et de retenue enchanteresse se répandait autour d'elle. Sans chercher en aucune façon à se faire remarquer, et en laissant échapper à chaque instant des occasions de succès, cette jeune fille intéressait. On voyait qu'Armance ne se permettait pas une foule de choses que l'usage autorise et que l'on trouve journellement dans la conduite des femmes les plus distinguées. Enfin, je ne doute pas que sans son extrême douceur et sa jeunesse, les ennemies de mademoiselle de Zohiloff ne l'eussent accusée de pruderie.

L'éducation étrangère qu'elle avait reçue, et l'époque tardive de son arrivée en France, servaient encore d'excuse à ce que l'œil de la haine aurait pu découvrir de légèrement singulier dans sa manière d'être frappée des événements, et même dans sa conduite.

Octave passait sa vie avec les ennemies que ce singulier caractère avait suscitées à mademoiselle de Zohiloff; la faveur marquée dont elle jouissait auprès de madame de Bonnivet était un grief que les amies de cette femme, si considérable dans le monde, ne pouvaient lui pardonner. Sa droiture impassible leur faisait peur. Comme il est assez difficile d'attaquer les actions d'une jeune fille, on attaquait sa beauté. Octave était le premier à convenir que sa jeune cousine aurait pu facilement être beaucoup plus jolie. Elle était remarquable par ce que j'appellerais, si je l'osais, la beauté russe : c'était une réunion de traits, qui tout en exprimant à un degré fort élevé une simplicité et un dévouement que l'on ne trouve plus chez les peuples trop civilisés, offraient, il faut l'avouer, un singulier mélange de la beauté circassienne la plus pure et de quelques formes allemandes un peu trop tôt prononcées. Rien n'était commun dans le contour de ces traits si profondément sérieux, mais qui avaient un peu trop d'expression, même dans le calme, pour répondre exactement à l'idée que l'on se fait en France de la beauté qui convient à une jeune fille.

C'est un grand avantage auprès des âmes généreuses pour ceux qu'on accuse devant elles, que leurs défauts soient d'abord indiqués par une bouche ennemie. Quand la haine des bonnes amies de madame de Bonnivet daignait descendre jusqu'à être ouvertement jalouse de la pauvre petite existence d'Armance, elles se moquaient beaucoup du mauvais effet produit par les fronts trop avancés et par des traits qui, aperçus de face, étaient peut-être un peu trop marqués.

La seule prise réelle que pût donner à ses ennemies l'expression de la physionomie d'Armance, c'était un regard singulier qu'elle avait quelquefois lorsqu'elle y songeait le moins. Ce regard fixe et profond était celui de l'extrême attention; il n'avait rien, certes, qui pût choquer la délicatesse la plus

sévère; on n'y voyait ni coquetterie, ni assurance; mais on ne peut nier qu'il ne fût singulier, et à ce titre, déplacé chez une jeune personne. Les complaisantes de madame de Bonnivet, lorsqu'elles étaient sûres d'en être regardées, contrefaisaient quelquefois ce regard, en se parlant d'Armance entre elles; mais ces âmes vulgaires en ôtaient ce qu'elles n'avaient garde d'y voir. C'est ainsi, leur dit un jour madame de Malivert impatientée de leur méchanceté, que deux anges exilés parmi les hommes, et obligés de se cacher sous des formes mortelles, se regarderaient entre eux pour se reconnaître.

L'on conviendra qu'auprès d'un caractère aussi ferme dans ses croyances et aussi franc, ce n'était pas chose facile que de se justifier d'un tort grave par des demi-mots adroits. Il eût fallu à Octave, pour y parvenir, une présence d'esprit et surtout un degré d'assurance qui n'étaient pas de son âge.

Sans le vouloir, Armance lui laissait-elle voir, par un mot, qu'elle ne le regardait plus comme un ami intime, son cœur se serrait, il en perdait la parole pour un quart d'heure. Il était bien loin de trouver dans la forme de la phrase d'Armance un prétexte pour y répondre et reconquérir ses droits. Quelquefois il essayait de parler, mais il était trop tard, et sa réplique manquait d'à-propos; toutefois, elle avait un certain air pénétré. En cherchant en vain les moyens de se justifier de l'accusation qu'Armance lui adressait en secret, Octave laissait voir, sans s'en douter, combien profondément il en était touché; c'était peut-être la manière la plus adroite de mériter son pardon.

Depuis que le parti pris à l'égard de la loi d'indemnité n'était plus un secret, même pour le gros de la société, Octave, à son grand étonnement, se trouvait une sorte de personnage. Il se voyait l'objet de l'attention des gens graves.

On le traitait d'une façon toute nouvelle, surtout de fort grandes dames qui pouvaient voir en lui un époux pour leurs filles. Cette manie des mères de ce siècle, d'être constamment à la chasse au mari, choqua Octave à un point difficile à exprimer. La duchesse de *** dont il avait l'honneur d'être un peu parent et qui lui parlait à peine avant la loi, jugea nécessaire de s'excuser de ne pas lui avoir réservé de place dans une loge retenue au Gymnase pour le lendemain. « Je sais, mon cher cousin, lui disait-elle, toute votre injustice pour ce joli théâtre, le seul qui m'amuse. — Je conviens de mes torts, dit Octave, les auteurs ont raison, et leurs mots piquants ne sont point entachés de grossièreté; mais cette palinodie n'a point pour objet de vous demander une place. J'avoue que je ne suis fait ni pour le monde, ni pour ce genre de comédie qui, apparemment, en est une copie agréable. Ce ton de misanthropie, chez un aussi beau jeune homme, parut fort ridicule aux deux petites filles de la duchesse, qui en firent des plaisanteries toute la soirée, mais le lendemain n'en furent pas moins avec Octave d'une *simplicité parfaite.* Il remarqua ce changement et haussa les épaules.

Étonné de ses succès, et encore plus du peu de peine qu'ils lui coûtaient, Octave, très-fort sur la théorie de la vie, s'attendit à éprouver les attaques de l'envie; car il faut bien, se dit-il, que cette indemnité me procure aussi ce plaisir-là. Il ne l'attendit pas trop longtemps; peu de jours après, on lui apprit que quelques jeunes officiers de la société de madame de Bonnivet plaisantaient volontiers sur sa nouvelle fortune : « Quel malheur pour ce pauvre Malivert, disait l'un, que ces deux millions qui lui tombent sur la tête comme une tuile ! il ne pourra plus se faire prêtre ! cela est dur ! — L'on ne conçoit pas, reprenait un second, que dans ce siècle où la noblesse est si rudement attaquée, l'on ose porter un titre et se soustraire au baptême de sang. — C'est pourtant la seule

vertu que le parti jacobin ne se soit pas encore avisé d'accuser d'hypocrisie, ajoutait un troisième. »

A la suite de ces propos, Octave se répandit davantage, parut dans tous les bals, fut très-hautain, et même, autant qu'il était en lui, impertinent envers les jeunes gens; mais cela ne produisit rien. A son grand étonnement (il n'avait que vingt ans), il trouva qu'on l'en respectait un peu plus. A la vérité, il fut décidé que l'indemnité lui avait absolument tourné la tête; mais la plupart des femmes ajoutaient : Il ne lui manquait que cet air libre et fier! C'était le nom que l'on voulait bien donner à ce qui lui semblait à lui-même de l'insolence, et qu'il ne se fût jamais permis, si on ne lui eût rendu les mauvais propos tenus sur son compte. Octave jouissait de l'accueil étonnant qu'il recevait dans le monde, et qui allait si bien à cette disposition à se tenir à l'écart qui lui était naturelle. Ses succès lui plaisaient surtout à cause du bonheur qu'il lisait dans les yeux de sa mère; c'était sur les instances réitérées de madame de Malivert qu'il avait abandonné sa chère solitude. Mais l'effet le plus ordinaire des attentions dont il se voyait l'objet, était de lui rappeler sa disgrâce auprès de mademoiselle de Zohiloff. Elle semblait augmenter chaque jour. Il y eut des moments où cette disgrâce alla presque jusqu'à l'impolitesse, c'était du moins l'éloignement le mieux décidé et qui marquait d'autant plus que la nouvelle existence qu'Octave devait à l'indemnité n'était nulle part plus évidente qu'à l'hôtel de Bonnivet.

Depuis qu'il pouvait un jour se trouver à la tête d'un salon influent, la marquise voulait absolument l'arracher à cette aride philosophie de *l'utile*. C'était le nom qu'elle donnait depuis quelques mois à ce qu'on appelle ordinairement la philosophie du dix-huitième siècle. Quand jetterez-vous au feu, lui disait-elle, les livres de ces hommes si tristes que vous seul lisez encore parmi les jeunes gens de votre âge et de votre rang?

C'était à une sorte de mysticisme allemand que madame de Bonnivet espérait convertir Octave. Elle daignait examiner avec lui s'il possédait le *sentiment religieux*. Octave mit cet essai de conversion au nombre des choses les plus singulières qui lui fussent arrivées, depuis qu'il avait quitté la vie solitaire. Voilà de ces folies, pensait-il, que jamais on ne prévoirait.

Madame la marquise de Bonnivet pouvait passer pour l'une des femmes les plus remarquables de la société. Des traits d'une régularité parfaite, de fort grands yeux et qui avaient le regard le plus imposant, une taille superbe et des manières fort nobles, un peu trop nobles, peut-être, la mettaient au premier rang dans quelque lieu qu'elle se trouvât. Les salons un peu vastes étaient extrêmement favorables à madame de Bonnivet, et, par exemple, le jour de l'ouverture de la dernière session des chambres, elle avait été citée la première parmi les femmes les plus brillantes. Octave vit avec plaisir l'effet qu'allaient produire les recherches *sur le sentiment religieux*. Cet être, qui se croyait si exempt de fausseté, ne sut pas se défendre d'un mouvement de plaisir à la vue d'une fausseté que le public allait se figurer sur son compte.

La haute vertu de madame de Bonnivet était au-dessus de la calomnie. Son imagination ne s'occupait que de Dieu et des anges, ou tout au plus de certains êtres intermédiaires entre Dieu et l'homme, et qui, suivant les plus modernes des philosophes allemands, voltigent à quelques pieds au-dessus de nos têtes. C'est de ce poste élevé, quoique rapproché, qu'ils *magnétisent nos âmes*, etc., etc. Cette réputation de sagesse dont madame de Bonnivet jouissait à si juste titre depuis son entrée dans le monde, et que n'avaient pu entamer les savants demi-mots des jésuites de robe courte, elle va la hasarder pour moi, se disait Octave, et le plaisir d'attirer d'une façon marquée l'attention d'une femme aussi considérable lui fai-

sait supporter avec patience les longues explications qu'elle jugeait nécessaires à sa conversion.

Bientôt, parmi ses nouvelles connaissances, Octave fut désigné comme l'inséparable de cette marquise de Bonnivet, si célèbre dans un certain monde, et qui, à ce qu'elle pensait, faisait sensation à la cour quand elle daignait y paraître. Quoique la marquise fût une fort grande dame tout à fait à la mode, et d'ailleurs fort belle encore, ces avantages ne faisaient aucune impression sur Octave; il avait le malheur de voir un peu d'affectation dans ses manières, et dès qu'il apercevait ce défaut quelque part, son esprit n'était plus disposé qu'à se moquer. Mais ce sage de vingt ans était loin de pénétrer la véritable cause du plaisir qu'il trouvait à se laisser convertir. Lui, qui tant de fois s'était fait des serments contre l'amour, que l'on peut dire que la haine de cette passion était la grande affaire de sa vie, il allait avec plaisir à l'hôtel de Bonnivet, parce que toujours cette Armance qui le méprisait, qui le haïssait peut-être, était à quelques pas de sa tante. Octave n'avait aucune présomption; la principale erreur de son caractère était même de s'exagérer ses désavantages, mais s'il s'estimait un peu, c'était sous le rapport de l'honneur et de la force d'âme. Il s'était dégagé sans ostentation et sans faiblesse aucune de plusieurs opinions ridicules mais agréables à avoir, et qui sont des principes pour la plupart des jeunes gens de sa classe et de son âge.

Ces victoires qu'il ne pouvait se dissimuler, par exemple son amour pour l'état militaire, indépendant de toute ambition de grade et d'avancement, ces victoires, dis-je, lui avaient inspiré une grande confiance dans sa fermeté. C'est par lâcheté et non par manque de lumières que nous ne lisons pas dans notre cœur, disait-il quelquefois, et à l'aide de ce beau principe, il comptait un peu trop sur sa clairvoyance. Un mot qui lui eût dénoncé qu'un jour il pourrait avoir de l'amour

pour mademoiselle de Zohiloff, lui eût fait quitter Paris à l'instant; mais dans sa position actuelle, il était loin de cette idée. Il estimait Armance beaucoup et pour ainsi dire uniquement; il se voyait méprisé par elle, et il l'estimait précisément à cause de ce mépris. N'était-il pas tout simple de vouloir regagner son estime? Il n'y avait là nul désir suspect de plaire à cette jeune fille. Ce qui était fait pour éloigner jusqu'à la naissance du moindre soupçon d'aimer, c'est que quand Octave se trouvait avec les ennemis de mademoiselle de Zohiloff, il était le premier à convenir de ses défauts. Mais l'état d'inquiétude et d'espérance sans cesse déçue où le retenait le silence que sa cousine observait à son égard, l'empêchait de voir qu'il n'était aucun de ces défauts qu'on lui reprochait en sa présence qui dans son esprit ne tînt à quelque grande qualité.

Un jour, par exemple, on attaquait la prédilection d'Armance pour les cheveux courts et retombant en fort grosses boucles autour de la tête, comme on les porte à Moscou. Mademoiselle de Zohiloff trouve cet usage commode, dit une des complaisantes de la marquise; elle ne veut pas sacrifier trop de temps à sa toilette. La malignité d'Octave vit avec plaisir tout le succès que ce raisonnement obtenait auprès des femmes de la société. Elles laissaient entendre qu'Armance avait raison de tout sacrifier aux devoirs que lui imposait son dévouement pour sa tante; et leurs regards semblaient dire de tout sacrifier à ses devoirs de dame de compagnie. La fierté d'Octave était bien loin de songer à répliquer à cette insinuation. Pendant que la malignité en jouissait, il se livrait en silence et avec délices à un petit mouvement d'admiration passionnée. Il sentait plutôt qu'il ne se le disait : cette femme ainsi attaquée par toutes les autres est cependant la seule ici digne de mon estime! Elle est aussi pauvre que ces autres femmes sont riches; et à elle seule il pourrait être permis de

s'exagérer l'importance de l'argent. Elle le méprise pourtant, elle qui n'a pas mille écus de rente; et il est uniquement et bassement adoré par ces femmes qui toutes jouissent de la plus grande aisance.

VI

> Cromwell, I charge thee, fling away ambition;
> By that sin fell the angels, how can man then
> The image of his Maker, hope to win by't?
> *King Henry VIII*, act. III.

Un soir, après l'établissement des parties et l'arrivée des grandes dames pour lesquelles madame de Bonnivet se dérangeait, elle parlait à Octave avec un intérêt singulier : Je ne conçois pas votre être, lui répétait-elle pour la centième fois. — Si vous me juriez, lui répondit-il, de ne jamais trahir mon secret, je vous le confierais; et personne ne l'a jamais su. — Quoi! pas même madame de Malivert? — Mon respect me défend de l'inquiéter. Madame de Bonnivet, malgré toute l'idéalité de sa croyance, ne fut point insensible au charme de savoir le grand secret d'un des hommes qui, à ses yeux, approchaient le plus de la perfection; d'ailleurs, ce secret n'avait jamais été confié.

Sur le mot d'Octave qui demandait une discrétion éternelle, madame de Bonnivet sortit du salon et revint quelque temps après portant à la chaîne d'or qui retenait sa montre un ornement singulier : c'était une sorte de croix de fer fabriquée à Kœnigsberg; elle la prit dans sa main gauche et dit à Octave d'une voix basse et solennelle : « Vous me demandez

» un secret éternel; dans toutes les circonstances, envers » tous, je vous le *déclare par Jehovah*, oui, je garderai ce » secret. »

« Eh bien, madame, dit Octave, amusé par cette petite cé- » rémonie et l'air sacramentel de sa noble cousine, ce qui » souvent me met du noir dans l'âme, ce que je n'ai jamais » confié à personne, c'est cet horrible malheur : je n'ai point » de *conscience*. Je ne trouve en moi rien de ce que vous ap- » pelez le *sens intime*, aucun éloignement *instinctif* pour le » crime. Quand j'abhorre le vice, c'est tout vulgairement par » l'effet d'un raisonnement et parce que je le trouve nuisible. » Et ce qui me prouve qu'il n'est absolument rien chez moi » de divin ou d'*instinctif*, c'est que je puis toujours me rap- » peler toutes les parties du raisonnement en vertu duquel » je trouve le vice horrible. » — Ah! que je vous plains, mon cher cousin! vous me navrez, dit madame de Bonnivet d'un ton qui décelait le plus vif plaisir; vous êtes précisément ce que nous appelons l'*être rebelle*.

En ce moment, son intérêt pour Octave fut évident aux yeux de quelques observateurs malins ; car ils étaient observés. Son geste perdit toute affectation et prit quelque chose de solennel et de vrai; ses yeux jetaient une douce flamme en écoutant ce beau jeune homme et surtout en le plaignant. Les bonnes amies de madame de Bonnivet, qui la regardaient de loin, se livraient aux jugements les plus téméraires, tandis qu'elle n'était transportée que du plaisir d'avoir enfin trouvé un *être rebelle*. Octave lui annonçait une victoire mémorable si elle parvenait à réveiller en lui la *conscience* et le *sens intime*. Un médecin célèbre du dernier siècle appelé chez un grand seigneur, son ami, après avoir examiné les symptômes du mal, pendant longtemps et en silence, s'écria tout à coup transporté de joie : « Ah! monsieur le marquis, c'est une maladie perdue depuis les anciens! la *pituite vitrée!* maladie

superbe, mortelle au premier chef. Ah! je l'ai retrouvée, je l'ai retrouvée! » Telle était la joie de madame de Bonnivet; c'était en quelque sorte une joie d'artiste.

Depuis qu'elle s'occupait à propager le nouveau protestantisme, qui doit succéder au christianisme, dont le temps est passé, et qui, comme on sait, est sur le point de subir sa quatrième métamorphose, elle entendait parler d'*êtres rebelles;* ils forment la seule objection au système du mysticisme allemand, fondé sur l'existence de la conscience intime du bien et du mal. Elle avait le bonheur d'en découvrir un; elle seule au monde connaissait son secret. Et cet *être rebelle* était parfait; car sa conduite morale se trouvant strictement honnête, aucun soupçon d'intérêt personnel ne venait attaquer la pureté de son *diabolicisme.*

Je ne répéterai point toutes les bonnes raisons que madame de Bonnivet donna ce jour-là à Octave pour lui persuader qu'il avait un *sens intime.* Le lecteur n'a peut-être pas le bonheur de se trouver à trois pas d'une cousine charmante qui le méprise de tout son cœur et dont il brûle de reconquérir l'amitié. Ce sens intime, comme son nom l'indique, ne peut se manifester par aucun signe extérieur; mais rien de plus simple et de plus facile à comprendre, disait madame de Bonnivet, vous êtes un *être rebelle,* etc., etc. Ne voyez-vous pas, ne sentez-vous pas que, hors l'espace et la durée, il n'y a rien de réel ici-bas?...

Pendant tous ces beaux raisonnements, une joie réellement un peu diabolique brillait dans les regards du vicomte de Malivert; et madame de Bonnivet, femme d'ailleurs fort clairvoyante, s'écriait : Ah! mon cher Octave, la *rébellion* est évidente dans vos yeux. Il faut avouer que ces grands yeux noirs, ordinairement si découragés et dont les traits de flamme s'échappaient à travers les boucles des plus beaux cheveux blonds du monde, étaient bien touchants en ce moment. Ils

avaient ce charme mieux senti en France peut-être que partout ailleurs : ils peignaient une âme que l'on a crue glacée pendant bien des années et qui s'anime tout à coup pour vous. L'effet électrique produit sur madame de Bonnivet par cet instant de beauté parfaite et le naturel plein de sentiment qu'il communiquait à ses accents la rendirent vraiment séduisante. En cet instant, elle eût marché au martyre pour assurer le triomphe de sa nouvelle religion ; la générosité et le dévouement brillaient dans ses yeux. Quel triomphe pour la malignité qui l'observait !

Et ces deux êtres, les plus remarquables du salon, où, sans s'en douter, ils formaient spectacle, ne songeaient nullement à se plaire, et rien ne les occupait moins. C'est ce qui eût semblé parfaitement incroyable à madame la duchesse d'Ancre et à ses voisines, les femmes de France les plus fines. Voilà comment on juge dans le monde des choses de sentiment.

Armance avait mis une constance parfaite dans son parti pris à l'égard de son cousin. Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis qu'elle ne lui adressait plus la parole pour des choses personnelles à eux. Souvent elle ne lui parlait pas de toute une soirée, et Octave commençait à remarquer les jours où elle avait daigné s'apercevoir de sa présence.

Attentif à ne pas paraître déconcerté par la haine de mademoiselle de Zohiloff, Octave ne marquait plus dans le monde par son silence invincible et par l'air singulier et parfaitement noble avec lequel, autrefois, ses yeux si beaux avaient l'air de s'ennuyer. Il parlait beaucoup et sans se soucier en aucune façon des absurdités auxquelles il pouvait être entraîné. Il devint ainsi, sans y songer, l'un des hommes les plus à la mode dans les salons qui dépendaient en quelque sorte de celui de madame de Bonnivet. Il devait au désintérêt parfait qu'il portait en toutes choses une supériorité réelle sur ses rivaux ; il arrivait sans prétentions au milieu de gens

qui en étaient dévorés. Sa *gloire*, descendant du salon de l'illustre marquise de Bonnivet dans les sociétés où cette dame était enviée, l'avait placé sans nul effort dans une position fort agréable. Sans avoir encore rien fait, il se voyait, dès son début dans le monde, classé comme un être à part. Il n'y avait pas jusqu'au dédaigneux silence que lui inspirait tout à coup la présence des gens qu'il croyait incapables de comprendre les façons de sentir élevées qui ne passât pour une singularité piquante. Mademoiselle de Zohiloff vit ce succès et en fut étonnée. Depuis trois mois, Octave n'était plus le même homme. Il n'était pas étonnant que sa conversation, si brillante pour tout le monde, eût un charme secret pour Armance; elle n'avait pour but que de lui plaire.

Vers le milieu de l'hiver, Armance crut qu'Octave allait faire un grand mariage, et il fut facile de juger de la position sociale où peu de mois avaient suffi pour porter le jeune vicomte de Malivert. On voyait quelquefois dans le salon de madame de Bonnivet un fort grand seigneur qui toute sa vie avait été à l'affût des choses ou des personnes qui allaient être à la mode. Sa manie était de s'y attacher, et il avait dû à cette idée singulière d'assez grands succès; homme fort commun, il s'était tiré du pair. Ce grand seigneur, servile envers les ministres comme un commis, était au mieux avec eux, et il avait une petite fille, son héritière unique, au mari de laquelle il pouvait faire passer les plus grands honneurs et les plus grands avantages dont puisse disposer le gouvernement monarchique. Tout l'hiver il avait paru remarquer Octave, mais on était loin de prévoir le vol qu'allait prendre la faveur du jeune vicomte. M. le duc de *** donnait une grande partie de chasse à courre dans ses forêts de Normandie. C'était une distinction que d'y être admis; et depuis trente ans il n'avait pas fait une invitation dont les habiles n'eussent pu deviner le pourquoi.

Tout à coup, et sans en avoir prévenu, il écrivit un billet charmant au vicomte de Malivert et l'invita à venir chasser avec lui.

Il fut décidé, dans la famille d'Octave, parfaitement au fait des allures et du caractère du vieux duc de ***, que s'il réussissait pendant sa visite au château de Ranville, on le verrait un jour duc et pair. Il partit chargé des bons avis du commandeur et de toute la maison; il eut l'honneur de voir un cerf et quatre chiens excellents se précipiter dans la Seine du haut d'un rocher de cent pieds de haut, et le troisième jour il était de retour à Paris.

Vous êtes fou apparemment, lui dit madame de Bonnivet en présence d'Armance. Est-ce que la demoiselle vous déplaît? — Je l'ai peu examinée, répondit-il d'un grand sang-froid, elle me semble même fort bien; mais quand arrivait l'heure où je viens ici, je me sentais du noir dans l'âme.

Les discussions religieuses reprirent de plus belle après ce grand trait de philosophie. Octave semblait un être étonnant à madame de Bonnivet. Enfin l'instinct des convenances, si je puis hasarder cette expression, ou quelques sourires surpris, firent comprendre à la belle marquise qu'un salon où se réunissent cent personnes tous les soirs, n'est pas précisément le lieu du monde le mieux choisi pour *l'investigation de la rébellion*. Elle dit un jour à Octave de venir chez elle, le lendemain à midi, après le déjeuner. Ce mot, depuis longtemps Octave l'attendait.

Le lendemain fut une des plus brillantes journées du mois d'avril. Le printemps s'annonçait par une brise délicieuse et des bouffées de chaleur. Madame de Bonnivet eut l'idée de transporter dans son jardin la conférence théologique. Elle comptait bien puiser dans le spectacle *toujours nouveau* de la nature, quelque argument frappant en faveur d'une des idées fondamentales de sa philosophie : *Ce qui est fort beau est néces-*

sairement toujours vrai. La marquise parlait en effet fort bien et depuis assez longtemps, lorsqu'une femme de chambre vint la chercher pour un devoir à rendre à une princesse étrangère. C'était un rendez-vous pris depuis huit jours; mais l'intérêt de la nouvelle religion, dont on croyait qu'Octave serait un jour le saint Paul, avait tout fait oublier. Comme la marquise se sentait en verve, elle pria Octave d'attendre son retour. Armance vous tiendra compagnie, ajouta-t-elle.

Dès que madame de Bonnivet se fut éloignée : Savez-vous, ma cousine, ce que me dit ma *conscience?* reprit aussitôt Octave sans nulle timidité, car la timidité est fille de l'amour qui se connaît et qui prétend; c'est que depuis trois mois vous me méprisez comme un esprit vulgaire qui a la tête absolument tournée par l'espoir d'une augmentation de fortune. J'ai longtemps cherché à me justifier auprès de vous, non par de vaines paroles mais par des actions. Je n'en trouve aucune qui soit décisive; moi aussi, je ne puis avoir recours qu'à votre *sens intime.* Or, voici ce qui m'est arrivé. Pendant que je parlerai, voyez dans mes yeux si je mens. Et Octave se mit à raconter à sa jeune parente, avec beaucoup de détails et une naïveté parfaite, toute la suite des sentiments et des démarches que nous avons fait connaître au lecteur. Il n'eut garde d'oublier le mot adressé par Armance à son amie Méry de Tersan, et qu'il avait surpris en allant chercher le jeu d'échecs chinois. — Ce mot a disposé de ma vie; depuis ce moment je n'ai pensé qu'à regagner votre estime. Ce souvenir toucha profondément Armance, et quelques larmes silencieuses commencèrent à couler le long de ses joues.

Elle n'interrompit point Octave; quand il eut cessé de parler, elle se tut encore pendant longtemps. Vous me croyez coupable! dit Octave extrêmement touché de ce silence. Elle ne répondit pas. J'ai perdu votre estime, s'écria-t-il, et les

larmes tremblaient dans ses yeux. Indiquez-moi une action au monde par laquelle je puisse regagner la place que j'avais autrefois dans votre cœur, et à l'instant elle est accomplie. Ces derniers mots, prononcés avec une énergie contenue et profonde, furent trop forts pour le courage d'Armance; il ne lui fut plus possible de feindre, ses larmes la gagnèrent, et elle pleura ouvertement. Elle craignit qu'Octave n'ajoutât quelque mot qui aurait augmenté son trouble et lui aurait fait perdre le peu d'empire qu'elle avait encore sur elle-même. Elle redoutait surtout de parler. Elle se hâta de lui donner la main; et faisant un effort pour parler et ne parler qu'en amie : Vous avez toute mon estime, lui dit-elle. Elle fut bien heureuse de voir venir de loin une femme de chambre; la nécessité de cacher ses larmes à cette fille lui fournit un prétexte pour quitter le jardin.

VII

But passion most dissembles yet betrays
  Even by its darkness; as the blackest sky
Foretells the heaviest tempest, it displays
  Its workings through the vainly guarded eye
And in whatever aspect it arrays
  Itself, 'tis still the same hypocrisy;
Coldness or anger, even disdain or hate,
Are masks it often wears, and still too late.
Don Juan, c. I.

Octave resta immobile, les yeux remplis de larmes, et ne sachant s'il devait se réjouir ou s'affliger. Après une si longue

attendu il avait donc pu livrer enfin cette bataille tant désirée; mais l'avait-il perdue ou gagnée? Si elle est perdue, se dit-il, tout est fini pour moi. Armance me croit tellement coupable qu'elle feint de se payer de la première excuse que je puisse et ne daigne pas entrer en explication avec un homme si peu digne de son amitié. Que veulent dire ces paroles brèves : *Vous avez toute mon estime?* Peut-on rien voir de plus froid? Est-ce un retour parfait à l'ancienne intimité Est-ce une manière polie de couper court à une explication désagréable? Le départ d'Armance, si brusque, lui semblait surtout de bien mauvais augure.

Pendant qu'Octave, en proie à un étonnement profond, tâchait de se rappeler exactement ce qui venait de lui arriver, essayait d'en tirer des conséquences, et tremblait, au milieu de ses efforts pour raisonner juste, d'arriver tout à coup à quelque découverte décisive qui finît toute incertitude en le prouvant que sa cousine le trouvait indigne de son estime, Armance était en proie à la plus vive douleur. Ses larmes la suffoquaient; mais elles étaient de honte et non plus de bonheur.

Elle se hâta de se renfermer dans sa chambre. Grand Dieu se disait-elle dans l'excès de sa confusion, qu'est-ce qu'Octave va penser de l'état où il m'a vue? A-t-il compris mes larmes? Hélas! puis-je en douter? Depuis quand une simple confidence de l'amitié fait-elle répandre des pleurs à une fille de mon âge? O Dieu! après une telle honte comment oser reparaître devant lui? Il manquait à l'horreur de ma situation d'avoir mérité ses mépris. Mais, se dit Armance, ce n'est pas aussi une simple confidence; il y a trois mois que j'évitais de lui parler; c'est une sorte de réconciliation entre amis qui étaient brouillés, et l'on dit qu'on pleure dans ces sortes de réconciliations; — oui, mais on ne prend pas la fuite, mais on n'est pas jeté dans le trouble le plus extrême.

Au lieu de me trouver renfermée et fondant en larmes chez moi, je devrais être au jardin et continuer à lui parler, heureuse du simple bonheur de l'amitié. Oui, se dit Armance, je dois retourner au jardin; madame de Bonnivet n'est peut-être pas encore revenue. En se levant elle se regarda dans une glace et vit qu'elle était hors d'état de paraître devant Octave. Ah ! s'écria-t-elle en se laissant tomber de désespoir sur une chaise, je suis une malheureuse perdue d'honneur et perdue aux yeux de qui ? aux yeux d'Octave. Ses sanglots et son désespoir l'empêchèrent de penser.

Quoi ! se dit-elle, après quelques moments, si tranquille, si heureuse même, malgré mon fatal secret, il y a une demi-heure, et perdue maintenant ! perdue à jamais, sans ressource ! un homme d'autant d'esprit aura vu toute l'étendue de ma faiblesse, et cette faiblesse est du nombre de celles qui doivent le plus choquer sa sévère raison. Les larmes d'Armance la suffoquaient. Cet état violent se prolongea pendant plusieurs heures; il produisit un léger mouvement de fièvre qui valut à Armance la permission de ne pas quitter sa chambre de la soirée.

La fièvre augmenta, bientôt parut une idée : Je ne suis qu'à demi méprisable, car enfin je n'ai pas avoué en propres termes mon fatal amour. Mais d'après ce qui vient d'arriver, je ne puis répondre de rien. Il faut élever une barrière éternelle entre Octave et moi. Il faut me faire religieuse, je choisirai l'ordre qui laisse le plus de solitude, un couvent situé au milieu de montagnes élevées, avec une vue pittoresque. La jamais je n'entendrai parler de lui. Cette idée est le *devoir*, se dit la malheureuse Armance. Dès ce moment le sacrifice fut fait. Elle ne se disait pas, elle sentait (le dire en détail eût été comme en douter), elle sentait cette vérité : du moment que j'ai aperçu le *devoir*, ne pas le suivre à l'instant, en aveugle, sans débats, c'est agir comme une âme vulgaire,

c'est être indigne d'Octave. Que de fois ne m'a-t-il pas dit, que tel est le signe secret auquel on reconnaît les âmes nobles ! Ah ! je me soumettrai à votre arrêt, mon noble ami, mon cher Octave ! La fièvre lui donnait l'audace de prononcer ce nom à demi-voix, et elle trouvait du bonheur à le répéter.

Bientôt Armance se vit religieuse. Il y eut des moments où elle était étonnée des ornements mondains qui paraient sa petite chambre. Cette belle gravure de la madone de *San Sisto* que m'a donnée madame de Malivert, il faudra la donner à mon tour, se dit-elle; elle a été choisie par Octave, il l'a préférée au *Mariage de la Madone*, le premier tableau de Raphaël. Déjà dans ce temps-là je me souviens que je disputais avec lui sur la bonté de son choix, uniquement pour avoir le plaisir de le voir le défendre. L'aimais-je donc sans le savoir? l'ai-je toujours aimé? Ah ! il faut arracher de mon cœur cette passion affreuse. Et la malheureuse Armance, cherchant à oublier son cousin, trouvait son souvenir mêlé à toutes les actions de sa vie même les plus indifférentes. Elle était seule, elle avait renvoyé sa femme de chambre, afin de pouvoir pleurer sans contrainte. Elle sonna et fit transporter ses gravures dans la pièce voisine. Bientôt la petite chambre fut dépouillée et seulement ornée de son joli papier bleu lapis. Est-il permis à une religieuse, se dit-elle, d'avoir un papier dans sa cellule? Elle pensa longtemps à cette difficulté; son âme avait besoin de se figurer exactement l'état où elle serait réduite dans sa cellule; l'incertitude à cet égard était au delà de tous les maux, car c'était l'imagination qui se chargeait de les peindre. Non, se dit-elle enfin, les papiers ne doivent pas être permis, ils n'étaient pas inventés du temps des fondatrices des ordres religieux; ces ordres viennent d'Italie; le prince Touboskine nous disait qu'une muraille blanchie chaque année avec de la chaux est le seul ornement de tant de beaux monastères. Ah ! reprit-elle dans son délire, il faut peut-être

aller prendre le voile en Italie; le prétexte serait la santé.

— Oh ! non. Du moins ne pas quitter la patrie d'Octave, du moins entendre toujours parler sa langue. En ce moment Méry de Tersan entra dans sa chambre; la nudité des murailles frappa cette jeune fille, elle pâlit en s'approchant de son amie. Armance, exaltée par la fièvre et par un certain enthousiasme de vertu qui était encore une manière d'aimer Octave, voulut se lier par une confidence. Je veux me faire religieuse, dit-elle à Méry. — Quoi ! la sécheresse d'âme d'une certaine personne serait-elle allée jusqu'à blesser ta délicatesse ? — Ah ! mon Dieu non, je n'ai rien à reprocher à madame de Bonnivet; elle a autant d'amitié pour moi qu'elle peut en sentir pour une fille pauvre et qui n'est rien dans le monde. Même elle me chérit quand elle a du chagrin, et ne pourrait être pour personne meilleure que pour moi. Je serais injuste, et j'aurais l'âme de ma position, si je lui faisais le moindre reproche. Un des derniers mots de cette réponse fit pleurer Méry qui était riche et qui avait les nobles sentiments qui distinguent son illustre famille. Sans se parler autrement que par leurs larmes et leurs serrements de mains, les deux amies passèrent ensemble une grande partie de la soirée. Armance dit enfin à Méry toutes les raisons qu'elle avait pour se retirer au couvent, hors une seule : que pouvait devenir dans le monde une fille pauvre, et qu'après tout on ne pouvait pas marier à un petit marchand du coin de la rue ? quel sort l'attendait ? Dans un couvent on ne dépend que de la règle. S'il n'y a pas ces distractions que l'on doit aux beaux-arts ou à l'esprit des gens du monde et dont elle jouissait auprès de madame de Bonnivet, jamais aussi il n'y a nécessité absolue de plaire à une seule personne, et humiliation si l'on n'y réussit pas. Armance serait morte de honte plutôt que de prononcer le nom d'Octave. Tel est le comble de mon malheur, pensait-elle en pleurant et se jetant dans

les bras de Méry, je ne puis demander de conseils même à l'amitié la plus dévouée, et la plus vertueuse.

Pendant qu'Armance pleurait dans sa chambre, Octave, par un mouvement que, malgré sa philosophie, il était loin de s'expliquer, sachant que de toute la soirée il ne verrait pas mademoiselle de Zohiloff, se rapprocha des femmes qu'il négligeait ordinairement pour les arguments religieux de madame de Bonnivet. Il y avait déjà plusieurs mois qu'Octave se voyait poursuivi par des avances fort polies et qui n'en étaient que plus contrariantes. Il était devenu misanthrope et chagrin ; chagrin comme Alceste, sur l'article des filles à marier. Dès qu'on lui parlait d'une femme de la société qu'il ne connaissait pas, son premier mot était : A-t-elle une fille à marier ? Depuis peu même, sa prudence avait appris à ne plus se contenter d'une première réponse négative. Madame une telle n'a pas de fille à marier, disait-il, mais n'aurait-elle point quelque nièce ?

Pendant qu'Armance était dans une sorte de délire, Octave, qui cherchait à se distraire de l'incertitude où le plongeait l'événement du matin, non-seulement parla à toutes les femmes qui avaient des nièces, mais encore il aborda quelques-unes de ces mères redoutables qui ont jusqu'à trois filles. Peut-être tant de courage était-il rendu facile par la vue de la petite chaise où s'asseyait ordinairement Armance près du fauteuil de madame de Bonnivet; elle venait d'être occupée par une des demoiselles de Claix dont les belles épaules allemandes, favorisées par le peu d'élévation de la petite chaise d'Armance, profitaient de l'occasion pour étaler toute leur fraîcheur. Quelle différence ! pensait ou plutôt sentait Octave; comme ma cousine serait humiliée de ce qui fait le triomphe de mademoiselle de Claix ! pour celle-ci, ce n'est que de la coquetterie permise ; ce n'est pas même une faute; là encore on peut dire : *Noblesse oblige.* Octave se mit

à faire la cour à mademoiselle de Claix. Il eût fallu avoir quelque intérêt à le deviner ou plus d'habitude de la simplicité habituelle de son expression, pour voir dans sa prétendue gaieté tout ce qu'elle avait d'amer et de méprisant. On fut assez bon pour trouver du trait dans ce qu'il disait; ses mots les plus applaudis lui semblaient à lui-même fort communs et quelquefois même entachés de grossièreté. Comme il ne s'était point arrêté ce soir-là auprès de madame de Bonnivet, quand elle passait près de lui, elle le grondait à voix basse, et Octave justifiait sa désertion par des mots qui semblaient charmants à la marquise. Elle était fort contente de l'esprit de son futur prosélyte et de l'aplomb qu'il prenait dans le monde.

Elle fit son éloge avec la bonhomie de l'innocence, si le mot *bonhomie* ne rougissait pas de se voir employé à l'occasion d'une femme qui avait de si belles poses dans sa bergère et des mouvements d'yeux si pittoresques en regardant le ciel. Il faut avouer que quelquefois, en regardant fixement une moulure d'or du plafond de son salon, elle parvenait à se dire : là, dans cet espace vide, dans cet air, il y a un génie qui m'écoute, magnétise mon âme et lui donne les sentiments singuliers et pour moi bien réellement imprévus que j'exprime quelquefois avec tant d'éloquence. Ce soir-là, madame de Bonnivet, fort contente d'Octave et du rôle auquel son disciple pourrait s'élever un jour, disait à madame de Claix : Il ne manquait réellement au jeune vicomte que l'assurance que donne la fortune. Quand je n'aimerais pas cette excellente loi d'indemnité, parce qu'elle est si juste envers nos pauvres émigrés, je l'aimerais pour l'âme nouvelle qu'elle donne à mon cousin. Madame d'Ancre regarda madame de Claix et madame la comtesse de la Ronze; et comme madame de Bonnivet quittait ces dames pour aller au-devant d'une jeune duchesse qui entrait : Il me semble que tout

ceci est fort clair, dit-elle à madame de Claix. — Trop clair, répondit celle-ci; nous arrivons au scandale; encore un peu plus d'amabilité de la part de l'*étonnant* Octave, et notre chère marquise ne pourra s'empêcher de nous prendre tout à fait pour ses confidentes. — C'est toujours ainsi, reprit madame d'Ancre, que j'ai vu finir ces grandes vertus qui s'avisent de dogmatiser sur la religion. Ah! ma belle marquise, heureuse la femme qui écoute tout bonnement le curé de sa paroisse et rend le pain bénit! — Cela vaut mieux assurément que de faire relier des Bibles par Thouvenin, reprit madame de Claix.

Mais toute la prétendue amabilité d'Octave avait disparu en un clin d'œil. Il venait de voir Méry qui revenait de la chambre d'Armance parce que sa mère avait demandé sa voiture, et Méry avait la figure renversée. Elle partit si vite qu'Octave ne put lui parler. Il sortit lui-même à l'instant. Il lui eût été impossible désormais de dire une parole à qui que ce fût. L'air affligé de mademoiselle de Tersan lui apprenait qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire; peut-être mademoiselle de Zohiloff allait-elle quitter Paris pour le fuir. Ce qui est admirable, c'est que notre philosophe n'eut pas la moindre idée qu'il aimait Armance d'amour. Il s'était fait les serments les plus forts contre cette passion, et comme il manquait de pénétration et non pas de caractère, il eût probablement tenu ses serments.

VIII

> What shall I do the while? Where bide? How live?
> Or in my life what comfort, when I am
> Dead to him?
>
> *Cymbeline*, act. III.

Armance était loin de se faire une semblable illusion. Il y avait déjà longtemps que voir Octave était le seul intérêt de sa vie. Lorsqu'un hasard imprévu était venu changer la position sociale de son jeune parent, que de combats avaient déchiré son âme! Que d'excuses n'avait-elle pas inventées pour le changement soudain qui avait paru dans la conduite d'Octave! Elle se demandait sans cesse : A-t-il une âme vulgaire?

Lorsque enfin elle fut parvenue à se prouver qu'Octave était fait pour sentir d'autres bonheurs que ceux de l'argent et de la vanité, un nouveau sujet de chagrins était venu s'emparer de son attention. Je serais doublement méprisée, se disait-elle, si l'on soupçonnait mon sentiment pour lui; moi la plus pauvre de toutes les jeunes filles qui paraissent dans le salon de madame de Bonnivet. Ce profond malheur qui la menaçait de toutes parts, et qui aurait dû engager Armance à se guérir de sa passion, ne fit, en la portant à une mélancolie profonde, que la livrer plus aveuglément au seul plaisir qui lui restât dans le monde, celui de songer à Octave.

Tous les jours elle le voyait pendant plusieurs heures, et les petits événements de chaque journée venaient changer sa manière de penser sur son cousin; comment eût-elle pu guérir? C'est par crainte de se trahir et non par mépris,

qu'elle avait mis tant d'attention à n'avoir jamais avec lui de conversation intime.

Le lendemain de l'explication dans le jardin, Octave vint deux fois à l'hôtel de Bonnivet, mais Armance ne parut point. Cette absence singulière augmenta beaucoup l'incertitude qui l'agitait sur le résultat favorable ou funeste de la démarche qu'il s'était permise. Le soir, il vit son arrêt dans l'absence de sa cousine et n'eut pas le courage de se distraire par le son de vaines paroles; il ne put prendre sur lui de parler à qui que ce fût.

A chaque fois qu'on ouvrait la porte du salon il lui semblait que son cœur était sur le point de se briser; enfin une heure sonna, il fallut partir. En sortant de l'hôtel de Bonnivet, le vestibule, la façade, le marbre noir au-dessus de la porte, le mur antique du jardin, toutes ces choses assez communes, lui semblèrent avoir une physionomie particulière qu'elles devaient à la colère d'Armance. Ces formes vulgaires devinrent chères à Octave, par la mélancolie qu'elles lui inspiraient. Oserai-je dire qu'elles acquirent rapidement à ses yeux une sorte de noblesse tendre? Il tressaillit le lendemain en trouvant une ressemblance entre le vieux mur du jardin de sa maison couronné de quelques violiers jaunes en fleur et le mur d'enceinte de l'hôtel de Bonnivet.

Le troisième jour après celui où il avait osé parler à sa cousine, il vint chez madame de Bonnivet, bien convaincu qu'il était à jamais relégué au rang des simples connaissances. Quel ne fut pas son trouble en apercevant Armance au piano! Elle le salua avec amitié. Il la trouva pâle et fort changée. Et cependant, ce qui l'étonna beaucoup et fut sur le point de lui rendre un peu d'espoir, il crut apercevoir dans ses yeux un certain air de bonheur.

Le temps était magnifique et madame de Bonnivet voulut profiter d'une des plus jolies matinées de printemps pour

faire quelque longue promenade. Êtes-vous des nôtres, mon cousin, dit-elle à Octave? — Oui, madame, s'il ne s'agit ni du bois de Boulogne ni de Mousseaux. Octave savait que ces buts de promenade déplaisaient à Armance. — Le jardin du Roi, si l'on y va par le boulevard, trouvera-t-il grâce à vos yeux? — Il y a plus d'un an que je n'y suis allé. — Je n'ai pas vu le jeune éléphant, dit Armance, en sautant de joie, et allant chercher son chapeau. On partit gaiement. Octave était comme hors de lui; madame de Bonnivet passa en calèche devant Tortoni avec son bel Octave. C'est ainsi que parlèrent les hommes de la société qui les aperçurent. Ceux dont la santé n'était pas en bon état se livrèrent, à cette occasion, à de tristes réflexions sur la légèreté des grandes dames qui reprenaient les façons d'agir de la cour de Louis XV. Dans les circonstances graves vers lesquelles nous marchons, ajoutaient ces pauvres gens, il est bien maladroit de donner au tiers état et à l'industrie l'avantage de la régularité des mœurs et de la décence des manières. Les jésuites ont bien raison de débuter par la sévérité.

Armance dit que le libraire venait d'envoyer trois volumes intitulés : *Histoire de* ***. — Me conseillez-vous cet ouvrage, dit la marquise à Octave? il est si effrontément prôné dans les journaux que je m'en méfie. — Vous le trouverez cependant fort bien fait; l'auteur sait raconter et il ne s'est encore vendu à aucun parti. — Mais est-il amusant? dit Armance. — Ennuyeux comme la peste, répondit Octave. On parla de certitude historique, puis de monuments. Ne me disiez-vous pas, un de ces jours, reprit madame de Bonnivet, qu'il n'y a de certain que les monuments? — Oui, pour l'histoire des Romains et des Grecs, gens riches qui eurent des monuments; mais les bibliothèques renferment des milliers de manuscrits sur le moyen âge, et c'est paresse toute pure chez nos prétendus savants si nous n'en profitons pas. — Mais ces ma-

nuscrits sont écrits en si mauvais latin, reprit madame de Bonnivet. — Peu intelligible peut-être pour nos savants, mais pas si mauvais. Vous seriez fort contente des lettres d'Héloïse à Abailard. — Leur tombeau était, dit-on, au Musée français, dit Armance, qu'en a-t-on fait? — On l'a mis au Père-Lachaise. — Allons le voir, dit madame de Bonnivet, et quelques minutes après on arriva à ce jardin anglais, le seul vraiment beau par sa position qui existe à Paris. On visita le monument d'Abailard, l'obélisque de Masséna; on chercha la tombe de Labédoyère. Octave vit le lieu où repose la jeune B***, et lui donna des larmes.

La conversation était sérieuse, grave, mais d'un intérêt touchant. Les sentiments osaient se montrer sans aucun voile. A la vérité, on ne parlait que de sujets peu capables de compromettre, mais le charme céleste de la candeur n'en était pas moins vivement senti par les promeneurs, quand ils virent s'avancer de leur côté un groupe où régnait la spirituelle comtesse de G***. Elle venait en ce lieu chercher des inspirations, dit-elle à madame de Bonnivet.

Ce mot fit presque sourire nos amis; jamais ce qu'il a de commun et d'affecté ne leur avait paru si choquant. Madame de G***, comme tout ce qu'il y a de vulgaire en France, exagérait ses impressions pour arriver à l'effet, et les personnes dont elle troublait l'entretien diminuaient un peu leurs sentiments en les exprimant, non par fausseté, mais par une sorte de pudeur instinctive, inconnue des gens communs, quelque esprit qu'ils aient.

Après quelques mots de conversation générale, comme l'allée était fort étroite, Octave et Armance se trouvèrent un peu en arrière :

Vous avez été indisposée avant-hier, dit Octave, et même la pâleur de votre amie Méry, en sortant de chez vous, me fit craindre que vous ne fussiez très-souffrante.

— Je n'étais point malade, dit Armance d'un ton de légèreté un peu marqué, et l'intérêt que prend à ce qui me regarde votre vieille amitié, pour parler comme madame de G***, me fait un devoir de vous apprendre la cause de mes petits chagrins. Depuis quelque temps il est question d'un mariage pour moi; avant-hier, on a été sur le point de tout rompre, et c'est pourquoi j'étais un peu troublée au jardin. Mais je vous demande un secret absolu, dit Armance effrayée d'un mouvement de madame de Bonnivet qui se rapprochait d'eux. Je compte sur un secret éternel, même avec madame votre mère, et surtout envers ma tante. Cet aveu étonna beaucoup Octave; madame de Bonnivet s'étant éloignée de nouveau : Voulez-vous me permettre une question, reprit-il? est-ce un mariage de convenance toute seule?

Armance, à qui le mouvement et le grand air avaient donné les plus belles couleurs, pâlit tout à coup. La veille, en formant son projet héroïque, elle n'avait pas prévu cette question si simple. Octave vit qu'il était indiscret et cherchait une plaisanterie pour changer de discours, lorsque Armance lui dit en essayant de dominer sa douleur : J'espère que la personne qu'on propose méritera votre amitié; elle a toute la mienne. Mais si vous voulez, ne parlons plus de cet arrangement, peut-être encore assez éloigné. Peu après, on remonta en calèche, et Octave, qui ne trouvait plus rien à dire, se fit descendre au Gymnase.

IX

Que la paix habite dans ton sein, pauvre logis, qui te gardes toi-même.

BURNS.

La veille, après une journée affreuse, et dont on ne pourrait se former qu'une faible idée en pensant à l'état d'un malheureux dépourvu de courage, et qui se prépare à subir une opération de chirurgie souvent mortelle, une idée était apparue à Armance : Je suis assez liée avec Octave pour lui dire qu'un ancien ami de ma famille songe à me marier. Si mes larmes m'ont trahie, cette confidence me rétablira dans son estime. Ce mariage prochain et les inquiétudes qu'il me cause, feront attribuer mes larmes à quelque allusion un peu trop directe à la situation où je me trouvais. S'il a un peu d'amour pour moi, hélas! il s'en guérira, mais du moins je pourrai être son amie; je ne serai pas exilée dans un couvent et condamnée à ne plus le voir, même une seule fois, dans toute ma vie.

Armance comprit, les jours suivants, qu'Octave cherchait à deviner quelle était la personne préférée. Il faut qu'il connaisse l'homme dont il s'agit, se dit-elle en soupirant; mon cruel devoir s'étend jusque-là. Ce n'est qu'à ce prix qu'il peut m'être permis de le voir encore.

Elle pensa au baron de Risset, ancien chef vendéen, personnage héroïque, qui paraissait assez souvent dans le salon de madame de Bonnivet, mais qui y paraissait pour se taire.

Dès le lendemain, Armance parla au baron des Mémoires de madame de la Rochejaquelein. Elle savait qu'il en était ja-

loux; il en parla fort mal et fort au long. Mademoiselle de Zohiloff aime-t-elle un neveu du baron, se dit Octave, ou serait-il possible que les hauts faits du vieux général fissent oublier ses cinquante-cinq ans? Ce fut en vain qu'Octave essaya de faire parler le taciturne baron, encore plus silencieux et méfiant depuis qu'il se voyait l'objet de ces singulières prévenances.

Je ne sais quelle politesse trop marquée, qui fut adressée à Octave par une mère qui avait des filles à marier, effaroucha sa misanthropie et lui fit dire à sa cousine, qui faisait l'éloge de ces demoiselles, qu'eussent-elles une protectrice encore plus éloquente, il s'était, grâce à Dieu, interdit toute admiration exclusive jusqu'à l'âge de vingt-six ans. Ce mot imprévu frappa Armance comme un coup de foudre; de sa vie elle n'avait été aussi heureuse. Dix fois peut-être depuis sa nouvelle fortune, Octave avait parlé devant elle de l'époque où il songerait à se marier. A la surprise que lui causa le mot de son cousin, elle s'aperçut qu'elle l'avait oublié.

Cet instant de bonheur fut délicieux. Tout occupée la veille de la douleur extrême que cause un grand sacrifice à faire au devoir, Armance avait entièrement oublié cette admirable source de consolation. C'étaient ces sortes d'oublis qui la faisaient accuser de manquer d'esprit par ces gens du monde à qui les mouvements de leur cœur laissent le loisir d'être attentifs à tout. Comme Octave venait d'avoir vingt ans, Armance pouvait espérer d'être sa meilleure amie encore pendant six années, et de l'être *sans remords*. Et qui sait, se disait-elle, j'aurai peut-être le bonheur de mourir avant la fin de ces six années?

Une nouvelle manière d'être commença pour Octave. Autorisé par la confiance qu'Armance lui témoignait, il osait la consulter sur les petits événements de sa vie. Presque chaque soir il avait le bonheur de pouvoir lui parler sans être préci-

sément entendu des voisins. Il vit avec délices que ses confidences, quelque minutieuses qu'elles fussent, n'étaient jamais à charge. Pour donner du courage à sa méfiance, Armance lui parlait aussi de ses chagrins, et il s'établit entre eux une intimité fort singulière.

L'amour le plus heureux a ses orages; on peut même dire qu'il vit autant de ses terreurs que de ses félicités. Ni les orages, ni les inquiétudes ne troublèrent jamais l'amitié d'Armance et d'Octave. Il sentait qu'il n'avait aucun titre auprès de sa cousine; il n'aurait pu se plaindre de rien.

Bien loin de s'exagérer la gravité de leurs relations, jamais ces âmes délicates ne s'étaient dit un mot à ce sujet; le mot d'amitié même n'avait pas été prononcé entre elles depuis la confidence de mariage, faite auprès du tombeau d'Abailard. Comme, se voyant sans cesse, ils pouvaient se parler rarement sans être entendus, ils avaient toujours dans leurs courts moments de liberté tant de choses à s'apprendre, tant de faits à se communiquer rapidement, que toute vaine délicatesse était bannie de leurs discours.

Il faut convenir qu'Octave aurait difficilement pu trouver un sujet de plainte. Tous les sentiments que l'amour le plus exalté, le plus tendre, le plus pur, peut faire naître dans un cœur de femme, Armance les éprouvait pour lui. L'espoir de la mort, qui formait toute la perspective de cet amour, donnait même à son langage quelque chose de céleste et de résigné, tout à fait d'accord avec le caractère d'Octave.

Le bonheur tranquille et parfait dont le pénétrait la douce amitié d'Armance, fut si vivement senti par lui qu'il espéra changer de caractère.

Depuis qu'il avait fait la paix avec sa cousine, il n'était plus retombé dans des moments de désespoir tel que celui qui lui fit regretter de n'avoir pas été tué par la voiture qui débouchait au galop dans la rue de Bourbon. Il dit à sa mère :

Je commence à croire que je n'aurai plus de ces accès de fureur qui te faisaient craindre pour ma raison.

Octave était plus heureux, il eut plus d'esprit. Il s'étonnait de voir dans la société bien des choses qui ne l'avaient jamais frappé auparavant, quoique depuis longtemps elles fussent sous ses yeux. Le monde lui semblait moins haïssable et surtout moins occupé de lui nuire. Il se disait qu'excepté dans la classe des femmes dévotes ou laides, chacun songeait beaucoup plus à soi, et beaucoup moins à nuire au voisin qu'il n'avait cru l'apercevoir autrefois.

Il reconnut qu'une légèreté de tous les moments rend tout esprit de suite impossible; il s'aperçut enfin que ce monde qu'il avait eu le fol orgueil de croire arrangé d'une manière hostile *pour lui*, n'était tout simplement que mal arrangé. Mais, disait-il à Armance, tel qu'il est, il est à prendre ou à laisser. Il faut, ou tout finir rapidement et sans délai par quelques gouttes d'acide prussique, ou prendre la vie gaiement. En parlant ainsi, Octave cherchait à se convaincre bien plus qu'il n'exprimait une conviction. Son âme était séduite par le bonheur qu'il devait à Armance.

Ses confidences n'étaient pas toujours sans péril pour cette jeune fille. Quand les réflexions d'Octave prenaient une couleur sombre; quand il était malheureux par la perspective de l'isolement à venir, Armance avait bien de la peine à lui cacher combien elle eût été malheureuse de se figurer qu'un instant dans sa vie elle pourrait être séparée de lui.

Quand on n'a pas d'amis à mon âge, lui disait Octave, un soir, peut-on espérer d'en acquérir encore? Aime-t-on par projet? Armance qui sentait ses larmes prêtes à la trahir, fut obligée de le quitter brusquement. Je vois, lui dit-elle, que ma tante veut me dire un mot.

Octave, appuyé contre la fenêtre, continua tout seul le cours de ses réflexions sombres. Il ne faut pas bouder le

monde, se dit-il enfin. Il est si méchant, qu'il ne daignerait pas s'apercevoir qu'un jeune homme, enfermé à double tour dans un second étage de la rue Saint-Dominique, le hait avec passion. Hélas! un seul être s'apercevrait que je manque dans le monde, et son *amitié* en serait navrée; et il se mit à regarder de loin Armance; elle était assise sur sa petite chaise auprès de la marquise, et lui parut dans cet instant d'une beauté ravissante. Tout le bonheur d'Octave qu'il croyait si ferme et si bien assuré, ne tenait cependant qu'à ce seul petit mot *amitié* qu'il venait de prononcer. On échappe difficilement à la maladie de son siècle : Octave se croyait philosophe et profond.

Tout à coup mademoiselle de Zohiloff se rapprocha de lui avec l'air de l'inquiétude et presque de la colère : on vient de raconter à ma tante, lui dit-elle, une singulière calomnie sur votre compte. Une personne grave, et qui jusqu'ici ne s'est point montrée votre ennemie, est venue lui dire que souvent à minuit, quand vous sortez d'ici, vous allez finir la soirée dans d'étranges salons qui ne sont à peu près que des maisons de jeu.

Et ce n'est pas tout; dans ces lieux où règne le ton le plus avilissant, vous vous distinguez par des excès qui étonnent leurs plus anciens habitués. Non-seulement vous vous trouvez environné de femmes dont la vue est une tache; mais vous parlez, vous tenez le dé dans leur conversation. L'on est allé jusqu'à dire que vous brillez en ces lieux, et par des plaisanteries dont le mauvais goût passe toute croyance. Les gens qui s'intéressent à vous, car il s'en est rencontré même dans ces salons, vous ont d'abord fait l'honneur de prendre ces mots pour de l'esprit *appris*. Le vicomte de Malivert est jeune, se sont-ils dit; il aura vu employer ces plaisanteries dans quelque réunion vulgaire pour raviver l'attention et faire briller le plaisir dans les yeux de quelques hommes grossiers.

Mais vos amis ont remarqué avec douleur que vous vous donniez la peine d'inventer sur place vos mots les plus révoltants. Enfin le scandale incroyable de votre prétendue conduite vous aurait valu une célébrité malheureuse parmi ce que Paris renferme de jeunes gens du plus mauvais ton.

La personne qui vous calomnie, continua Armance, que le silence obstiné d'Octave commençait à déconcerter un peu, a fini par des détails que l'étonnement seul de ma tante l'a empêchée de contredire.

Octave remarquait avec délices que la voix d'Armance tremblait pendant ce long récit. Tout ce qu'on vous a raconté est vrai, lui dit-il enfin, mais ne le sera plus à l'avenir. Je ne reparaîtrai pas dans des lieux où jamais l'on n'aurait dû voir votre ami.

L'étonnement et l'affliction d'Armance furent extrêmes. Un instant elle éprouva un sentiment qui ressemblait à du mépris. Mais le lendemain, lorsqu'elle revit Octave, sa manière de voir sur ce qui est convenable dans la conduite d'un homme était bien changée. Elle trouvait dans le noble aveu de son cousin, et surtout dans ce serment si simple fait à elle, une raison de l'aimer davantage. Armance crut être assez sévère envers elle-même en faisant le vœu de quitter Paris et de ne jamais revoir Octave s'il reparaissait dans ces maisons si peu dignes de lui.

X

O conoscenza! non è senza il suo perchè
che il fedel prette ti chiamò : il più gran
dei mali. Egli era tutto disturbato, e però
non dubitava ancora, al più al più, dubitava di esser presto sul punto di dubitare. O conoscenza! tu sei fatale a quelli, nei quali l' oprar segne da vicino il credo.

Il cardinal Gerdil.

Faut-il dire qu'Octave fut fidèle à sa promesse? Il abandonna des plaisirs proscrits par Armance.

Le besoin d'agir et le désir d'observer des choses nouvelles l'avaient poussé à voir la mauvaise compagnie, souvent moins ennuyeuse que la bonne. Dès qu'il était heureux, une sorte d'instinct le portait à se mêler avec les hommes; il voulait les dominer.

Pour la première fois, Octave avait entrevu l'ennui des manières trop parfaites et des excès de la froide politesse : le mauvais ton permet de parler de soi, à tort et à travers, et l'on est moins isolé. Lorsqu'on a servi du punch dans ces brillants salons de l'extrémité de la rue de Richelieu, que les étrangers prennent pour la bonne compagnie, on n'a pas cette sensation : je suis ici dans un désert d'hommes. Au contraire, on peut se croire vingt amis intimes, dont on ne sait pas le nom. Oserons-nous le dire, au risque de compromettre, à la fois, et nous et notre héros? Octave regretta quelques-uns de ses compagnons de souper.

La partie de sa vie qui s'était écoulée avant son intimité avec les habitants de l'hôtel de Bonnivet, commençait à lui

paraître folle et entachée de duperie. Il pleuvait, se disait-il dans ses façons de penser originales et vives; au lieu de prendre un parapluie, je m'irritais follement contre l'état du ciel, et dans des moments d'enthousiasme pour le beau et le juste, qui n'étaient au fond que des accès de folie, je m'imaginais que la pluie tombait exprès pour me jouer un mauvais tour.

Charmé de pouvoir parler à mademoiselle de Zohiloff des observations qu'il avait faites, comme un autre Philibert, dans de certains bals fort élégants : j'y trouvai un peu d'imprévu, lui disait-il. Je ne suis plus si content de cette bonne compagnie par excellence, que j'ai tant aimée. Il me semble que sous des mots adroits, elle proscrit toute énergie, toute originalité. Si l'on n'est *copie*, elle vous accuse de mauvaises manières. Et puis la bonne compagnie usurpe. Elle avait autrefois le privilége de juger de ce qui est *bien*, mais depuis qu'elle se croit attaquée, elle condamne, non plus ce qui est grossier et désagréable sans compensation, mais ce qu'elle croit nuisible à ses intérêts.

Armance écoutait froidement son cousin, elle lui dit enfin : — De ce que vous pensez aujourd'hui, au jacobinisme il n'y a qu'un pas. — J'en serais au désespoir, reprit vivement Octave. — Au désespoir de quoi ? de connaître la vérité, dit Armance. Car apparemment vous ne vous laisseriez pas convertir par une doctrine entachée de fausseté. Pendant tout le reste de la soirée, Octave ne put s'empêcher de paraître rêveur.

Depuis qu'il voyait un peu plus la société telle qu'elle est, Octave commençait à soupçonner que madame de Bonnivet, avec la prétention suprême de ne songer jamais au monde et de mépriser les succès, était l'esclave d'une ambition sans bornes.

Certaines calomnies des ennemis de la marquise, que le

hasard avait portées jusqu'à lui et qui lui paraissaient le comble de l'horreur, quelques mois auparavant, ne furent plus à ses yeux que des exagérations perfides ou de mauvais goût. Ma belle cousine n'est point satisfaite, se disait-il, d'une naissance illustre, d'une fortune immense. La grande existence que lui assurent sa conduite irréprochable, la prudence de son esprit, sa bienfaisance savante est peut-être pour elle un moyen et non pas un but.

Madame de Bonnivet a besoin de pouvoir. Mais elle est fort délicate sur l'espèce de ce pouvoir. Les respects qu'on obtient par le grand état dans le monde, par le crédit à la cour, par tous les avantages que l'on peut réunir dans une monarchie, ne sont plus rien pour elle, elle en jouit depuis trop longtemps, ils l'ennuient. Quand on est roi, que peut-il manquer? — d'être Dieu.

Elle est blasée sur les plaisirs donnés par les respects des intérêts, il lui faut les respects du cœur. Elle a besoin de la sensation qu'éprouve Mahomet quand il parle à Seïde, et il me semble que j'ai été fort près de l'honneur d'être Seïde.

Ma belle cousine ne peut remplir sa vie avec la sensibilité qui lui manque. Il lui faut, non pas des illusions touchantes ou sublimes, non pas le dévouement et la passion d'un seul homme, mais se voir regarder comme une prophétesse par une foule d'adeptes, et surtout si l'un d'eux se révolte, pouvoir le briser à l'instant. Elle a trop de positif dans le caractère, pour se contenter d'illusions; il lui faut la réalité de la puissance, et si je continue à lui parler à cœur ouvert sur bien des choses, un jour ce pouvoir absolu pourra s'exercer à mes dépens.

Il ne se peut pas qu'elle ne soit bientôt assiégée par des lettres anonymes; on lui reprochera mes visites trop fréquentes. La duchesse d'Ancre, piquée de mes négligences pour son salon, se permettra, peut-être, de la calomnie di-

recte. Ma faveur ne peut résister à ce double danger. Bientôt en gardant soigneusement tous les dehors de l'amitié la plus empressée, et en m'accablant de reproches sur la rareté de mes visites, madame de Bonnivet me mettrait dans la nécessité de les rendre fort rares.

Par exemple, j'ai l'air d'être à demi converti au mysticisme allemand; elle me demandera quelque démarche publique et par trop ridicule. Si je m'y soumets par amitié pour Armance, bientôt l'on me proposera quelque chose de tout à fait impossible.

XI

Somewhat light as air.
There's language in her eye, her cheek, her lip,
Nay, her foot speaks; her wanton spirits look out
At every joint and motive of her body.
O these encounterers, so glib of tongue,
That give a coasting welcome ere it comes.
Troilus and Cressida, act. IV.

Il était peu de salons agréables appartenant à la société, qui trois fois par an va chez le roi, dans lesquels Octave ne fût admis et fêté. Il remarqua la célébrité de madame la comtesse d'Aumale. C'était la coquette la plus brillante et peut-être la plus spirituelle de l'époque. Un étranger de mauvaise humeur a dit que les femmes de la haute société en France ont un peu le tour d'esprit d'un vieil ambassadeur. C'était le caractère de l'enfance qui brillait dans les manières de madame d'Aumale. La naïveté de ses reparties et la gaieté folle

de ses actions, toujours inspirées par la circonstance du moment, faisaient le désespoir de ses rivales. Elle avait des caprices d'un imprévu admirable, et comment imiter un caprice ?

Le naturel et l'imprévu n'étaient point la partie brillante de la conduite d'Octave. C'était un être tout mystère. Jamais d'étourderie chez lui, si ce n'est quelquefois dans ses conversations avec Armance. Mais il lui fallait la certitude de n'être pas interrompu à l'improviste. On ne pouvait lui reprocher de la fausseté ; il eût dédaigné de mentir, mais jamais il n'allait directement à son but.

Octave prit à son service un valet de pied qui sortait de chez madame d'Aumale ; cet homme, ancien soldat, était intéressé et très-fin. Octave le faisait monter à cheval avec lui, dans de grandes promenades de sept à huit lieues, qu'il faisait dans les bois qui entourent Paris, et il y avait des moments d'ennui apparent où il lui permettait de parler. En moins de quelques semaines, Octave eut les renseignements les plus certains sur la conduite de madame d'Aumale. Cette jeune femme, qui s'était fort compromise par une étourderie sans bornes, méritait réellement toute l'estime que quelques personnes ne lui accordaient plus.

Octave calcula la quantité de temps et de soins que lui prendrait la société de madame d'Aumale, et il espéra, sans trop se gêner, pouvoir passer bientôt pour amoureux de cette femme brillante. Il arrangea si bien les choses, que ce fut madame de Bonnivet elle-même qui, au milieu d'une fête qu'elle donnait à son château d'Andilly, le présenta à madame d'Aumale ; et la manière fut pittoresque et frappante pour l'étourderie de la jeune comtesse.

Dans le dessein d'égayer une promenade que l'on faisait, de nuit, sous les bois charmants qui couronnent les hauteurs d'Andilly, Octave parut tout à coup déguisé en magicien, et

éclairé par des feux du Bengale adroitement cachés derrière le tronc de quelques vieux arbres. Octave était fort beau ce soir-là, et madame de Bonnivet, sans s'en douter, parlait de lui avec une sorte d'exaltation. Moins d'un mois après cette première entrevue, on commença à dire que le vicomte de Malivert avait succédé à M. de R*** et à tant d'autres dans l'emploi d'ami intime de madame d'Aumale.

Cette femme si légère, que ni elle-même ni personne ne savait jamais ce qu'elle ferait le quart d'heure d'après, avait remarqué que la pendule d'un salon, en sonnant minuit, renvoie chez eux la plupart des ennuyeux, gens fort rangés ; et elle recevait de minuit à deux heures. Octave sortait toujours le dernier du salon de madame de Bonnivet et crevait ses chevaux pour arriver plus tôt chez madame d'Aumale, qui habitait la chaussée d'Antin. Là il trouvait une femme qui remerciait le ciel de sa haute naissance et de sa fortune, uniquement à cause du privilége qu'elle en tirait, de faire à chaque minute de la journée ce que lui inspirait le caprice du moment.

A la campagne, à minuit, quand tout le monde quitte le salon, madame d'Aumale remarquait-elle, en traversant le vestibule, un temps doux et un clair de lune agréable, elle prenait le bras du jeune homme qui, ce soir-là, lui semblait le plus amusant, et allait courir les bois. Un sot se proposait-il pour la suivre dans sa promenade ; elle le priait sans façon de se diriger d'un autre côté ; mais le lendemain, pour peu que son promeneur de la veille l'eût ennuyée, elle ne lui reparlait pas. Il faut convenir qu'en présence d'un esprit aussi vif, au service d'une aussi mauvaise tête, il était fort difficile de ne pas paraître un peu terne.

C'est ce qui fit la fortune d'Octave ; la partie amusante de son caractère était parfaitement invisible aux gens qui avant que d'agir songent toujours à un modèle à suivre et aux con-

venances. En revanche personne ne devait y être plus sensible que la plus jolie femme de Paris toujours courant après quelque idée nouvelle qui pût lui faire passer la soirée d'une manière piquante. Octave suivait partout madame d'Aumale, et par exemple, au théâtre Italien.

Pendant les deux ou trois dernières représentations de madame Pasta, où la mode avait amené tout Paris, il se donna la peine de parler très-haut à la jeune comtesse, et de façon à troubler entièrement le spectacle. Madame d'Aumale, amusée par ce qu'il lui disait, fut ravie de l'air simple avec lequel il était impertinent.

Rien ne semblait de plus mauvais goût à Octave; mais il commençait à ne se point mal tirer des sottises. La double attention qu'en se permettant une chose ridicule, il donnait malgré lui, à l'impertinence qu'il faisait et à la démarche sage dont elle prenait la place, mettait dans ses yeux un certain feu qui amusait madame d'Aumale. Octave trouvait plaisant de faire répéter partout qu'il était amoureux fou de la comtesse, et de ne jamais rien dire à cette jeune et charmante femme, avec laquelle il passait sa vie, qui ressemblât le moins du monde à de l'amour.

Madame de Malivert, étonnée de la conduite de son fils, alla quelquefois dans les salons où il se trouvait à la suite de madame d'Aumale. Un soir en sortant de chez madame de Bonnivet, elle la pria de lui céder Armance pour la journée du lendemain. — J'ai beaucoup de papiers à mettre en ordre, et il me faut les yeux de mon Armance.

Le lendemain, dès onze heures du matin, avant le déjeuner, ainsi qu'on en était convenu, la voiture de madame de Malivert vint chercher Armance. Ces dames déjeunèrent seules. Quand la femme de chambre de madame de Malivert les quitta, souvenez-vous, dit sa maîtresse, que je n'y suis pour personne, pas plus pour Octave que pour M. de Malivert. Elle

poussa la précaution jusqu'à fermer elle-même le verrou de son antichambre.

Quand elle fut bien établie dans sa bergère, et Armance assise devant elle sur sa petite chaise : « Ma petite, lui dit-» elle, je vais te parler d'une chose à laquelle je suis décidée » depuis longtemps. Tu n'as que cent louis de rente, voilà » tout ce que mes ennemis pourront dire contre le désir pas-» sionné que j'ai de te faire épouser mon fils. » En disant ces mots, madame de Malivert se jeta dans les bras d'Armance. Ce moment fut le plus beau de la vie de cette pauvre fille ; de douces larmes inondaient son visage.

XII

Estavas, linda Ignez, posta em socego
De teus annos colhendo doce fruto
Naquelle engano da alma ledo e cego
Que a fortuna, naô deixa durar muito.
Os Lusiadas, cant. III.

Mais, chère maman, dit Armance longtemps après, et lorsqu'on eut repris un peu la faculté de parler raison, Octave ne m'a jamais dit qu'il me fût attaché comme il me semble qu'un mari doit l'être à sa femme. — S'il ne fallait pas me lever pour te conduire devant un miroir, répondit madame de Malivert, je te ferais voir tes yeux brillants de bonheur en ce moment, et je te prierais de me redire que tu n'es pas sûre du cœur d'Octave. J'en suis sûre, moi, qui ne suis que sa mère. Au reste, je ne me fais point illusion sur les défauts

que peut avoir mon fils, et je ne veux pas de ta réponse avant huit grands jours.

Je ne sais si c'est au sang sarmate qui circulait dans ses veines, ou à ses malheurs si précoces qu'Armance devait la faculté d'apercevoir d'un coup d'œil tout ce qu'un changement soudain dans la vie renfermait de conséquences. Et que cette nouvelle position des choses pût décider de son sort ou de celui d'un indifférent, elle en voyait les suites avec la même netteté. Cette force de caractère ou d'esprit lui valait à la fois les confidences de tous les jours et les réprimandes de madame de Bonnivet. La marquise la consultait volontiers sur ses projets les plus intimes; et dans d'autres moments : « avec cet esprit-là, lui disait-elle, une jeune fille n'est jamais bien. »

Après le premier moment de bonheur et de profonde reconnaissance, Armance pensa qu'elle ne devait rien dire à madame de Malivert de la fausse confidence qu'elle avait faite à Octave relativement à un prétendu mariage. Madame de Malivert n'a pas consulté son fils, pensa-t-elle, ou bien il lui a caché l'obstacle qui s'oppose à son dessein. Cette seconde possibilité jeta beaucoup de sombre dans l'âme d'Armance.

Elle voulait croire qu'Octave n'avait pas d'amour pour elle; chaque jour elle avait besoin de cette certitude pour justifier à ses propres yeux bien des prévenances que se permettait sa tendre amitié, et cependant cette preuve terrible de l'indifférence de son cousin, qui lui arrivait tout à coup, accablait son cœur d'un poids énorme, et lui ôtait jusqu'à la force de parler.

Par combien de sacrifices Armance n'eût-elle pas acheté en cet instant le pouvoir de pleurer en liberté! Si ma cousine surprend une larme dans mes yeux, se disait-elle, quelle conséquence décisive ne se croira-t-elle pas en droit d'en tirer? Qui sait même si, dans son empressement pour ce ma-

riage, elle ne citera pas mes larmes à son fils, comme une preuve que je réponds à sa prétendue tendresse? Madame de Malivert ne fut point étonnée de l'air de rêverie profonde qui s'empara d'Armance à la fin de cette journée.

Ces dames retournèrent ensemble à l'hôtel de Bonnivet, et quoiqu'Armance n'eût pas vu son cousin de toute la journée, même sa présence, quand elle l'aperçut dans le salon, ne put l'arracher à sa noire tristesse. A peine lui répondait-elle; elle n'en avait pas la force. Sa préoccupation parut évidente à Octave, non moins que son indifférence pour lui; il lui dit tristement : Aujourd'hui vous n'avez pas le temps de songer que je suis votre ami.

Pour toute réponse, Armance le regarda fixement, et ses yeux prirent, sans qu'elle y songeât, cette expression sérieuse et profonde qui lui valait de si belles morales de la part de sa tante.

Ce mot d'Octave lui perçait le cœur; il ignorait donc la démarche de sa mère, ou plutôt n'y prenait aucun intérêt, et ne voulait être qu'ami. Quand après avoir vu partir la société et reçu les confidences de madame de Bonnivet sur l'état où se trouvaient tous ses divers projets, Armance put enfin se voir seule dans sa petite chambre, elle se trouva en proie à la plus sombre douleur. Jamais elle ne s'était sentie aussi malheureuse; jamais vivre ne lui avait fait tant de mal. Avec quelle amertume ne se reprocha-t-elle pas les romans dans lesquels elle laissait quelquefois son imagination s'égarer! Dans ces moments heureux, elle osait se dire : Si j'étais née avec de la fortune, et qu'Octave eût pu me choisir pour la compagne de sa vie, d'après son caractère tel que je le connais, il eût rencontré plus de bonheur auprès de moi qu'auprès d'aucune autre femme au monde.

Elle payait cher maintenant ces suppositions dangereuses. La profonde douleur d'Armance ne diminua point les jours

suivants; elle ne pouvait s'abandonner un instant à la rêverie, sans arriver au plus parfait dégoût de toutes choses, et elle avait le malheur de sentir vivement son état. Les obstacles étrangers à un mariage auquel, dans toutes les suppositions, elle n'eût jamais consenti, semblaient s'aplanir; mais le cœur seul d'Octave n'était point pour elle.

Madame de Malivert, après avoir vu naître la passion de son fils pour Armance, avait été alarmée de ses assiduités auprès de la brillante comtesse d'Aumale. Mais il lui avait suffi de les voir ensemble, pour deviner que cette relation était un devoir que la bizarrerie de son fils s'était imposé; madame de Malivert savait bien que si elle l'interrogeait à cet égard, il lui répondrait par la vérité; mais elle s'était soigneusement abstenue des questions même les plus indirectes. Ses droits ne lui semblaient pas aller jusque-là. Par égard pour ce qu'elle croyait devoir à la dignité de son sexe, elle avait voulu parler de ce mariage à Armance, avant de s'en ouvrir avec son fils, de la passion duquel elle était sûre.

Après avoir fait part de son projet à mademoiselle de Zohiloff, madame de Malivert s'arrangea pour se trouver des heures entières dans le salon de madame de Bonnivet. Elle crut voir qu'il se passait quelque chose d'étrange entre Armance et son fils. Armance était évidemment fort malheureuse. Serait-il possible, se dit madame de Malivert, qu'Octave qui l'adore et la voit sans cesse ne lui eût jamais dit qu'il l'aime?

Le jour où mademoiselle de Zohiloff devait donner sa réponse était arrivé. Le matin, de bonne heure, madame de Malivert lui envoya sa voiture et un petit billet par lequel elle la priait de venir passer une heure avec elle. Armance arriva avec la physionomie qu'on a après une longue maladie; elle n'eût pas eu la force de venir à pied. Dès qu'elle fut seule avec madame de Malivert, elle lui dit avec une douceur par-

faite, au fond de laquelle on entrevoyait cette fermeté que donne le désespoir : « Mon cousin a de l'originalité dans le » caractère; son bonheur exige, et peut-être le mien, ajouta- » t-elle en rougissant beaucoup, que jamais mon adorable » maman ne lui parle d'un projet que lui a inspiré son » extrême prévention en ma faveur. » Madame de Malivert affecta d'accorder avec beaucoup de peine son consentement à ce qu'on lui demandait. Je puis mourir plus tôt que je ne le pense, disait-elle à Armance, et alors mon fils n'obtiendra pas la seule femme au monde qui puisse adoucir le malheur de son caractère. Je suis sûre que c'est la raison d'argent qui te décide, disait-elle, en d'autres moments; Octave, qui a sans cesse quelque confidence à te faire, n'a pas été dupe au point de ne pas t'avouer ce dont je suis sûre, c'est qu'il t'aime avec toute la passion dont il est capable, et c'est beaucoup dire, mon enfant. Si certains moments d'exaltation, qui deviennent plus rares tous les jours, peuvent donner lieu à quelques objections contre le caractère du mari que je t'offre, tu auras la douceur d'être aimée comme peu de femmes le sont aujourd'hui. Dans les temps orageux qui peuvent survenir, la fermeté de caractère chez un homme sera une grande probabilité de bonheur pour sa famille.

Tu sais toi-même, mon Armance, que les obstacles extérieurs qui écrasent les hommes vulgaires ne sont rien pour Octave. Si son âme est paisible, le monde entier ligué contre lui ne lui donnerait pas un quart d'heure de tristesse. Or, je suis certaine que la paix de son âme dépend de ton consentement. Juge toi-même de l'ardeur avec laquelle je dois le solliciter; de toi dépend le bonheur de mon fils. Depuis quatre ans je pense jour et nuit au moyen de l'assurer, je n'avais pu le découvrir : enfin il t'a aimée. Quant à moi, je serai la victime de ta délicatesse excessive. Tu ne veux pas encourir le blâme d'épouser un mari beaucoup plus riche que toi, et je

mourrai avec les plus grandes inquiétudes sur l'avenir d'Octave, et sans avoir vu mon fils uni à la femme que, de ma vie, j'ai le plus estimée.

Ces assurances de l'amour d'Octave étaient déchirantes pour Armance. Madame de Malivert remarquait dans les réponses de sa jeune parente un fond d'irritation et de fierté blessée. Le soir, chez madame de Bonnivet, elle observa que la présence de son fils n'ôtait point à mademoiselle de Zohiloff cette sorte de malheur qui vient de la crainte de n'avoir pas eu assez d'orgueil envers ce qu'on aime, et d'avoir peut-être ainsi perdu de son estime. Est-ce une fille pauvre et sans famille, se disait Armance, qui doit tomber dans ces sortes d'oublis?

Madame de Malivert elle-même était fort inquiète. Après bien des nuits passées sans sommeil, elle s'arrêta enfin à l'idée singulière, mais probable à cause de l'étrange caractère de son fils, que réellement, ainsi qu'Armance l'avait dit, il ne lui avait point parlé de son amour.

Est-il possible, pensait madame de Malivert, qu'Octave soit timide à ce point? Il aime sa cousine; elle est la seule personne au monde qui puisse le garantir des accès de mélancolie qui m'ont fait trembler pour lui.

Après y avoir bien réfléchi, elle prit son parti; un jour elle dit à Armance d'un ton assez indifférent : Je ne sais pas ce que tu as fait à mon fils, afin de le décourager; mais tout en m'avouant qu'il a pour toi l'attachement le plus profond, l'estime la plus parfaite, et qu'obtenir ta main serait à ses yeux le premier des biens, il ajoute que tu opposes un obstacle invincible à ses vœux les plus chers, et que certainement il ne voudrait pas te devoir aux persécutions que nous te ferions subir en sa faveur.

XIII

Ay! que ya sento en mi cuidoso pecho
Labrarme poco a poco un vivo fuego
Y desde alli con movimiento blando
Ir por venas y huesos penetrando.
Araucana, c. XXI.

L'extrême bonheur qui se peignit dans les yeux d'Armance consola madame de Malivert, qui sentait bien quelques remords de mêler un petit mensonge à une négociation aussi grave. Après tout, se disait-elle, quel mal peut-il y avoir de hâter le mariage de deux enfants charmants, mais un peu fiers, et qui ont l'un pour l'autre une passion telle qu'on en voit si rarement dans le monde? Conserver la raison de mon fils, n'est-ce pas mon premier devoir ?

Le singulier parti auquel venait de se résoudre madame de Malivert avait délivré Armance de la plus profonde douleur qu'elle eût éprouvée de sa vie. Un peu auparavant, elle désirait la mort; et ce mot, qu'on supposait prononcé par Octave, la plaçait au comble de la félicité. Elle était bien résolue à ne jamais accepter la main de son cousin; mais ce mot charmant lui permettait de nouveau l'espoir de bien des années de bonheur. Je pourrai l'aimer en secret, se disait-elle, pendant les six années qui s'écouleront avant son mariage; et je serai aussi heureuse et peut-être bien plus que si j'étais sa compagne. Ne dit-on pas que le mariage est le tombeau de l'amour; qu'il peut y avoir des mariages agréables, mais qu'il n'en est aucun de délicieux? Je tremblerais d'épouser mon cousin; si je ne le voyais pas le plus heureux des hommes, je serais moi-même au comble du désespoir.

Vivant au contraire dans notre pure et sainte amitié, aucun des petits intérêts de la vie ne pourra jamais atteindre à la hauteur de nos sentiments et venir les flétrir.

Armance pesa avec tout le calme du bonheur les raisons qu'elle s'était données autrefois pour ne jamais accepter la main d'Octave. Je passerais dans le monde pour une dame de compagnie qui a séduit le fils de la maison. J'entends d'ici ce que diraient madame la duchesse d'Ancre et même les femmes les plus respectables, par exemple la marquise de Seyssins, qui voit dans Octave un époux pour l'une de ses filles.

La perte de ma réputation serait d'autant plus rapide, que j'ai vécu dans l'intimité de plusieurs des femmes les plus accréditées de Paris. Elles peuvent tout dire sur mon compte; elles seront crues. Ciel! dans quel abîme de honte elles peuvent me précipiter! Et Octave pourrait un jour m'ôter son estime; car je n'ai aucun moyen de défense. Où est le salon où je pourrais élever la voix? Où sont mes amis? Et d'ailleurs, après la bassesse évidente d'une telle action, quelle justification serait possible? Quand j'aurais une famille, un frère, un père, croiraient-ils jamais que si Octave était à ma place et moi fort riche, je lui serais aussi dévouée que je le suis en ce moment?

Armance avait une raison pour sentir vivement le genre d'indélicatesse qui a rapport à l'argent. Fort peu de jours auparavant, Octave lui avait dit, à propos d'une certaine majorité qui fit du bruit : J'espère, quand j'aurai pris ma place dans la vie active, ne pas me laisser acheter comme ces messieurs. Je puis vivre avec cinq francs par jour; et, sous un nom supposé, il m'est possible en tout pays de gagner le double de cette somme, en qualité de chimiste attaché à quelque manufacture.

Armance était si heureuse, qu'elle ne se refusa l'examen d'aucune objection, quelque périlleuse qu'en fût la discussion

Si Octave me préférait à la fortune et à l'appui qu'il peut attendre de la famille d'une épouse, son égale pour le rang, nous pourrions aller vivre dans la solitude. Pourquoi ne pas passer dix mois de l'année dans cette jolie terre de Malivert, en Dauphiné, dont il me parle souvent? Le monde nous oublierait bien vite. — Oui; mais moi, je n'oublierais pas qu'il est un lieu sur la terre où je suis méprisée, et méprisée par les âmes les plus nobles.

Voir l'amour s'éteindre dans le cœur d'un époux qu'on adore est le plus grand de tous les malheurs pour une jeune personne née avec de la fortune; eh bien, ce malheur si affreux ne serait encore rien pour moi. Même quand il continuerait à me chérir, chaque jour serait empoisonné par la crainte qu'Octave ne vînt à penser que je l'ai préféré à cause de la différence de nos fortunes. Cette idée ne se présentera pas à lui, je veux le croire; des lettres anonymes, comme celles qu'on adresse à madame de Bonnivet, viendront la mettre sous ses yeux. Je tremblerai à chaque paquet qu'il recevra de la poste. Non, quoi qu'il puisse arriver, il ne faut jamais accepter la main d'Octave; et le parti commandé par l'honneur est aussi le plus sûr pour notre bonheur.

Le lendemain du jour qui fut si heureux pour Armance, mesdames de Malivert et de Bonnivet allèrent s'établir dans un joli château caché dans les bois qui couronnent les hauteurs d'Andilly. Les médecins de madame de Malivert lui avaient recommandé des promenades à cheval et au pas; et dès le lendemain de son arrivée à Andilly, elle voulut essayer deux charmants petits poneys qu'elle avait fait venir d'Écosse pour Armance et pour elle. Octave accompagna ces dames dans leur première promenade. On avait à peine fait un quart de lieue, qu'il crut remarquer un peu plus de réserve dans les manières de sa cousine à son égard, et surtout une disposition marquée à la gaieté.

Cette découverte lui donna beaucoup à penser; et ce qu'il observa pendant le reste de la promenade le confirma dans ses soupçons. Armance n'était plus la même pour lui. Il était clair qu'elle allait se marier; il allait perdre le seul ami qu'il eût au monde. En aidant Armance à descendre de cheval, il trouva l'occasion de lui dire, sans être entendu de madame de Malivert : Je crains bien que ma jolie cousine ne change bientôt de nom; cet événement va m'enlever la seule personne au monde qui voulût bien m'accorder quelque amitié. — Jamais, lui dit Armance, je ne cesserai d'avoir pour vous l'amitié la plus dévouée et la plus exclusive. Mais pendant qu'elle prononçait rapidement ces mots, il y avait tant de bonheur dans ses yeux, qu'Octave, prévenu, y vit la certitude de toutes ses craintes.

La bonté, l'air d'intimité, en quelque sorte, qu'Armance eut avec lui pendant la promenade du lendemain, achevèrent de lui ôter toute tranquillité : Je vois, se disait-il, un changement décidé dans la manière d'être de mademoiselle de Zohiloff, elle était fort agitée il y a quelques jours, elle est maintenant fort heureuse. J'ignore la cause de ce changement; donc il ne peut être que contre moi.

Qui eut jamais la sottise de choisir pour amie intime une jeune fille de dix-huit ans? Elle se marie, et tout est fini. C'est mon exécrable orgueil qui fait que je mourrais plutôt mille fois que d'oser dire à un homme ce que je confie à mademoiselle de Zohiloff.

Le travail pourrait être une ressource; mais n'ai-je pas abandonné toute occupation raisonnable? A vrai dire, depuis six mois, tâcher de me rendre aimable aux yeux d'un monde égoïste et plat, n'est-ce pas mon seul travail? Pour se livrer au moins à ce genre de gêne utile, tous les jours, après la promenade de sa mère, Octave quittait Andilly et venait faire des visites à Paris. Il cherchait des habitudes nouvelles pour

occuper le vide que laisserait dans sa vie cette charmante cousine quand elle quitterait sa société pour suivre son mari; cette idée lui donnait le besoin d'un exercice violent.

Plus son cœur était serré de tristesse, plus il parlait et cherchait à plaire; ce qu'il redoutait, c'était de se trouver seul avec lui-même; c'était surtout la vue de l'avenir. Il se répétait sans cesse : J'étais un enfant de choisir une jeune fille pour amie. Ce mot, par son évidence, devint bientôt une sorte de proverbe à ses yeux, et l'empêcha de pousser plus avant ses recherches dans son propre cœur.

Armance, qui voyait sa tristesse, en était attendrie, et se reprochait souvent la fausse confidence qu'elle lui avait faite. Il ne se passait pas de jour qu'en le voyant partir pour Paris elle ne fût tentée de lui dire la vérité. Mais ce mensonge fait toute ma force contre lui, se disait-elle ; si je lui avoue seulement que je ne suis pas engagée, il me suppliera de céder aux vœux de sa mère, et comment résister? Cependant, jamais et sous aucun prétexte je ne dois consentir; non, ce mariage prétendu avec un inconnu que je préfère est ma seule défense contre un bonheur qui nous perdrait tous deux.

Pour dissiper la tristesse de ce cousin trop chéri, Armance se permettait avec lui les petites plaisanteries de l'amitié la plus tendre. Il y avait tant de grâce et de gaieté naïve dans les assurances d'éternelle amitié de cette jeune fille, si naturelle dans toutes ses actions, que souvent la noire misanthropie d'Octave en était désarmée. Il était heureux en dépit de lui-même ; et dans ces moments, rien aussi ne manquait au bonheur d'Armance.

Qu'il est doux, se disait-elle, de faire son devoir! Si j'étais l'épouse d'Octave, moi, fille pauvre et sans famille, serais-je aussi contente? Mille soupçons cruels m'assiégeraient sans cesse. Mais après ces moments où elle était si satisfaite d'elle-

même et des autres, Armance finissait par traiter Octave mieux qu'elle n'aurait voulu. Elle veillait bien sur ses paroles; et jamais ses paroles n'exprimaient autre chose que la plus sainte amitié. Mais le ton dont certains mots étaient dits! les regards qui quelquefois les accompagnaient! tout autre qu'Octave eût su y voir l'expression de la passion la plus vive. Il en jouissait sans les comprendre.

Dès qu'il pouvait songer sans cesse à sa cousine, sa pensée ne s'arrêtait plus avec passion sur rien autre au monde. Il redevint juste et même indulgent; et son bonheur lui fit déserter ses raisonnements sévères sur bien des choses : les sots ne lui semblaient plus que des êtres malheureusement nés.

Est-ce la faute d'un homme s'il a les cheveux noirs? disait-il à Armance. Mais c'est à moi de fuir soigneusement cet homme si la couleur de ses cheveux me fait mal.

Octave passait pour méchant dans quelques sociétés, et les sots avaient de lui une peur instinctive; à cette époque ils se réconcilièrent avec lui. Souvent il portait dans le monde tout le bonheur qu'il devait à sa cousine. On le craignit moins, on trouva son amabilité plus jeune. Il faut avouer que dans toutes ses démarches il y avait un peu de l'enivrement que donne ce genre de bonheur que l'on ne s'avoue pas à soi-même; la vie coulait pour lui rapidement et avec délices. Ses raisonnements sur lui-même ne portaient plus l'empreinte de cette logique inexorable, dure, et se complaisant dans sa dureté, qui pendant sa première jeunesse avait dirigé toutes ses actions. Prenant souvent la parole sans savoir comment il finirait sa phrase, il parlait beaucoup mieux.

XIV

> Il giovin cuore o non vede affatto i difetti di chi li sta vicino o li vede immensi. Error commune dei giovinetti che portono fuoco nell' interno dell' anima.
>
> LAMPUGNANI.

Un jour Octave apprit à Paris qu'un des hommes qu'il voyait le plus souvent et avec le plus d'agrément, qu'un de ses amis, comme on dit dans le monde, devait la belle fortune qu'il dépensait avec grâce à l'action la plus basse à ses yeux (un héritage capté). Mademoiselle de Zohiloff, à laquelle il se hâta, dès son arrivée à Andilly, de faire part de cette fâcheuse découverte, trouva qu'il la supportait fort bien. Il n'eut point d'accès de misanthropie, il ne voulut point rompre outrageusement avec cet homme.

Un autre jour, il revint de fort bonne heure d'un château de Picardie, où il devait passer toute la soirée. Que ces conversations sont insipides, dit-il à Armance! Toujours la chasse, la beauté de la campagne, la musique de Rossini, les arts! et encore ils mentent en s'y intéressant. Ces gens ont la sottise d'avoir peur, ils se croient dans une ville assiégée et s'interdisent de parler des nouvelles du siége. La pauvre espèce! et que je suis contrarié d'en être! — Eh bien! allez voir les assiégeants, dit Armance, leurs ridicules vous aideront à supporter ceux de l'armée au milieu de laquelle vous a jeté votre naissance. — C'est une grande question, dit Octave. Dieu sait si je souffre quand je vois dans un de nos salons un de nos amis ouvrir un avis ou absurde ou cruel; mais enfin je puis me taire avec honneur. Ma douleur est tout in-

visible. Mais si je me fais présenter au banquier Martigny... —Eh bien! dit Armance, cet homme si fin, si spirituel, si esclave de sa vanité, vous recevra à bras ouverts. — Sans doute ; mais de mon côté, quelque modéré, quelque modeste, quelque silencieux, que je cherche à me faire, je finirai par exprimer mon avis sur quelque chose ou sur quelqu'un. Une seconde après, la porte du salon s'ouvre avec fracas; on annonce monsieur un tel, fabricant à ....., qui d'une voix de stentor, s'écrie dès la porte : Croiriez-vous, mon cher Martigny, qu'il y a des ultra assez bêtes, assez plats, assez stupides pour dire que ..... Et là-dessus, ce brave fabricant répète, mot pour mot, le petit bout d'opinion que je viens d'énoncer en toute modestie. Que faire ? — Ne pas entendre. — Tel serait mon goût. Je ne suis pas en ce monde pour corriger les manières grossières ni les esprits de travers ; encore moins veux-je donner à cet homme, en lui parlant, le droit de me serrer la main dans la rue, quand il me rencontrera. Mais dans ce salon, j'ai le malheur de ne pas être exactement comme un autre. Plût à Dieu que je pusse y trouver *l'égalité* dont ces messieurs font tant de bruit ! Par exemple, que voulez-vous que je fasse du titre que je porte quand on m'annonce chez M. Martigny ? — Mais vous avez le projet de quitter ce titre si jamais vous le pouvez sans choquer M. votre père. — Sans doute; mais l'oubli de ce titre, en disant mon nom au laquais de M. Martigny, n'aurait-il pas l'air d'une lâcheté? C'est comme Rousseau qui appelait son chien *Turc* au lieu de *Duc*, parce qu'il y avait un duc dans la chambre [1].

[1] Comme Rousseau, le pauvre Octave se bat contre des chimères. Il eût passé inaperçu dans tous les salons de Paris, malgré le mot qui précède son nom. Il règne d'ailleurs dans sa peinture de la partie de la société qu'il n'a jamais vue, un ton d'animosité ridicule dont il se corrigera. Les sots sont de toutes les classes. S'il en était une qu'à

— Mais l'on ne hait pas tant les titres chez les banquiers libéraux, dit Armance. L'autre jour madame de Claix qui va partout, s'est trouvée au bal de M. Montange, et vous savez bien que le soir elle nous a fait rire en prétendant qu'ils aiment tant les titres qu'elle avait entendu annoncer : *madame la colonelle.*

— Depuis que la machine à vapeur est la reine du monde, un titre est une absurdité, mais enfin je suis affublé de cette absurdité. Elle m'écrasera si je ne la soutiens. Ce titre attire l'attention sur moi. Si je ne réplique pas à cette voix tonnante du fabricant qui crie dès la porte, que ce que je viens de dire est une ânerie, quelques regards ne me chercheront-ils pas ? Telle est la faiblesse de mon caractère. Je ne puis secouer les oreilles et me moquer de tout, comme le veut madame d'Aumale.

Si j'aperçois ces regards, tout plaisir va me fuir pour le reste de la soirée. La discussion qui s'établira au dedans de moi, pour savoir si l'on a voulu m'insulter, peut m'ôter la paix de l'âme pour trois jours.

— Mais êtes-vous bien sûr, dit Armance, de cette prétendue grossièreté de manières dont vous gratifiez si généreusement le parti contraire ? N'avez-vous pas vu l'autre jour que les enfants de Talma et les fils d'un duc sont élevés dans le même pensionnat ? — Ce sont les hommes de quarante-cinq ans, enrichis pendant la révolution, qui tiennent le dé dans les salons, et non les camarades des enfants de Talma. — Je gagerais qu'ils ont plus d'esprit que beaucoup des nôtres. Qui est-ce qui brille dans la chambre des Pairs ? L'autre jour vous-même vous en faisiez la remarque douloureuse.

— Ah ! si je donnais encore des leçons de logique à ma

tort ou à raison on accusât de grossièreté, elle se distinguerait bientôt par une grande pruderie et solennité de manières.

jolie cousine, comme je me moquerais d'elle! Que me fait l'esprit d'un homme? ce sont ses manières qui peuvent me donner de la tristesse. L'homme le plus sot parmi nous, M. de *** par exemple, peut être fort ridicule, mais il n'est jamais offensant. L'autre jour je racontais chez les d'Aumale mon petit voyage à Liancourt; je parlais des dernières machines que le bon duc a fait venir de Manchester. Un homme qui était là dit tout à coup : *Ça n'est pas ça, ça n'est pas vrai.* Je m'assurai qu'il ne voulait pas me donner un démenti; mais cette grossièreté m'a rendu muet pour une heure.

— Et cet homme était banquier? — Il n'était pas des nôtres. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que j'ai écrit au contremaître de la carderie de Liancourt, et il se trouve que mon homme au démenti n'a pas même raison. — Je ne trouve point que M. Montange, le jeune banquier qui vient chez madame de Claix, ait des manières rudes. — Il les a mielleuses; c'est une métamorphose des manières rudes, quand elles ont peur.

— Leurs femmes me semblent bien jolies, reprit Armance. Je voudrais savoir si leur conversation est gâtée par cette nuance de haine ou de dignité qui craint qu'on ne la blesse, qui se montre quelquefois parmi nous. Ah! que je voudrais qu'un bon juge comme mon cousin pût me raconter ce qui se passe dans ces salons-là! Quand je vois les dames banquières dans leurs loges, au Théâtre-Italien, je meurs d'envie d'entendre ce qu'elles se disent et de me mêler à leur conversation. Si j'en aperçois une jolie, et il y en a de charmantes, je meurs d'envie de lui sauter au cou. Tout cela vous paraîtra de l'enfantillage; mais à vous, monsieur le philosophe, si fort sur la logique, je vous dirai : comment connaître les hommes si vous ne voyez qu'une classe? Et la classe la moins énergique parce qu'elle est la plus éloignée des besoins réels!

— Et la classe qui a le plus d'affectation, parce qu'elle se

croit regardée. Avouez que pour un philosophe il est beau de fournir des arguments à son adversaire, dit Octave en riant. Croiriez-vous que hier, chez les Saint-Imier, M. le marquis de*** qui, l'autre jour, ici, se moquait tant des petits journaux dont il prétendait ignorer jusqu'à l'existence, était aux anges, parce que l'*Aurore* donne une plaisanterie sale contre son ennemi, M. le comte de*** qui vient d'être fait conseiller d'État ? Il avait le numéro dans sa poche. — C'est un des malheurs de notre position, voir des sots faire les mensonges les plus ridicules et n'oser leur dire : beau masque, je te connais. — Il faut nous priver des plaisanteries les plus gaies, parce qu'elles pourraient faire rire le parti contraire s'il les entendait.

— Je ne connais les banquiers, dit Armance, que par notre doucereux Montange et par la charmante comédie du *Roman;* mais je doute que pour le fond de l'adoration de l'argent, ils l'emportent sur certains des nôtres. Savez-vous qu'il est dur de prendre l'entreprise de la perfection de toute une classe Je ne vous parlerai plus du plaisir que j'aurais à savoir des nouvelles de ces dames. Mais, comme disait le vieux duc de*** à Pétersbourg, quand il faisait venir le *Journal de l'Empire* à si grands frais, et au risque de choquer l'empereur Alexandre : Ne faut-il pas lire le *Mémoire* de sa partie adverse ? — Je vous dirai bien plus, mais avec confidence, comme dit si bien Talma dans *Polyeucte :* Au fond, vous et moi, nous ne voulons certainement pas vivre avec ces gens-là ; mais sur beaucoup de questions nous pensons comme eux. — Et il est triste à notre âge, reprit Armance, de se résoudre à être toute sa vie du parti battu.

— Nous sommes comme les prêtres des idoles du paganisme, au moment où la religion chrétienne allait l'emporter. Nous persécutons encore aujourd'hui, nous avons encore la police et le budget pour nous, mais demain peut-être, nous

serons persécutés par l'opinion. — Vous nous faites bien de l'honneur de nous comparer à ces bons prêtres du paganisme. Je vois quelque chose de plus faux dans notre position, à vous et à moi. Nous ne sommes de ce parti que pour en partager les malheurs. — Il est trop vrai, nous voyons ses ridicules sans oser en rire, et ses avantages nous pèsent. Que me fait l'ancienneté de mon nom ? Il faudrait me gêner pour tirer parti de cet avantage.

— Les discours des jeunes gens de votre espèce vous donnent quelquefois envie de hausser les épaules, et de peur de céder à la tentation, vous vous hâtez de parler du bel album de mademoiselle de Claix ou du chant de madame Pasta. D'un autre côté, votre titre et les manières peut-être un peu raboteuses des gens qui pensent comme vous sur les trois quarts des questions, vous empêchent de les voir.

— Ah ! que je voudrais commander un canon ou une machine à vapeur ! que je serais heureux d'être un chimiste attaché à quelque manufacture ; car peu m'importe la rudesse des manières, on s'y fait en huit jours. — Outre que vous n'êtes point si sûr qu'elles soient si rudes, dit Armance. — Le fussent-elles dix fois plus, reprit Octave, cela a le piquant de *jouer* la langue étrangère ; mais il faudrait s'appeler M. Martin ou M. Lenoir. — Ne pourriez-vous pas trouver un homme de sens qui eût fait une campagne de découverte dans les salons libéraux ? — Plusieurs de mes amis y vont danser, ils disent que les glaces y sont parfaites, et voilà tout. Un beau jour je me hasarderai moi-même, car rien de sot comme de penser un an de suite à un danger qui peut-être n'existe pas.

Armance finit par obtenir l'aveu qu'il avait songé à un moyen pour paraître dans les sociétés où c'est la richesse qui donne le pas et non la naissance : Eh bien, oui, je l'ai trouvé, disait Octave ; mais le remède serait pire que le mal, car il

me coûterait plusieurs mois de ma vie, qu'il me faudrait passer loin de Paris.

— Quel est ce moyen ? dit Armance, devenue tout à coup fort sérieuse. — J'irais à Londres, j'y verrais naturellement tout ce qu'il y a de distingué dans la haute société. Comment aller en Angleterre et ne pas se faire présenter au marquis de Lansdowne, à M. Brougham, à lord Holland ? Ces messieurs me parleront de nos gens célèbres de France ; ils s'étonneront de ce que je ne les connais pas ; j'en témoignerai beaucoup de regret, et à mon retour, je me ferai présenter à tout ce qu'il y a de populaire en France. Ma démarche, si l'on me fait l'honneur d'en parler chez la duchesse d'Ancre, n'aura point l'air d'une désertion des idées que l'on peut croire inséparables de mon nom : ce sera tout simplement le désir bien naturel de connaître les gens supérieurs du siècle où l'on vit. Je ne me pardonnerai jamais de n'avoir pas vu M. le général Foy. Armance se taisait.

N'est-ce pas une chose humiliante, reprit Octave, que tous nos soutiens, et enfin jusqu'aux écrivains *monarchiques* chargés de prôner tous les matins dans le journal les avantages de la naissance et de la religion, nous soient fournis par cette classe qui a tous les avantages, excepté la naissance ? — Ah ! si M. de Soubirane vous entendait ! — Ne m'attaquez pas sur le plus grand de mes malheurs, être obligé de mentir toute la journée...

Le ton de l'intimité parfaite tolère des parenthèses à l'infini, qui plaisent parce qu'elles prouvent une confiance sans bornes, mais peuvent fort bien ennuyer un tiers. Il nous suffit d'avoir indiqué que la position brillante du vicomte de Malivert, était bien loin d'être pour lui une source de plaisirs sans mélange.

Ce n'est pas sans danger que nous aurons été historiens fidèles. La politique venant couper un récit aussi simple, peu

SABLE
COLLECTION
SABLE

faire l'effet d'un coup de pistolet au milieu d'un concert. Ensuite Octave n'est point un philosophe, et il a caractérisé fort injustement les deux nuances qui, de son temps, divisaient la société. Quel scandale qu'Octave ne raisonne pas comme un sage de cinquante ans[1]?

XV

How am I glutted with conceit of this?
Shall I make spirits fetch me what I please?
Resolve me of all ambiguities?
Perform what desperate enterprise I will?
Doctor FAUSTUS.

Octave partait si souvent d'Andilly pour aller chercher madame d'Aumale à Paris, que quelques légers sentiments de jalousie vinrent un jour éteindre la gaieté d'Armance. Au retour de son cousin, le soir, elle fit acte de souveraineté. Voulez-vous obliger madame votre mère sur une chose dont jamais elle ne vous parlera? — Sans doute. — Hé bien, pen-

[1] On n'est pas assez reconnaissant envers le ministère Villèle. Les trois pour cent, le droit d'aînesse, les lois sur la presse ont amené la fusion des partis. Les relations nécessaires entre les Pairs et les Députés ont commencé ce rapprochement qu'Octave ne pouvait prévoir, et heureusement les idées de ce jeune homme orgueilleux et timide sont encore moins exactes aujourd'hui qu'elles ne l'étaient il y a quelques mois; mais c'est ainsi qu'il devait voir les choses d'après son caractère donné. Fallait-il laisser incomplète l'esquisse d'un caractère bizarre parce qu'il est injuste envers tout le monde? C'est précisément cette injustice qui fait son malheur.

dant trois mois, ce qui veut dire pendant quatre-vingt-dix jours, ne refusez aucune invitation de bal, et ne quittez un bal qu'après avoir dansé.

— J'aimerais mieux quinze jours d'arrêts, dit Octave. — Vous n'êtes pas difficile, reprit Armance, mais promettez-vous ou non? — Je promets tout, excepté les trois mois de constance. Puisque l'on me tyrannise ici, dit Octave en riant, moi, je déserterai. J'ai une ancienne idée qui, malgré moi, m'a occupé exclusivement hier toute la soirée, à la fête magnifique de M. de ***, où j'ai dansé comme si j'eusse deviné vos ordres. Si j'abandonnais Andilly pour six mois, j'ai deux projets plus amusants que d'aller en Angleterre.

Le premier est de me faire appeler M. Lenoir; sous ce beau nom, j'irais en province donner des leçons d'arithmétique, de géométrie appliquée aux arts, de tout ce qu'on voudra. Je prendrais ma route par Bourges, Aurillac, Cahors; j'aurais facilement des lettres de plusieurs pairs, membres de l'Institut, qui recommanderaient aux préfets le savant et royaliste Lenoir, etc.

Mais l'autre projet vaut mieux. En ma qualité de professeur, je ne verrais que de petits jeunes gens enthousiastes et changeants qui bientôt m'ennuieraient, et quelques intrigues de la congrégation.

J'hésite à vous avouer le plus beau de mes projets; je prendrais le nom de Pierre Gerlat, j'irais débuter à Genève ou à Lyon et je me ferais le valet de chambre de quelque jeune homme destiné à jouer à peu près le même rôle que moi dans le monde. Pierre Gerlat serait porteur d'excellents certificats du vicomte de Malivert qu'il a servi avec fidélité pendant six ans. En un mot, je prendrais le nom et l'existence de ce pauvre Pierre que j'ai une fois jeté par la fenêtre. Deux ou trois de mes connaissances m'accorderont des certificats de complaisance. Ils les scelleront de leurs armes avec des pa-

quets de cire énormes, et, par ce moyen, j'espère me placer chez quelque jeune Anglais fort riche ou fils de pair. J'aurai soin de me gâter les mains avec un acide étendu d'eau. J'ai appris à cirer les bottes de mon domestique actuel, le vaillant caporal Voreppe. Depuis trois mois je lui ai volé tous ses talents.

— Un soir votre maître, en rentrant ivre, donnera des coups de pied à Pierre Gerlat.

— Quand il me jetterait par la fenêtre, j'ai prévu cette objection. Je me défendrai, et le lendemain demanderai mon congé, et ne lui en voudrai nullement.

— Vous vous rendriez coupable d'un abus de confiance fort condamnable. On laisse voir les défauts de son caractère à un jeune paysan qui est incapable d'en comprendre les traits les plus singuliers, mais on se garderait bien, je suppose, d'agir ainsi devant un homme de sa classe. — Jamais je ne répéterai ce que j'aurai surpris. D'ailleurs un *maître*, pour parler comme Pierre Gerlat, court bien la chance de *tomber* sur un fripon, il n'aura qu'un curieux. Connaissez mes misères, poursuivit Octave. Mon imagination est tellement sotte en de certains moments, et s'exagère si fort ce que je dois à ma position, que, sans être souverain, j'ai soif de l'*incognito*. Je suis souverain par le malheur, par le ridicule, par l'extrême importance que j'attache à certaines choses. J'éprouve un besoin impérieux de voir agir un autre vicomte de Malivert. Puisque malheureusement je suis embarqué dans ce rôle, puisqu'à mon grand et sincère regret je ne puis pas être le fils du premier contre-maître de la fabrique de cardes de M. de Liancourt, il me faut six mois de domesticité pour corriger le vicomte de Malivert de plusieurs de ses faiblesses.

Ce moyen est le seul; mon orgueil élève un mur de diamant entre moi et les autres hommes. Votre présence, chère cousine, fait disparaître ce mur de diamant. Devant vous, je

ne prendrais rien en mauvaise part; mais par malheur je n'ai pas le tapis magique pour vous transporter en tous lieux. Je ne puis vous voir en tiers quand je monte à cheval au bois de Boulogne avec un de mes *amis*. Bientôt après la première connaissance, il n'en est aucun que mes discours n'*étrangent* de moi. Quand enfin au bout d'un an, et bien malgré moi, ils me comprennent tout à fait, ils s'enveloppent dans la réserve la plus sévère et aimeraient mieux, je crois, que leurs actions et leurs pensées intimes fussent connues du diable que de moi. Je ne voudrais pas jurer que plusieurs ne me prennent pour *Lucifer lui-même*, comme dit M. de Soubirane dont c'est un des bons mots, *incarné tout exprès pour leur mettre martel en tête.*

Octave racontait ces étranges idées à sa cousine en se promenant dans les bois de Moulignon, à quelques pas de mesdames de Bonnivet et de Malivert. Ces folies occupèrent beaucoup Armance. Le lendemain, après que son cousin fut parti pour Paris, l'air libre et enjoué qui allait souvent jusqu'à la folie, fut remplacé par ces regards attendris et fixes, desquels, quand Octave était présent, il ne pouvait détacher les siens.

Madame de Bonnivet invita beaucoup de monde, et Octave n'eut plus l'occasion de partir si souvent pour Paris, car madame d'Aumale vint s'établir à Andilly. En même temps qu'elle, arrivèrent sept ou huit femmes fort à la mode, et la plupart remarquables par le brillant de l'esprit ou l'influence qu'elles avaient obtenue dans la société. Mais leur amabilité ne fit qu'ajouter au triomphe de la charmante comtesse; sa seule présence dans un salon vieillissait ses rivales.

Octave avait trop d'esprit pour ne pas le sentir, et les moments de rêverie d'Armance devinrent plus fréquents. De qui pourrais-je me plaindre, se disait-elle? De personne, et surtout d'Octave moins que de personne. Ne lui ai-je pas dit

que je préfère un autre homme? et il a trop de fierté dans le caractère pour se contenter de la seconde place dans un cœur. Il s'attache à madame d'Aumale; c'est une beauté brillante et citée partout, et moi, je ne suis pas même jolie. Ce que je puis dire à Octave est d'un intérêt bien pâle, je suis sûre que souvent je l'ennuie, ou je l'intéresse comme une sœur. La vie de madame d'Aumale est gaie, singulière; jamais rien ne languit dans les lieux où elle se trouve, et il me semble que je m'ennuierais souvent dans le salon de ma tante si j'écoutais ce qu'on y dit. Armance pleurait, mais cette âme noble ne s'abaissa point jusqu'à avoir de la haine pour madame d'Aumale. Elle observait chacune des actions de cette femme aimable avec une attention profonde et qui la conduisait souvent à des moments fort vifs d'admiration. Mais chaque acte d'admiration était un coup de poignard pour son cœur. Le bonheur tranquille disparut, Armance fut en proie à toutes les angoisses des passions. La présence de madame d'Aumale en vint à la troubler plus que celle d'Octave lui-même. Le tourment de la jalousie est surtout affreux quand il déchire des cœurs à qui leur penchant comme leurs positions interdisent également tous les moyens de plaire un peu hasardés.

XVI

> Let Rome in Tyber melt! and the wide arch
> Of the rang'd empire fall! Here is my space,
> Kingdoms are clay : our dungy earth alike
> Feeds beast as man : the nobleness of life
> Is to love thus.
>
> *Antony and Cleopatra*, act. I.

Un soir, après une journée d'une accablante chaleur, on se promenait lentement dans les jolis bosquets de châtaigniers qui couronnent les hauteurs d'Andilly. Quelquefois de jour, ces bois sont gâtés par la présence des curieux. Dans cette nuit charmante qu'éclairait la lumière tranquille d'une belle lune d'été, ces collines solitaires offraient des aspects enchanteurs. Une brise douce se jouait parmi les arbres, et complétait les charmes de cette soirée délicieuse. Par je ne sais quel caprice, madame d'Aumale voulait, ce jour-là, avoir toujours Octave auprès d'elle; elle lui rappelait avec complaisance et sans nul ménagement pour les hommes qui l'entouraient, que c'était dans ces bois qu'elle l'avait vu pour la première fois : vous étiez déguisé en magicien, et jamais première entrevue ne fut plus prophétique, ajoutait-elle, car jamais vous ne m'avez ennuyée, et il n'est pas d'homme de qui je puisse en dire autant.

Armance, qui se promenait avec eux, ne pouvait s'empêcher de trouver ces souvenirs fort tendres. Rien n'était aimable comme cette brillante comtesse, ordinairement si gaie, daignant parler d'une voix sérieuse des grands intérêts de la vie et des routes à suivre pour arriver au bonheur. Octave s'éloigna du groupe de madame d'Aumale, et se trou-

vant bientôt avec Armance à quelques pas du reste des promeneurs, il se mit à lui raconter avec les plus grands détails tout l'épisode de sa vie, où madame d'Aumale se trouvait mêlée. J'ai cherché cette liaison brillante, lui dit-il, pour ne pas choquer la prudence de madame de Bonnivet qui, sans cette précaution, aurait bien pu finir par m'éloigner de son intimité. Une chose si tendre fut dite sans parler d'amour.

Quand Armance put espérer que sa voix ne trahirait plus le trouble extrême où ce récit l'avait jetée : Je crois, mon cher cousin, lui dit-elle, je crois, comme je le dois, tout ce que vous me racontez, ce sont pour moi paroles d'Évangile. Je remarque pourtant que jamais vous n'avez attendu, pour me faire confidence d'une de vos démarches, qu'elle fût aussi avancée. — A cela j'ai une réponse toute prête. Mademoiselle Méry de Tersan et vous, vous prenez quelquefois la licence de vous moquer de mes succès : il y a deux mois, par exemple, un certain soir, vous m'avez presque accusé de fatuité. J'aurais bien pu, dès ce temps-là, vous confier le sentiment décidé que j'ai pour madame d'Aumale; mais il fallait en être bien traité sous vos yeux. Avant le succès, votre esprit malin n'eût pas manqué de se moquer de mes petits projets. Aujourd'hui la seule présence de mademoiselle de Tersan manque à mon bonheur.

Il y avait dans l'accent profond et presque attendri avec lequel Octave disait ces vaines paroles, une si grande impossibilité d'aimer les grâces un peu hasardées de la jolie femme dont il parlait, et un dévouement si passionné pour l'amie à laquelle il se confiait, qu'elle n'eut pas le courage de résister au bonheur de se voir aimée ainsi. Elle s'appuyait sur le bras d'Octave et l'écoutait comme ravie en extase. Tout ce que sa prudence pouvait obtenir d'elle, c'était de ne pas parler; le son de sa voix eût fait connaître à son cousin toute la passion qu'il inspirait. Le bruissement léger des feuilles, agi-

tées par le vent du soir, semblait prêter un nouveau charme à leur silence.

Octave regardait les grands yeux d'Armance qui se fixaient sur les siens. Tout à coup ils comprirent un certain bruit qui depuis quelque temps frappait leur oreille sans attirer leur attention. Madame d'Aumale, étonnée de l'absence d'Octave, et trouvant qu'il lui manquait, l'appelait de toutes ses forces: *On vous appelle*, dit Armance, et le ton de voix brisé avec lequel elle dit ces mots si simples, eût appris à tout autre qu'Octave l'amour qu'on avait pour lui. Mais il était si étonné de ce qui se passait dans son cœur, si troublé par le beau bras d'Armance à peine voilé d'une gaze légère qu'il tenait contre sa poitrine, qu'il n'avait d'attention pour rien. Il était hors de lui, il goûtait les plaisirs de l'amour le plus heureux, et se l'avouait presque. Il regardait le chapeau d'Armance, qui était charmant, il regardait ses yeux. Jamais Octave ne s'était trouvé dans une position aussi fatale à ses serments contre l'amour. Il avait cru plaisanter comme de coutume avec Armance, et la plaisanterie avait pris tout à coup un tour grave et imprévu. Il se sentait entraîné, il ne raisonnait plus, il était au comble du bonheur. Ce fut un de ces instants rapides que le hasard accorde quelquefois, comme compensation de tant de maux, aux âmes faites pour sentir avec énergie. La vie se presse dans les cœurs, l'amour fait oublier tout ce qui n'est pas divin comme lui, et l'on vit plus en quelques instants que pendant de longues périodes.

On entendait encore de temps en temps la voix de madame d'Aumale qui appelait *Octave;* et le son de cette voix achevait d'ôter toute prudence à la pauvre Armance. Octave sentait qu'il devait quitter le beau bras qu'il pressait un peu contre sa poitrine: il devait se séparer d'Armance; il s'en fallut de bien peu qu'en la quittant il n'osât lui prendre la main et la presser contre ses lèvres. S'il se fût permis cette

marque d'amour, Armance était si troublée en ce moment qu'elle lui eût laissé voir et peut-être avoué tout ce qu'elle sentait pour lui.

Ils se rapprochèrent des autres promeneurs. Octave marchait un peu en avant. A peine madame d'Aumale le revit-elle, qu'elle lui dit d'un petit air boudeur et sans qu'Armance pût l'entendre : Je suis étonnée de vous revoir sitôt, comment avez-vous pu quitter Armance pour moi? Vous êtes amoureux de cette belle cousine, ne vous en défendez pas, je m'y connais.

Octave n'était pas encore remis de l'ivresse qui venait de s'emparer de lui; il voyait toujours ce beau bras d'Armance pressé contre sa poitrine. Le mot de madame d'Aumale fut un coup de foudre pour lui, car il portait sa preuve avec lui; il se sentit frappé.

Cette voix frivole lui sembla comme un arrêt du destin qui tombait d'en haut. Il lui trouva un son extraordinaire. Ce mot imprévu, en découvrant à Octave la véritable situation de son cœur, le précipita du comble de la félicité dans un malheur affreux et sans espoir.

XVII

What is a man,
If his chief good, and market of his time,
Be but to sleep, and feed : a beast, no more
.....Rightly to be great,
Is, not to stir without great argument;
But greatly to find quarrel in a straw,
When honour's at the stake.
Hamlet, act. IV.

Il avait donc eu la faiblesse de violer les serments qu'il s'était faits tant de fois! Un instant avait renversé l'ouvrage de toute sa vie. Il venait de perdre tous les droits à sa propre estime. Le monde désormais était fermé pour lui; il n'avait pas assez de vertu pour y vivre. Il ne lui restait que la solitude et l'habitation au fond de quelque désert. L'excès de la douleur et son arrivée imprévue auraient pu causer un peu de trouble à l'âme la plus ferme. Heureusement Octave vit à l'instant que s'il ne répondait pas rapidement et de l'air le plus calme à madame d'Aumale, la réputation d'Armance pouvait souffrir. Il passait sa vie avec elle, et le mot de madame d'Aumale avait été saisi par deux ou trois personnages qui le détestaient ainsi qu'Armance.

Moi, aimer! dit-il à madame d'Aumale. Hélas! c'est un avantage qu'apparemment le ciel m'a refusé; je ne l'ai jamais mieux senti, ni plus vivement regretté. Je vois tous les jours et moins souvent que je ne le voudrais la femme la plus séduisante de Paris; lui plaire est sans doute le plus beau projet que puisse former un jeune homme de mon âge. Sans doute elle n'eût pas accepté mes hommages; mais enfin

jamais je ne me suis senti le degré de folie qui m'eût rendu digne de les lui présenter. Jamais je n'ai perdu auprès d'elle le plus beau sang-froid. Après un tel trait de sauvagerie et d'insensibilité, je désespère de jamais perdre terre auprès d'aucune femme.

Jamais Octave n'avait tenu ce langage. Cette explication presque parlementaire fut adroitement prolongée et avidement écoutée. Il y avait là deux ou trois hommes faits pour plaire et qui croyaient souvent voir un rival heureux dans Octave. Celui-ci eut le bonheur de rencontrer quelques mots piquants. Il parla beaucoup, continua d'alarmer les amours-propres, et enfin eut lieu d'espérer que personne ne songeait plus au mot trop vrai qui venait d'échapper à madame d'Aumale.

Elle l'avait dit d'un air senti; Octave pensa qu'il devait l'occuper fortement d'elle-même. Après avoir prouvé qu'il ne pouvait pas aimer, pour la première fois de sa vie il se permit avec madame d'Aumale des demi-mots presque tendres; elle en fut étonnée.

A la fin de la soirée, Octave était tellement certain d'avoir éloigné tout soupçon, qu'il commença à avoir le temps de penser à lui. Il redoutait le moment où l'on se séparerait, et où il aurait la liberté de regarder son malheur en face. Il commençait à compter les heures que marquait l'horloge du château; minuit était déjà sonné depuis longtemps, mais la soirée était si belle qu'on aimait à la prolonger. Une heure sonna, et madame d'Aumale renvoya ses amis.

Octave eut encore un moment de répit. Il fallait aller chercher le valet de chambre de sa mère pour lui dire qu'il allait coucher à Paris. Ce devoir rempli, il rentra dans le bois, et ici les expressions me manquent pour donner quelque idée de la douleur qui s'empara de ce malheureux. — J'aime, se dit-il d'une voix étouffée ! moi aimer ! grand Dieu !

et le cœur serré, la gorge contractée, les yeux fixes et levés au ciel, il resta immobile comme frappé d'horreur; bientôt après il marchait à pas précipités. Incapable de se soutenir, il se laissa tomber sur le tronc d'un vieux arbre qui barrait le chemin, et dans ce moment il lui sembla voir encore plus clairement toute l'étendue de son malheur.

Je n'avais pour moi que ma propre estime, se dit-il; je l'ai perdue. L'aveu de son amour qu'il se faisait bien nettement et sans trouver aucun moyen de le nier, fut suivi de transports de rage et de cris de fureur inarticulés. La douleur morale ne peut aller plus loin.

Une idée, ressource ordinaire des malheureux qui ont du courage, lui apparut bien vite; mais il se dit : Si je me tue, Armance sera compromise; toute la société recherchera curieusement pendant huit jours les plus petites circonstances de cette soirée, et chacun de ces messieurs qui étaient présents, sera autorisé à faire un récit différent.

Rien d'égoïste, rien de ce qui se rattache aux intérêts vulgaires de la vie ne se rencontra dans cette âme noble, pour s'opposer aux transports de l'affreuse douleur qui la déchirait. Cette absence de tout intérêt commun, capable de faire diversion en de tels moments, est une des punitions que le ciel semble prendre plaisir à infliger aux âmes élevées.

Les heures s'écoulaient rapidement sans diminuer le désespoir d'Octave. Quelquefois immobile pendant plusieurs minutes, il sentait cette affreuse douleur qui comble la torture des plus grands criminels : il se méprisait parfaitement lui-même.

Il ne pouvait pleurer. La honte dont il se trouvait si digne l'empêchait d'avoir pitié de lui-même, et séchait ses larmes. Ah! s'écria-t-il dans un de ces instants cruels, si je pouvais en finir! et il s'accorda la permission de savourer en idée le bonheur de cesser de sentir. Avec quel plaisir il se serait

donné la mort, en punition de sa faiblesse et comme pour se faire réparation d'honneur! — Oui, se disait-il, mon cœur est digne de mépris parce qu'il a commis une action que je m'étais défendue sous peine de la vie, et mon esprit est, s'il se peut, encore plus méprisable que mon cœur. Je n'ai pas vû une chose évidente : j'aime Armance, et je l'aime depuis que je me suis soumis à entendre les dissertations de madame de Bonnivet sur la philosophie allemande.

J'avais la folie de me croire philosophe. Dans ma présomption sotte, je m'estimais infiniment supérieur aux vains raisonnements de madame de Bonnivet, et je n'ai pas su voir dans mon cœur ce que la plus faible femme aurait lu dans le sien : une passion puissante, évidente, et qui dès longtemps a détruit tout l'intérêt que je prenais autrefois aux choses de la vie.

Tout ce qui ne peut pas me parler d'Armance est pour moi comme non existant. Je me jugeais sans cesse moi-même et je n'ai pas vu ces choses! Ah! que je suis méprisable!

La voix du devoir qui commençait à se faire entendre prescrivait à Octave de fuir mademoiselle de Zohiloff à l'instant; mais loin d'elle, il ne pouvait voir aucune action qui valût la peine de vivre. Rien ne lui semblait digne de lui inspirer le moindre intérêt. Tout lui paraissait également insipide, l'action la plus noble comme l'occupation la plus vulgairement utile : marcher au secours de la Grèce, et aller se faire tuer à côté de Fabvier, comme faire obscurément des expériences d'agriculture au fond d'un département.

Son imagination parcourait rapidement toute l'échelle des actions possibles, pour retomber ensuite avec plus de douleur sur le désespoir le plus profond, le plus sans ressource, le plus digne de son nom; ah! que la mort eût été agréable dans ces instants!

Octave se disait à haute voix des choses folles et de mauvais goût, dont il observait curieusement le mauvais goût et la folie. A quoi bon m'abuser encore, s'écria-t-il tout à coup, dans un moment où il se détaillait à lui-même des expériences d'agriculture à faire parmi les paysans du Brésil? A quoi bon avoir la lâcheté de m'abuser encore? Pour comble de douleur, je puis me dire qu'Armance a de l'amour pour moi, et mes devoirs n'en sont que plus sévères. Quoi! si Armance était engagée, l'homme à qui elle a promis sa main eût-il souffert qu'elle passât sa vie uniquement avec moi? Et sa joie si calme en apparence, mais si pro onde et si vraie, quand hier soir je lui ai révélé le plan de ma conduite avec madame d'Aumale, à quoi faut-il l'attribuer? N'est-ce pas là une preuve plus claire que le jour? Et j'ai pu m'abuser! Mais j'étais donc hypocrite avec moi-même? Mais j'étais donc sur le chemin qu'ont suivi les plus vils scélérats? Quoi! hier soir, à dix heures, je n'ai pas aperçu une chose qui, quelques heures plus tard, me semble de la dernière évidence? Ah! que je suis faible et méprisable!

Avec tout l'orgueil d'un enfant, en toute ma vie je ne me suis élevé à aucune action d'homme; et non-seulement j'ai fait mon propre malheur, mais j'ai entraîné dans l'abîme l'être du monde qui m'était le plus cher. O ciel! comment s'y prendrait-on pour être plus vil que moi? Ce moment produisit presque le délire. La tête d'Octave était comme désorganisée par une chaleur brûlante. A chaque pas que faisait son esprit, il découvrait une nouvelle nuance de malheur, une nouvelle raison pour se mépriser.

Cet instinct de bien-être qui existe toujours chez l'homme, même dans les instants les plus cruels, même au pied de l'échafaud, fit qu'Octave voulut comme s'empêcher de penser. Il se serrait la tête des deux mains, il faisait comme des efforts physiques pour ne pas penser.

Peu à peu tout lui devint indifférent, excepté le souvenir d'Armance qu'il devait fuir pour toujours, et ne jamais revoir sous quelque prétexte que ce fût. L'amour filial même, si profondément empreint dans son âme, en avait disparu.

Il n'eut plus que deux idées, quitter Armance et ne jamais se permettre de la revoir; supporter ainsi la vie un an ou deux, jusqu'à ce qu'elle fût mariée ou que la société l'eût oublié. Après quoi, comme on ne songerait plus à lui, il serait libre de finir. Tel fut le dernier sentiment de cette âme épuisée par les souffrances. Octave s'appuya contre un arbre et tomba évanoui.

Lorsqu'il revint à la vie, il éprouvait un sentiment de froid extraordinaire. Il ouvrit les yeux. Le jour commençait à poindre. Il se trouva soigné par un paysan qui tâchait de le faire revenir à lui, en l'inondant de l'eau froide qu'il allait prendre, dans son chapeau, à une source voisine. Octave eut un instant de trouble, ses idées n'étaient pas nettes : il se trouvait placé sur le revers d'un fossé, au milieu d'une clairière, dans un bois; il voyait de grandes masses arrondies de brouillards qui passaient rapidement devant lui. Il ne reconnaissait point le lieu où il était.

Tout à coup tous ses malheurs se présentèrent à sa pensée. On ne meurt pas de douleur, ou il fût mort en cet instant. Il lui échappa quelques cris qui alarmèrent le paysan. La frayeur de cet homme rappela Octave au sentiment du devoir. Il ne fallait pas que ce paysan parlât. Octave prit sa bourse pour lui offrir quelque argent; il dit à cet homme, qui paraissait avoir pitié de son état, qu'il se trouvait dans le bois à cette heure, par suite d'un pari imprudent, et qu'il était fort important pour lui qu'on ne sût pas que la fraîcheur de la nuit l'avait incommodé.

Le paysan avait l'air de ne pas comprendre. — Si l'on sait que je me suis évanoui, dit Octave, on se moquera de moi.

— Ah! j'entends, dit le paysan, comptez que je ne soufflerai mot, il ne sera pas dit que je vous aie fait perdre votre pari. Il est heureux pour vous cependant que je sois passé, car ma foi vous aviez l'air mort. Octave, au lieu de l'écouter, regardait sa bourse. C'était une nouvelle douleur, c'était un présent d'Armance; il avait du plaisir à sentir sous ses doigts chacune des petites perles d'acier qui étaient attachées au tissu sombre.

Dès que le paysan l'eut quitté, Octave rompit une jeune tige de châtaignier, avec laquelle il fit un trou dans la terre; il se permit de donner un baiser à la bourse, présent d'Armance, et il l'enterra au lieu même où il s'était évanoui. Voilà, se dit-il, ma première action vertueuse. Adieu, adieu, pour la vie, chère Armance! Dieu sait si je t'ai aimée!

XVIII

> Sur son sein d'albâtre elle porte une croix brillante où l'enfant de Jacob imprimerait ses lèvres avec respect, et que l'infidèle adorerait.
>
> SCHILLER.

Un mouvement instinctif le précipita vers le château. Il sentait confusément que raisonner avec lui-même était le plus grand des maux; mais il avait vu quel était son devoir, et il comptait se trouver le courage nécessaire pour accomplir les actions qui se présenteraient quelles qu'elles fussent. Il justifia son retour au château, que lui inspirait l'horreur de se trouver seul, par l'idée que quelque domestique pou-

vait arriver de Paris, et dire qu'on ne l'avait pas vu dans la rue Saint-Dominique, ce qui aurait pu faire découvrir sa folie et donner de l'inquiétude à sa mère.

Octave se trouvait assez loin du château : ah ! se dit-il en traversant le bois pour y revenir, hier encore il y avait ici des enfants qui chassaient; si quelque enfant maladroit, en tirant un oiseau derrière une haie, pouvait me tuer, je n'aurais aucun reproche à me faire. Dieu ! quelles délices de recevoir un coup de fusil dans cette tête brûlante ! Comme je le remercierais avant que de mourir si j'en avais le temps !

On voit qu'il entrait un peu de folie dans la manière d'être d'Octave, ce matin-là. L'espérance romanesque d'être tué par un enfant lui fit ralentir le pas, et son âme, par l'effet d'une petite faiblesse à demi aperçue, se refusa à considérer la légitimité de cette action. Enfin il rentra au château par la petite porte du jardin, et la première personne qu'il aperçut, ce fut Armance. Il demeura immobile, son sang se glaça, il ne croyait pas la rencontrer sitôt. Dès qu'elle l'aperçut de loin, Armance accourut en souriant; elle avait la grâce et la légèreté d'un oiseau; jamais il ne l'avait trouvée si jolie; elle songeait à ce qu'il lui avait dit la veille sur sa liaison avec madame d'Aumale.

Je la vois donc pour la dernière fois, se dit Octave ! et il la regardait avidement. Le grand chapeau de paille d'Armance, sa taille noble, les grosses boucles de cheveux qui s'échappaient sur ses joues, et faisaient un contraste charmant avec ses regards si pénétrants et cependant si doux, il cherchait à tout graver dans son âme. Mais ces regards si riants à mesure qu'Armance approchait, perdaient bien vite leur air de bonheur. Elle trouvait quelque chose de sinistre dans la manière d'être d'Octave. Elle remarqua que ses vêtements étaient trempés d'eau.

Elle lui dit d'une voix que l'émotion faisait trembler :

Qu'avez-vous, mon cousin? En prononçant ces mots si simples, elle put à peine retenir ses larmes, tant elle apercevait une étrange expression dans ses regards. Mademoiselle, lui répondit-il d'un air glacial, vous me permettrez de n'être pas fort sensible à un intérêt qui s'attache à moi comme pour me priver de toute liberté. Il est vrai, j'arrive de Paris, et mes habits sont mouillés : si ces explications ne suffisent pas à la curiosité, j'en donnerai de plus détaillées... Ici la cruauté d'Octave fut arrêtée malgré lui.

Armance, dont les traits étaient d'une mortelle pâleur, semblait faire de vains efforts pour s'éloigner ; elle chancelait visiblement et était sur le point de tomber. Il s'approcha pour lui donner le bras ; Armance le regardait avec des yeux mourants, mais qui d'ailleurs semblaient incapables d'aucune idée.

Octave prit sa main avec assez de brusquerie, la plaça sous son bras et marcha vers le château. Mais il sentait que les forces lui manquaient aussi ; prêt à tomber lui-même, il eut cependant le courage de lui dire : Je vais partir, je dois partir pour un long voyage en Amérique ; j'écrirai ; je compte sur vous pour consoler ma mère ; dites-lui que je reviendrai certainement. Quant à vous, mademoiselle, on a prétendu que j'avais de l'amour pour vous ; je suis bien éloigné d'avoir une telle prétention. D'ailleurs, l'ancienne amitié qui nous unit devait suffire, ce me semble, pour s'opposer à la naissance de l'amour. Nous nous connaissons trop bien pour avoir l'un pour l'autre ces sortes de sentiments qui supposent toujours un peu d'illusion.

En ce moment Armance se trouva hors d'état de marcher ; elle releva ses yeux baissés et regarda Octave ; ses lèvres tremblantes et pâles semblaient vouloir prononcer quelques mots. Elle voulut s'appuyer sur la caisse d'un oranger, mais elle n'eut pas la force de se retenir ; elle glissa et tomba près de cet oranger, privée de tout sentiment.

Sans la secourir aucunement, Octave resta immobile à la regarder ; elle était profondément évanouie, ses yeux si beaux étaient encore à demi ouverts, les contours de cette bouche charmante avaient conservé l'expression d'une douleur profonde. Toute la rare perfection de ce corps délicat se trahissait sous un simple vêtement du matin. Octave remarqua une petite croix de diamants qu'Armance portait ce jour-là pour la première fois.

Il eut la faiblesse de prendre sa main. Toute sa philosophie avait disparu. Il vit que la caisse de l'oranger le dérobait à la curiosité des habitants du château; il se mit à genoux à côté d'Armance : Pardon, ô mon cher ange, dit-il à voix basse et en couvrant de baisers cette main glacée, jamais je ne t'ai tant aimée!

Armance fit un mouvement; Octave se releva comme par un effort convulsif : bientôt Armance put marcher, et il la reconduisit au château sans oser la regarder. Il se reprochait amèrement l'indigne faiblesse à laquelle il venait d'être entraîné; si Armance s'en était aperçue, toute la cruauté de ses propos devenait inutile. Elle se hâta de le quitter en rentrant au château.

Dès que madame de Malivert fut visible, Octave se fit annoncer chez elle et se précipita dans ses bras. Chère maman, donne-moi la permission de voyager, c'est la seule ressource qui me reste pour éloigner un mariage abhorré, sans manquer au respect que je dois à mon père. Madame de Malivert, fort étonnée, essaya en vain d'obtenir de son fils quelques mots plus positifs sur ce prétendu mariage:

Quoi! lui disait-elle, ni le nom de la demoiselle, ni l'indication de la famille, je ne puis rien savoir de toi! Mais il y a de la folie. Bientôt madame de Malivert n'osa plus se servir de ce mot, qui lui semblait trop vrai. Tout ce qu'elle put obtenir de son fils, qui semblait déterminé à partir dans la

journée, ce fut qu'il n'irait pas en Amérique. Le but du voyage était égal à Octave, il n'avait songé qu'à la douleur du départ.

En parlant à sa mère, comme il s'efforçait, pour ne pas l'effrayer, d'avoir des idées plus modérées, une raison plausible lui vint tout à coup : — Chère maman, un homme qui porte le nom de Malivert et qui a le malheur de n'avoir encore rien fait à vingt ans, doit commencer par aller à la croisade comme nos aïeux. Je te prie de permettre que je passe en Grèce. Si tu l'exiges, je dirai à mon père que je vais à Naples; là, comme par hasard, la curiosité m'entraînera vers la Grèce, et n'est-il pas naturel qu'un gentilhomme la voie l'épée à la main? Cette manière d'annoncer mon voyage le dépouillera de tout air de prétention...

Ce projet donna de vives inquiétudes à madame de Malivert; mais il avait quelque chose de généreux et il était d'accord avec ses idées sur le devoir. Après une conversation de deux heures, qui fut un moment de repos pour Octave, il obtint le consentement de sa mère. Pressé dans les bras de cette tendre amie, il eut pendant un court moment le bonheur de pouvoir pleurer. Il consentit à des conditions qu'il eût refusées en entrant chez elle. Il lui promit que, si elle l'exigeait, douze mois après le jour de son débarquement en Grèce, il viendrait passer quinze jours avec elle.

Mais, chère maman, pour ne pas avoir le désagrément de voir mon voyage dans le journal, consens à recevoir ma visite dans ta terre de Malivert, en Dauphiné. Tout fut arrangé suivant ses désirs, et des larmes de tendresse scellèrent les conditions de ce départ imprévu.

Au sortir de chez sa mère, ayant accompli ses devoirs à l'égard d'Armance, Octave se trouva le sang-froid nécessaire pour entrer chez le marquis. Mon père, dit-il après l'avoir embrassé, permets à ton fils de te faire une question : quelle

fut la première action d'Enguerrand de Malivert, qui vivait en 1147, sous Louis le Jeune?

Le marquis ouvrit son bureau avec empressement, en tira un beau parchemin roulé qui ne le quittait jamais : c'était la généalogie de sa famille. Il vit avec un extrême plaisir que la mémoire de son fils l'avait bien servi. Mon ami, dit le vieillard en déposant ses lunettes, Enguerrand de Malivert partit en 1147 pour la croisade avec son roi. — N'est-ce pas dix-neuf ans qu'il avait alors, reprit Octave? — Précisément dix-neuf ans, dit le marquis de plus en plus satisfait du respect dont le jeune vicomte faisait preuve pour l'arbre généalogique de la famille.

Quand Octave eut donné au contentement de son père le temps de se développer et de bien s'établir dans son âme! mon père, lui dit-il d'une voix ferme, *noblesse oblige!* J'ai vingt ans passés, je me suis assez occupé de livres. Je viens vous demander votre bénédiction et la permission de voyager en Italie et en Sicile. Je ne vous cacherai point, mais c'est à vous seul que je ferai cet aveu, que de Sicile je serai entraîné à passer en Grèce; je tâcherai d'assister à un combat et reviendrai auprès de vous, un peu plus digne peut-être du beau nom que vous m'avez transmis.

Le marquis, quoique fort brave, n'avait point l'âme de ses aïeux du temps de Louis le Jeune; il était père et un tendre père du dix-neuvième siècle. Il resta tout interdit de la soudaine résolution d'Octave; il se fût volontiers accommodé d'un fils moins héroïque. Toutefois l'air austère de ce fils, et la fermeté de résolution que trahissaient ses manières, lui imposèrent. La vigueur de caractère n'avait jamais été son fort, et il n'osa refuser une permission qu'on lui demandait d'un air à s'en passer s'il la refusait.

Tu me perces le cœur, dit le bon vieillard en s'approchant de son bureau; et sans que son fils le lui eût demandé, d'une

main tremblante, il écrivit un bon d'une somme assez forte sur un notaire qui avait des fonds à lui. Prends, dit-il à Octave, et plaise à Dieu que ce ne soit pas le dernier argent que je te donne!

Le déjeuner sonna. Heureusement mesdames d'Aumale et de Bonnivet se trouvaient à Paris; et cette triste famille ne fut pas obligée de cacher sa douleur par de vaines paroles.

Octave, un peu fortifié par la conscience d'avoir fait son devoir, se sentit le courage de continuer. Il avait eu l'idée de partir avant le déjeuner; il pensa qu'il était mieux d'agir exactement comme à l'ordinaire. Les domestiques pouvaient parler. Il se plaça à la petite table du déjeuner, vis-à-vis d'Armance.

C'est pour la dernière fois de ma vie que je la vois, se disait-il. Armance eut le bonheur de se brûler d'une manière assez douloureuse en faisant le thé. Ce hasard aurait servi d'excuse à son trouble, si quelqu'un dans cette petite salle se fût trouvé assez de sang-froid pour le remarquer. M. de Malivert avait la voix tremblante; pour la première fois de sa vie, il ne trouvait rien d'agréable à dire. Il cherchait si quelque prétexte compatible avec le grand mot *Noblesse oblige!* que son fils lui avait cité si à propos, ne pourrait point lui fournir le moyen de retarder ce départ.

XIX

He unworthy you say?
'Tis impossible. It would
Be more easy to die.
DECKAR.

Octave crut remarquer que mademoiselle de Zohiloff le regardait quelquefois avec assez de tranquillité. En dépit de sa farouche vertu, qui lui défendait hautement de songer à des rapports qui n'existaient plus, il ne put s'empêcher de penser que c'était la première fois qu'il la revoyait depuis qu'il s'était avoué qu'il l'aimait ; le matin, dans le jardin, il était troublé par la nécessité d'agir. C'est donc là, se disait-il, l'impression que fait la vue d'une femme qu'on aime. Mais il est possible qu'Armance n'ait pour moi que de l'amitié. Cette nuit, c'était encore un mouvement de présomption qui me faisait penser le contraire.

Durant ce pénible déjeuner, on ne dit pas un mot du sujet qui occupait tous les cœurs. Pendant qu'Octave était chez son père, madame de Malivert avait fait appeler Armance pour lui apprendre l'étrange projet de voyage. Cette pauvre fille avait besoin de sincérité ; elle ne put s'empêcher de dire à madame de Malivert : Eh bien, maman, vous voyez si vos idées étaient fondées!

Ces deux aimables femmes étaient plongées dans la plus amère douleur. Quelle est la cause de ce départ? répétait madame de Malivert, car ce ne peut être un trait de folie, tu l'en as guéri. Il fut convenu qu'on ne parlerait à personne du voyage d'Octave, pas même à madame de Bonnivet. Il ne fallait pas le lier à son projet, et peut-être, disait madame de

Malivert, nous est-il encore permis d'espérer. Il abandonnera un dessein si brusquement conçu.

Cette conversation rendit plus cruelle, s'il est possible, la douleur d'Armance; toujours fidèle au silence éternel qu'elle croyait devoir au sentiment qui existait entre elle et son cousin, elle portait la peine de sa discrétion. Les paroles de madame de Malivert, de cette amie si prudente, et qui l'aimait si tendrement, portant sur des faits qu'elle ne connaissait que d'une manière imparfaite, n'étaient d'aucune consolation pour Armance.

Et cependant quel besoin n'eût-elle pas eu de consulter une amie sur les diverses causes qui lui semblaient avoir pu amener également la conduite si bizarre de son cousin! Mais rien au monde, pas même la douleur atroce qui déchirait son âme, ne pouvait lui faire oublier ce qu'une femme se doit à elle-même. Elle serait morte de honte plutôt que de répéter les paroles que l'homme qu'elle préférait lui avait adressées le matin. Si je faisais une telle confidence, se disait-elle, et qu'Octave le sût, il cesserait de m'estimer.

Après le déjeuner, Octave se hâta de partir pour Paris. Il agissait brusquement; il avait renoncé à se rendre raison de ses mouvements. Il commençait à sentir toute l'amertume de son projet de départ et redoutait le danger de se trouver seul avec Armance. Si son angélique bonté n'était pas irritée de l'effroyable dureté de sa conduite, si elle daignait lui parler, pouvait-il se promettre de ne pas s'attendrir en disant un éternel adieu à cette cousine si belle et si parfaite?

Elle verrait qu'il l'aimait; il n'en faudrait pas moins partir ensuite, et avec le remords éternel de n'avoir pas fait son devoir même en ce moment suprême. Ses devoirs les plus sacrés n'étaient-ils pas envers l'être qui lui était le plus cher au monde, et dont peut-être il avait compromis la tranquillité?

Octave sortit de la cour du château avec le sentiment qu'on aurait en marchant à la mort; et, à vrai dire, il eût été heureux de n'avoir que la douleur d'un homme qu'on mène au supplice. Il avait redouté la solitude du voyage, il ne souffrit presque pas; il s'étonna de ce moment de répit que lui donnait le malheur.

Il venait d'avoir une leçon de modestie trop sévère pour attribuer cette tranquillité à cette vaine philosophie qui faisait autrefois son orgueil. A cet égard le malheur avait fait de lui un homme nouveau. Ses forces étaient épuisées par tant d'efforts et de sentiments violents; il ne pouvait plus sentir. A peine fut-il descendu d'Andilly dans la plaine, qu'il tomba dans un sommeil léthargique, et il fut étonné, en arrivant à Paris, de se trouver conduit par le domestique qui, en partant, était derrière son cabriolet.

Armance, cachée dans les combles du château, derrière une persienne, avait suivi de l'œil tous les détails de ce départ. Lorsque le cabriolet d'Octave eut disparu derrière les arbres, immobile à sa place, elle se dit : Tout est fini, il ne reviendra pas.

Vers le soir, après qu'elle eut longtemps pleuré, une question qui se présenta fit un peu diversion à sa douleur. Comment cet Octave si distingué par la politesse de ses manières, et dont l'amitié était si attentive, si dévouée, peut-être même si tendre, ajouta-t-elle en rougissant, hier soir lorsque nous nous promenions ensemble, a-t-il pu prendre un ton si dur, si insultant, si étranger à toute sa manière d'être, dans l'intervalle de quelques heures? Certainement il n'a pu rien apprendre de moi qui pût l'offenser.

Armance cherchait à se rappeler tous les détails de sa conduite, avec le désir secret de rencontrer quelque faute qui pût justifier le ton bizarre qu'Octave avait pris avec elle. Elle ne trouvait rien de répréhensible; elle était malheureuse

de ne se voir aucun tort, lorsque tout à coup une ancienne idée se réveilla.

Octave n'avait-il point éprouvé une rechute de cette fureur qui autrefois l'avait porté à plusieurs violences singulières? Ce souvenir, quoique fort pénible d'abord, fut un trait de lumière. Armance était si malheureuse, que tous les raisonnements qu'elle put faire lui prouvèrent bientôt que cette explication était la plus probable. Ne pas voir Octave injuste, quelle que pût être son excuse, était pour elle une extrême consolation.

Quant à sa folie, s'il était fou, elle ne l'en aimait qu'avec plus de passion. Il aura besoin de tout mon dévouement, et jamais ce dévouement ne lui manquera, ajoutait-elle les larmes aux yeux, et son cœur palpitait de générosité et de courage. Peut-être en ce moment Octave s'exagère-t-il l'obligation où se trouve un jeune gentilhomme qui n'a encore rien fait, d'aller au secours de la Grèce. Son père ne voulait-il pas, il y a quelques années, lui faire prendre la croix de Malte? Plusieurs membres de sa famille ont été chevaliers de Malte. Peut-être, comme il hérite de leur illustration, se croit-il obligé à tenir les serments qu'ils ont faits de combattre les Turcs?

Armance se souvint qu'Octave lui avait dit le jour où l'on apprit la prise de Missolonghi : « Je ne conçois pas la belle » tranquillité de mon oncle le commandeur, lui qui a fait des » serments et qui, avant la révolution, touchait les fruits d'un » bénéfice considérable. Et nous voulons être respectés du » parti industriel! »

A force de songer à cette manière consolante d'expliquer la conduite de son cousin, Armance se dit : Peut-être quelque motif personnel est-il venu se joindre à cette obligation générale par laquelle il est fort possible que l'âme noble d'Octave se croie liée?

L'idée de se faire prêtre qu'il a eue autrefois, avant les succès d'une partie du clergé, a peut-être fait tenir sur son compte quelque propos récent. Peut-être croit-il plus digne de son nom d'aller montrer en Grèce qu'il n'a pas dégénéré de ses ancêtres que de chercher à Paris quelque affaire obscure dont le motif serait toujours pénible à expliquer et pourrait faire tache?

Il ne me l'a pas dit, parce que ces sortes de choses ne se racontent pas à une femme. Il a craint que l'habitude de confiance qu'il a pour moi ne le portât à me l'avouer; de là la dureté de ses paroles. Il ne voulait pas être entraîné à me faire quelque confidence peu convenable...

C'est ainsi que l'imagination d'Armance s'égarait dans des suppositions consolantes, puisqu'elles lui peignaient Octave innocent et généreux. Ce n'est que par excès de vertu, se disait-elle, les larmes aux yeux, qu'une telle âme peut avoir l'apparence d'un tort.

XX

A fine woman! a fair woman! a sweet woman!
— Nay, you must forget that.
— O, the world has not a sweeter creature.
Othello, act. IV.

Pendant qu'Armance se promenait seule dans une partie du bois d'Andilly inaccessible à tous les yeux, Octave était à Paris occupé des préparatifs de son départ. Il éprouvait des alternatives d'une sorte de tranquillité étonnée d'elle-même,

suivie d'instants du désespoir le plus poignant. Essayerons-nous de rappeler les différents genres de douleur qui marquaient chaque instant de sa vie? Le lecteur ne se lassera-t-il pas de ces tristes détails?

Il lui semblait entendre constamment parler tout près de son oreille, et cette sensation étrange et imprévue l'empêchait d'oublier un instant son malheur.

Les objets les plus indifférents lui rappelaient Armance. Sa folie allait au point de ne pouvoir apercevoir à la tête d'une affiche ou sur une enseigne de boutique un *A* ou un *Z*, sans être violemment entraîné à penser à cette Armance de Zohiloff qu'il s'était juré d'oublier. Cette pensée s'attachait à lui comme un feu dévorant et avec tout cet attrait de nouveauté, avec tout l'intérêt qu'il y eût mis, si depuis des siècles l'idée de sa cousine ne lui fût apparue.

Tout conspirait contre lui; il aidait son domestique, le brave Voreppe, à emballer des pistolets; le bavardage de cet homme, enchanté de partir seul avec son maître, et de disposer de tous les détails, le distrayait un peu. Tout à coup il aperçoit ces mots gravés en caractères abrégés sur la garniture d'un des pistolets : *Armance essaye de faire feu avec cette arme, le* 3 *septembre* 182*.

Il prend une carte de la Grèce; en la dépliant, il fait tomber une de ces aiguilles garnies d'un petit drapeau rouge, avec lesquelles Armance marquait les positions des Turcs lors du siége de Missolonghi.

La carte de la Grèce lui échappa des mains. Il resta immobile de désespoir. Il m'est donc défendu de l'oublier! s'écria-t-il en regardant le ciel. C'était en vain qu'il cherchait à se donner quelque fermeté. Tous les objets qui l'environnaient portaient les marques du souvenir d'Armance. L'abrégé de ce nom chéri, suivi de quelque date intéressante, était écrit partout.

Octave errait à l'aventure dans sa chambre; il donnait des ordres qu'il révoquait à l'instant. Ah ! je ne sais ce que je veux, se dit-il, au comble de la douleur. O ciel ! comment peut-on souffrir davantage ?

Il ne trouvait de soulagement dans aucune position. Il faisait les mouvements les plus bizarres. S'il en recueillait un peu d'étonnement et de douleur physique, pendant une demi-seconde, il était distrait de l'image d'Armance. Il essaya de se causer une douleur physique assez violente toutes les fois que son esprit lui rappelait Armance. De toutes les ressources qu'il imagina, celle-ci fut la moins inefficace.

Ah ! se disait-il en d'autres moments, il ne faut jamais la revoir ! cette douleur l'emporte sur toutes les autres. C'est une arme acérée dont il faut user la pointe à force de m'en percer le cœur.

Il envoya son domestique acheter quelqu'une des choses nécessaires au voyage; il avait besoin d'être débarrassé de sa présence autour de lui; il voulait pendant quelques instants se livrer à son affreuse douleur. La contrainte semblait l'envenimer encore.

Il n'y avait pas cinq minutes que ce domestique était hors de la chambre, qu'il lui sembla qu'il aurait trouvé du soulagement à pouvoir lui adresser la parole; souffrir dans la solitude était devenu le pire des tourments. Et ne pouvoir se tuer, s'écria-t-il ! Il se mit à la fenêtre pour tâcher de voir quelque chose qui pût l'occuper un instant.

Le soir vint, l'ivresse ne lui fut d'aucun secours. Il en avait espéré un peu de sommeil, elle ne lui donna que de la folie.

Effrayé des idées qui se présentaient à lui, et qui pouvaient le rendre la fable de la maison et compromettre Armance indirectement : il vaudrait mieux, se dit-il, m'accorder la permission de finir, et il s'enferma à clé.

La nuit était avancée; immobile sur le balcon de sa fenê-

tre, il regardait le ciel. Le moindre bruit attirait son attention; mais peu à peu tous les bruits cessèrent. Ce parfait silence, en le laissant tout entier à lui-même, lui parut ajouter encore à l'horreur de sa position. L'extrême fatigue lui procurait-elle un instant de demi-repos, le bourdonnement confus de paroles humaines qu'il lui semblait entendre auprès de son oreille, le réveillait en sursaut.

Le lendemain, lorsqu'on entra chez lui, le tourment moral qui le poussait à agir était si atroce, qu'il se sentit l'envie de sauter au cou du coiffeur qui lui coupait les cheveux, et de lui dire combien il était à plaindre. C'est par un cri sauvage que le malheureux que torture le bistouri du chirurgien croit soulager sa douleur.

Dans les moments les plus supportables, Octave se trouvait le besoin de faire la conversation avec son domestique. Les minuties les plus puériles semblaient absorber toute son attention, et il s'y appliquait avec un soin marqué.

Son malheur lui avait donné une excessive modestie. Sa mémoire lui rappelait-elle quelqu'un de ces petits différends que l'on rencontre dans le monde? il s'étonnait toujours de l'énergie peu polie qu'il avait déployée; il lui semblait que son adversaire avait eu toute raison et lui tous les torts.

L'image de chacun des malheurs qu'il avait rencontrés dans sa vie, se représentait à lui avec une intensité douloureuse; et parce qu'il ne devait plus voir Armance, le souvenir de cette foule de petits maux qu'un de ses regards lui eût fait oublier se réveillait plus acerbe que jamais il n'avait été. Lui qui avait tant abhorré les visites ennuyeuses, il les désirait maintenant. Un sot qui vint le voir fut son bienfaiteur pendant une heure. Il eut à écrire une lettre de politesse à une parente éloignée; cette parente fut tentée d'y voir une déclaration d'amour, tant il parlait de lui-même avec sincérité et profondeur, et tant on y voyait que l'auteur avait besoin de pitié.

Au milieu de ces alternatives douloureuses, Octave était arrivé au soir du second jour depuis qu'il avait quitté Armance; il sortait de chez son sellier. Tous ses préparatifs allaient enfin être terminés dans la nuit, et dès le lendemain matin il pourrait partir.

Devait-il retourner à Andilly? Telle était la question qu'il agitait avec lui-même. Il voyait avec horreur qu'il n'aimait plus sa mère, car elle n'entrait pour rien dans les raisons qu'il se donnait pour revoir Andilly. Il redoutait la vue de mademoiselle de Zohiloff, et d'autant plus que dans de certains moments il se disait : Mais toute ma conduite n'est-elle pas une duperie ?

Il n'osait se répondre : oui, mais alors le parti de la tentation disait : N'est-ce pas un devoir sacré de revoir ma pauvre mère à qui je l'ai promis? — Non, malheureux, s'écriait la conscience; cette réponse n'est qu'un subterfuge, tu n'aimes plus ta mère.

Dans ce moment d'angoisses ses yeux s'arrêtèrent machinalement sur une affiche de spectacle, il y vit le mot *Otello* écrit en fort gros caractères. Ce mot lui rappela l'existence de madame d'Aumale. Peut-être sera-t-elle venue à Paris pour *Otello;* en ce cas, il est de mon devoir de lui parler encore une fois. Il faut lui faire envisager mon voyage si subit comme l'idée d'un homme qui s'ennuie. J'ai longtemps dérobé ce projet à mes amis; mais depuis plusieurs mois mon départ n'était retardé que par ces sortes de difficultés d'argent dont on ne peut parler à des amis riches.

XXI

Durate, et vosmet rebus servate secundis.
HORAT.

Octave entra au Théâtre-Italien; il y trouva en effet madame d'Aumale, et dans sa loge un marquis de Crêveroche; c'était un des fats qui obsédaient le plus cette femme aimable; mais avec moins d'esprit ou plus de suffisance que les autres, il se croyait distingué. A peine Octave parut-il, que madame d'Aumale ne vit plus que lui, et le marquis de Crêveroche, outré de dépit, sortit sans que son départ fût même remarqué.

Octave s'établit sur le devant de la loge, et, par habitude prise, car, ce jour-là, il était loin de chercher à affecter quoi que ce soit, il se mit à parler à madame d'Aumale d'une voix qui quelquefois couvrait celle des acteurs. Nous avouerons qu'il outre-passa un peu le degré d'impertinence toléré, et si le parterre du Théâtre Italien eût été composé comme celui des autres spectacles, il eût eu la distraction d'une scène publique.

Au milieu du second acte d'*Otello*, le petit commissionnaire qui vend les *libretti* d'opéra et les annonce d'une voix nasillarde, vint lui apporter le billet suivant :

« J'ai naturellement, Monsieur, assez de mépris pour toutes » les affectations ; on en voit tant dans le monde, que je ne » m'en occupe que lorsqu'elles me gênent. Vous me gênez par » le tapage que vous faites avec la petite d'Aumale. Taisez-» vous.

» J'ai l'honneur d'être, etc.

» Le marquis DE CRÊVEROCHE. »

Rue de Verneuil, n° 54.

Octave fut profondément étonné de ce billet qui le rappelait aux intérêts vulgaires de la vie; il fut d'abord comme un homme qu'on aurait tiré de l'enfer pour un instant. Sa première idée fut d'affecter la joie qui bientôt inonda son âme. Il pensa que la lorgnette de M. de Crêveroche devait être dirigée vers la loge de madame d'Aumale, et que ce serait un avantage pour son rival, si elle avait l'air de moins s'amuser après son billet.

Ce mot de *rival* qu'il employa en se parlant à lui-même le fit pouffer de rire; son regard était étrange. — Qu'avez-vous donc, dit madame d'Aumale? — Je pense à mes rivaux. Peut-il y avoir sur la terre un homme qui prétende vous plaire autant que je le fais? Une aussi belle réflexion valait mieux pour la jeune comtesse que les accents les plus passionnés de la sublime Pasta.

Le soir, fort tard, après avoir reconduit chez elle madame d'Aumale qui voulut souper, Octave, rendu à lui-même, était tranquille et gai. Quelle différence avec l'état où il se trouvait depuis la nuit passée dans la forêt!

Il était assez malaisé pour lui d'avoir un témoin. Ses manières tenaient tellement à distance, et il avait si peu d'amis, qu'il craignait beaucoup d'être indiscret en priant un de ses compagnons de vie de l'accompagner chez M. de Crêveroche. Il se souvint enfin d'un M. Dolier, officier à demi-solde, qu'il voyait fort peu, mais qui était son parent.

Il envoya à trois heures du matin un billet chez le portier de M. Dolier; à cinq heures et demie, il y était lui-même, et peu après, ces messieurs se présentèrent chez M. de Crêveroche, qui les reçut avec une politesse un peu maniérée, mais enfin, fort pure de formes. Je vous attendais, messieurs, leur dit-il d'un air libre; j'ai eu l'espérance que vous voudriez bien me faire l'honneur de prendre du thé avec mon ami M. de Meylan que j'ai l'honneur de vous présenter et moi.

On prit du thé. En se levant de table, M. de Crêveroche nomma le bois de Meudon.

La politesse affectée de ce monsieur-là commence à me donner de l'humeur pour mon compte, dit l'officier de l'ancienne armée, en remontant dans le cabriolet d'Octave. Laissez-moi mener, ne vous gâtez pas la main. Combien y a-t-il de temps que vous n'êtes entré dans une salle d'armes? — Trois ou quatre ans, dit Octave, c'est du plus loin qu'il me souvienne. — Quand avez-vous tiré le pistolet en dernier lieu? — Il y a six mois peut-être, mais jamais je n'ai songé à me battre au pistolet. — Diable, dit M. Dolier, six mois! ceci me contrarie. Tendez le bras vers moi. Vous tremblez comme la feuille. — C'est un malheur que j'ai toujours eu, dit Octavè.

M. Dolier, fort mécontent, ne dit plus mot. L'heure silencieuse que l'on mit pour aller de Paris à Meudon fut pour Octave l'instant le plus doux qu'il eût trouvé depuis son malheur. Il n'avait nullement cherché ce combat. Il comptait se défendre vivement; mais enfin, s'il était tué, il n'aurait aucun reproche à se faire. Dans l'état où étaient ses affaires, la mort était pour lui le premier des bonheurs.

On arriva dans un lieu reculé du bois de Meudon; mais M. de Crêveroche, plus affecté et plus *dandy* qu'à l'ordinaire, trouva des objections ridicules contre deux ou trois places. M. Dolier se contenait à peine; Octave avait beaucoup de peine à le retenir. — Laissez-moi du moins le témoin, dit M. Dolier, je veux lui faire entendre ce que je pense de tous les deux. — Renvoyez ces idées à demain, reprit Octave d'un ton sévère; songez qu'aujourd'hui vous avez eu la bonté de me promettre de me rendre un service.

Le témoin de M. de Crêveroche nomma les pistolets avant de parler d'épées. Octave trouva la chose de mauvais goût et fit un signe à M. Dolier qui accepta sur-le-champ. Enfin l'on fit feu: M. de Crêveroche, tireur fort habile, eut le premier

coup; Octave fut blessé à la cuisse; le sang coulait avec abondance. J'ai le droit de tirer, dit-il froidement; et M. de Crêveroche eut une jambe effleurée. — Serrez-moi la cuisse avec mon mouchoir et le vôtre, dit Octave à son domestique; il faut que le sang ne coule pas pendant quelques minutes. Quel est donc votre projet, dit M. Dolier? — De continuer, reprit Octave, je ne me sens point faible, j'ai autant de force qu'en arrivant; je finirais toute autre affaire, pourquoi ne pas terminer celle-ci? — Mais elle me semble plus que terminée, dit M. Dolier. — Et votre colère d'il y a dix minutes, qu'est-elle devenue? — Cet homme n'a voulu nous insulter en rien, reprit M. Dolier; c'est un sot tout simplement.

Les témoins, après s'être parlé, s'opposèrent nettement à un nouveau feu. Octave s'était aperçu que le témoin de M. de Crêveroche était un être subalterne peut-être poussé dans le monde par sa bravoure, mais au fond en état d'adoration constante devant le marquis; il adressa quelques mots piquants à celui-ci. M. de Meylan fut réduit au silence par un mot ferme de son ami, et le témoin d'Octave ne put plus décemment ouvrir la bouche. Tout en parlant, Octave était peut-être plus heureux qu'il ne l'avait été de sa vie entière. Je ne sais quel espoir vague et criminel il fondait sur sa blessure qui allait le retenir quelques jours chez sa mère, et par conséquent pas fort loin d'Armance. Enfin, M. de Crêveroche, rouge de colère, et Octave le plus heureux des hommes, obtinrent au bout d'un quart d'heure qu'on rechargerait les pistolets.

M. de Crêveroche, furieux de la crainte de ne pouvoir danser de quelques semaines, à cause de son écorchure à la jambe, proposa en vain de tirer à bout portant; les témoins menacèrent de les planter là avec leurs domestiques, et d'emporter les pistolets s'ils se rapprochaient d'un pas. Le sort favorisa encore M. de Crêveroche; il visa longtemps et fit à Oc-

tave une blessure grave au bras droit. — Monsieur, lui cria Octave, vous devez attendre mon feu, permettez que je fasse serrer mon bras. Cette opération rapidement terminée, et le domestique d'Octave, ancien soldat, ayant mouillé le mouchoir avec de l'eau-de-vie, ce qui le fit serrer très-ferme; je me sens assez fort, dit Octave à M. Dolier. Il tira, M. de Crèveroche tomba et mourut deux minutes après.

Octave, appuyé sur son domestique, se rapprocha de son cabriolet, et monta sans dire un seul mot. M. Dolier ne put s'empêcher de plaindre ce beau jeune homme expirant, et dont on voyait les membres se roidir à quelques pas d'eux. Ce n'est qu'un fat de moins, dit froidement Octave.

Au bout de vingt minutes, quoique le cabriolet n'allât qu'au pas, le bras me fait bien mal, dit Octave à M. Dolier, le mouchoir me serre trop, et tout à coup il s'évanouit. Il ne reprit connaissance qu'une heure après, dans la chaumière d'un jardinier, bonhomme fort humain et que M. Dolier avait commencé par bien payer en entrant chez lui.

« Vous savez, mon cher cousin, lui dit Octave, combien ma mère est souffrante; quittez-moi, passez rue Saint-Dominique; si vous ne trouvez pas ma mère à Paris, ayez l'extrême bonté d'aller jusqu'à Andilly; apprenez-lui, avec tous les ménagements possibles, que j'ai fait une chute de cheval et me suis cassé un os du bras droit. Ne parlez ni de duel ni de balle. J'ai lieu d'espérer que certaines circonstances, que je vous conterai plus tard, empêcheront que cette légère blessure ne mette ma mère au désespoir; ne parlez de duel qu'à la police s'il le faut, et envoyez-moi un chirurgien. Si vous allez jusqu'au château d'Andilly, qui est à cinq minutes du village, faites demander mademoiselle Armance de Zohiloff, elle préparera ma mère au récit que vous avez à lui faire. »

Nommer Armance fit une révolution dans la situation d'Octave. Il osait donc prononcer ce nom, chose qu'il s'était

tant défendue! il ne la quitterait pas d'un mois peut-être! Cet instant fut rempli de délices.

Pendant le combat, Octave avait souvent entrevu l'idée d'Armance, mais il se la défendait sévèrement. Après l'avoir nommée, il osa penser à elle un instant; peu après, il se sentit bien faible. Ah! si j'allais mourir, se dit-il avec joie, et il se permit de penser à Armance comme avant la fatale découverte de l'amour qu'il avait pour elle. Octave remarqua que les paysans qui l'entouraient paraissaient fort alarmés; les signes de leur inquiétude diminuèrent ses remords de la permission qu'il se donnait de penser à sa cousine. Si mes blessures tournent mal, se dit-il, il me sera permis de lui écrire; j'ai été bien cruel envers elle.

L'idée d'écrire à Armance ayant paru une fois, s'empara tout à fait de l'esprit d'Octave. Si je me sens mieux, se dit-il enfin pour calmer les reproches qu'il se faisait, je serai toujours le maître de brûler ma lettre. Octave souffrait beaucoup, il était survenu un violent mal de tête : je puis mourir tout à coup, se dit-il gaiement et en s'efforçant de se rappeler quelques idées d'anatomie. Ah! il doit m'être permis d'écrire!

Enfin il eut la faiblesse de demander une plume, du papier et de l'encre. On put bien lui procurer une feuille de gros papier d'écolier et une mauvaise plume; mais il n'y avait pas d'encre dans la maison. Oserons-nous l'avouer? Octave eut l'enfantillage d'écrire avec son sang qui coulait encore un peu à travers le bandage de son bras droit. Il écrivit de la main gauche, et avec plus de facilité qu'il ne l'espérait :

« Ma chère cousine,

» Je viens de recevoir deux blessures qui peuvent me re-
» tenir à la maison quinze jours chacune. Comme vous êtes,

» après ma mère, ce que je révère le plus au monde, je vous » écris ces lignes pour vous annoncer ce que dessus. Si je » courais quelque danger, je vous le dirais. Vous m'avez ac- » coutumé aux preuves de votre tendre amitié; auriez-vous » la bonté de vous trouver comme par hasard chez ma » mère, à laquelle M. Dolier va parler d'une simple chute de » cheval et d'une fracture du bras droit? Savez-vous, ma » chère Armance, que nous avons deux os à la partie du bras » qui joint la main? C'est un de ces os qui est cassé. Parmi » les blessures qui retiennent un mois à la maison, c'est la plus » simple que j'aie pu imaginer. Je ne sais si les convenances » permettent que vous me voyiez pendant ma maladie; je » crains que non. J'ai envie de commettre une indiscrétion : » à cause de mon petit escalier, on proposera peut-être de » placer mon lit dans le salon qu'il faut traverser pour aller » à la chambre de ma mère, et j'accepterai. Je vous prie de » brûler ma lettre à l'instant même..... Je viens de m'éva- » nouir, c'est l'effet naturel et nullement dangereux de l'hé- » morragie; me voilà déjà dans les termes savants. Vous avez » été ma dernière pensée en perdant connaissance, et ma » première en revenant à la vie. Si vous le trouvez conve- » nable, venez à Paris avant ma mère; le transport d'un » blessé, quand il ne s'agirait que d'une simple entorse, a » toujours quelque chose de sinistre qu'il faut lui épargner. » Un de vos malheurs, chère Armance, c'est de n'avoir plus » vos parents; si je meurs par hasard, et contre toute appa- » rence, vous serez séparée de qui vous aimait mieux qu'un » père n'aime sa fille. Je prie Dieu qu'il vous accorde le » bonheur dont vous êtes digne. C'est beaucoup, beaucoup » dire.

» OCTAVE.

» *P. S.* Pardonnez des mots durs, qui alors étaient néces- » saires. »

L'idée de la mort étant venue à Octave, il fit chercher une seconde feuille de papier, au milieu de laquelle il écrivit :

« Je lègue la propriété de tout ce que je possède mainte-
» nant à mademoiselle Armance de Zohiloff, ma cousine,
» comme un faible témoignage de ma reconnaissance pour
» les soins que je suis sûr qu'elle donnera à ma mère lors-
» que je ne serai plus.

» Fait à Clamart, le..... 182*.

» Octave de Malivert. »

Et il fit signer deux témoins, la qualité de l'encre lui donnant quelques doutes sur la validité d'un tel acte.

XXII

> To the dull plodding man whose vulgar soul is awake only to the gross and paltry interests of every day life, the spectacle of a noble being plunged in misfortune by the resistless force of passion, serves only as an object of scorn and ridicule.
>
> Deckar.

Comme les témoins achevaient de signer, il s'évanouit de nouveau; les paysans fort inquiets étaient allés chercher leur curé. Enfin deux chirurgiens arrivèrent de Paris et jugèrent qu'Octave était fort mal. Ces messieurs furent frappés de l'ennui qu'il y aurait pour eux à venir chaque jour à Clamart, et décidèrent que le blessé serait transporté à Paris.

Octave avait expédié sa lettre à Armance par un jeune paysan de bonne volonté qui prit un cheval à la poste et promit d'être, en moins de deux heures, au château d'Andilly. Cette lettre précéda M. Dolier qui était resté longtemps à Paris pour trouver des chirurgiens. Le jeune paysan sut fort bien se faire introduire auprès de mademoiselle de Zohiloff sans faire de bruit dans la maison. Elle lut la lettre. A peine eut-elle la force de faire quelques questions. Tout son courage l'avait abandonnée.

Elle se trouvait, en recevant cette fatale nouvelle, dans cette disposition au découragement qui suit les grands sacrifices commandés par le devoir, mais qui n'ont produit qu'une situation tranquille et sans mouvement. Elle cherchait à s'accoutumer à la pensée de ne jamais revoir Octave, mais l'idée de sa mort ne s'était point présentée à elle. Cette dernière rigueur de la fortune la prit au dépourvu.

En écoutant les détails fort alarmants que donnait le jeune paysan, ses sanglots l'étouffaient, et mesdames de Bonnivet et de Malivert étaient dans la pièce voisine! Armance frémit de l'idée d'en être entendue et de paraître à leurs yeux dans l'état où elle se trouvait. Cette vue eût donné la mort à madame de Malivert, et plus tard, madame de Bonnivet en eût fait une anecdote tragique et touchante fort désagréable pour l'héroïne.

Mademoiselle de Zohiloff ne pouvait, dans aucun cas, laisser voir à une mère malheureuse cette lettre écrite avec le sang de son fils. Elle s'arrêta à l'idée de venir à Paris et de se faire accompagner par une femme de chambre. Cette femme l'encouragea à prendre le jeune paysan avec elle dans la voiture. Je ne dirai rien des tristes détails qui lui furent répétés pendant ce voyage. On arriva dans la rue Saint-Dominique.

Elle frémit en apercevant de loin la maison dans une

chambre de laquelle Octave rendait peut-être le dernier soupir. Il se trouva qu'il n'était point encore arrivé; Armance n'eut plus de doutes, elle le crut mort dans la chaumière du paysan de Clamart. Son désespoir l'empêchait de donner les ordres les plus simples; elle parvint enfin à dire qu'il fallait préparer un lit dans le salon. Les domestiques étonnés lui obéissaient sans la comprendre.

Armance avait envoyé chercher une voiture, et ne songeait qu'à trouver un prétexte qui lui permît d'aller à Clamart. Tout lui parut devoir céder à l'obligation de secourir Octave dans ses derniers moments s'il vivait encore. Que me fait le monde et ses vains jugements, se disait-elle? je ne le ménageais que pour lui; et d'ailleurs, si l'opinion est raisonnable, elle doit m'approuver.

Comme elle allait partir, à un grand bruit qui se fit à la porte cochère, elle comprit qu'Octave arrivait. La fatigue causée par le mouvement du voyage l'avait fait retomber dans un état d'insensibilité complète. Armance, entr'ouvrant une fenêtre qui donnait sur la cour, aperçut entre les épaules des paysans qui portaient le brancard, la figure pâle d'Octave profondément évanoui. Cette tête inanimée qui suivait le mouvement du brancard et allait de côté et d'autre sur l'oreiller, fut un spectacle trop cruel pour Armance, qui tomba sans mouvement sur la fenêtre.

Lorsque les chirurgiens, après avoir posé le premier appareil, vinrent lui rendre compte de l'état du blessé comme à la seule personne de la famille qui fût dans la maison, ils la trouvèrent silencieuse, les regardant fixement, ne pouvant répondre, et dans un état qu'ils jugèrent voisin de la folie.

Elle n'ajouta pas la moindre foi à tout ce qu'ils lui dirent; elle croyait ce qu'elle avait vu. Cette personne si raisonnable avait perdu tout empire sur elle-même. Étouffée par ses sanglots, elle relisait sans cesse la lettre d'Octave. Dans l'égare-

ment de sa douleur, en présence d'une femme de chambre, elle osait la porter à ses lèvres. A force de relire cette lettre, Armance y vit l'ordre de la brûler.

Jamais sacrifice ne fut plus pénible; il fallait donc se séparer de tout ce qui lui resterait d'Octave; mais il l'avait désiré. Malgré ses sanglots, Armance entreprit de copier cette lettre, elle s'interrompait à chaque ligne, pour la presser contre ses lèvres. Enfin, elle eut le courage de la brûler sur le marbre de sa petite table; elle en recueillit les cendres précieusement.

Le domestique d'Octave, le fidèle Voreppe, sanglotait auprès de son lit; il se souvint qu'il avait une seconde lettre écrite par son maître : c'était le testament. Ce papier avertit Armance qu'elle n'était pas seule à souffrir. Il fallait repartir pour Andilly, et aller porter des nouvelles d'Octave à sa mère. Elle passa devant le lit du blessé dont l'extrême pâleur et l'immobilité semblaient annoncer la mort prochaine; cependant il respirait encore. L'abandonner en cet état aux soins des domestiques et d'un petit chirurgien du voisinage, qu'elle avait fait appeler, fut le sacrifice le plus pénible de tous.

En arrivant à Andilly, Armance trouva M. Dolier qui n'avait pas encore vu la mère d'Octave; Armance avait oublié que ce matin-là toute la société avait fait la partie d'aller au château d'Écouen. On attendit longtemps le retour de ces dames, et M. Dolier eut le temps de dire ce qui s'était passé le matin : il ne savait pas l'objet de la querelle avec M. de Crêveroche.

Enfin on entendit les chevaux rentrant dans la cour. M. Dolier voulut se retirer pour ne paraître que dans le cas où M. de Malivert désirerait sa présence. Armance, de l'air le moins alarmé qu'elle pût prendre, annonça à madame de Malivert que son fils venait de faire une chute de cheval

dans une promenade du matin et s'était cassé un os du bras droit. Mais ses sanglots, que dès la seconde phrase elle ne fut plus maîtresse de retenir, démentaient son récit à chaque mot.

Il serait superflu de parler du désespoir de madame de Malivert; le pauvre marquis était atterré. Madame de Bonnivet, fort touchée elle-même, et qui voulut absolument les suivre à Paris, ne pouvait lui rendre le moindre courage. Madame d'Aumale s'était échappée au premier mot de l'accident d'Octave, et galopait sur la route de la barrière de Clichy; elle arriva rue Saint-Dominique longtemps avant la famille, apprit toute la vérité du domestique d'Octave, et disparut quand elle entendit la voiture de madame de Malivert s'arrêter à la porte.

Les chirurgiens avaient dit que dans l'état de faiblesse extrême où se trouvait le blessé, toute émotion forte devait être soigneusement évitée. Madame de Malivert passa derrière le lit de son fils de manière à le voir sans en être aperçue.

Elle se hâta de faire appeler son ami, le célèbre chirurgien Duquerrel; le premier jour, cet homme habile augura bien des blessures d'Octave; on espéra dans la maison. Pour Armance, elle avait été frappée dès le premier instant, et ne se fit jamais la moindre illusion. Octave, ne pouvant lui parler en présence de tant de témoins, une fois essaya de lui serrer la main.

Le cinquième jour le tétanos parut. Dans un moment où un redoublement de fièvre lui donnait des forces, Octave pria fort sérieusement M. Duquerrel de lui dire toute la vérité.

Ce chirurgien, homme d'un vrai courage et plus d'une fois atteint lui-même sur les champs de bataille par la lance du Cosaque, lui répondit : Monsieur, je ne vous cacherai pas qu'il y a du danger, mais j'ai vu plus d'un blessé dans votre état résister au tétanos. — Dans quelle proportion, reprit Octave ?

— Puisque vous voulez finir en homme, dit M. Duquerrel, il y a deux à parier contre un que dans trois jours vous ne souffrirez plus; si vous avez à vous réconcilier avec le ciel, c'est le moment. Octave resta pensif après cette déclaration ; mais bientôt un sentiment de joie et un sourire très-marqué succédèrent à ses réflexions. L'excellent Duquerrel fut alarmé de cette joie qu'il prit pour un commencement de délire.

XXIII

> Tu sei niente, o morte! Ma sarebbe mai dopo sceso il primo gradino della mia tomba, che mi verrebbe dato di veder la vita come ella è realmente?
>
> GUASCO.

Jusqu'à ce moment, Armance n'avait jamais vu son cousin qu'en présence de sa mère. Ce jour-là, après la sortie du chirurgien, madame de Malivert crut apercevoir dans les yeux d'Octave une force inusitée et le désir de parler à mademoiselle de Zohiloff. Elle pria sa jeune parente de la remplacer un instant auprès de son fils, pendant qu'elle irait écrire dans la pièce voisine un mot indispensable.

Octave suivit sa mère des yeux; dès qu'il ne la vit plus : Chère Armance, dit-il, je vais mourir ; ce moment a quelques priviléges, et vous ne vous offenserez pas de ce que je vais vous dire pour la première fois de ma vie ; je meurs comme j'ai vécu, en vous aimant avec passion ; et la mort m'est douce, parce qu'elle me permet de vous faire cet aveu.

Le saisissement d'Armance l'empêcha de répondre; les larmes inondèrent ses yeux, et, chose étrange, ces larmes étaient de bonheur. — L'amitié la plus dévouée et la plus tendre, lui dit-elle enfin, attache ma destinée à la vôtre. — J'entends, reprit Octave, je suis doublement heureux de mourir. Vous m'accordez votre amitié, mais votre cœur appartient à un autre, à cet homme heureux qui a reçu la promesse de votre main.

L'accent d'Octave était trop plein de malheur; Armance n'eut pas le courage de l'affliger en ce moment suprême. — Non, mon cher cousin, lui dit-elle, je ne puis avoir pour vous que de l'amitié; mais personne sur la terre ne m'est plus cher que vous ne l'êtes. — Et le mariage dont vous m'aviez parlé, dit Octave? — Je ne me suis permis dans toute ma vie que ce seul mensonge, et je vous supplie de me le pardonner. Je n'ai vu que ce moyen de résister à un projet qu'avait inspiré à madame de Malivert l'excès de sa prévention pour moi. Jamais je ne serai sa fille, mais jamais je n'aimerai personne plus que je ne vous aime; c'est à vous, mon cousin, de voir si vous voulez de mon amitié à ce prix. — Si je devais vivre, je serais heureux. — J'ai encore une condition à faire, ajouta Armance. Pour que j'ose goûter sans contrainte le bonheur d'être parfaitement sincère avec vous, promettez-moi que si le ciel nous accorde votre guérison, jamais il ne sera question de mariage entre nous. — Quelle étrange condition! dit Octave. Voudriez-vous encore me jurer que vous n'avez d'amour pour personne? — Je vous jure, reprit Armance les larmes aux yeux, que de ma vie je n'ai aimé qu'Octave, et qu'il est de bien loin ce que je chéris le plus au monde; mais je ne puis avoir pour lui que de l'amitié, ajouta-t-elle en rougissant beaucoup du mot qui venait de lui échapper, et jamais je ne pourrai lui accorder ma confiance, s'il ne me donne sa parole d'honneur que quoi qu'il puisse ar-

river, de sa vie il ne fera aucune démarche directe ou indirecte pour obtenir ma main. — Je vous le jure, dit Octave profondément étonné... mais Armance me permettra-t-elle de lui parler de mon amour ? — Ce sera le nom que vous donnerez à notre amitié, dit Armance avec un regard enchanteur. — Il n'y a que peu de jours, reprit Octave, que je sais que je vous aime. Ce n'est pas que depuis bien longtemps, jamais cinq minutes aient passé sans que le souvenir d'Armance vînt décider si je devais m'estimer heureux ou malheureux ; mais j'étais aveugle.

Un instant après notre conversation dans le bois d'Andilly, une plaisanterie de madame d'Aumale me prouva que je vous aimais. Cette nuit-là, j'éprouvai ce que le désespoir a de plus cruel, je croyais devoir vous fuir, je pris la résolution de vous oublier et de partir. Le matin, en rentrant de la forêt, je vous rencontrai dans le jardin du château, et je vous parlai avec dureté, afin que votre juste indignation contre un procédé si atroce me donnât des forces contre le sentiment qui me retenait en France. Si vous m'aviez adressé une seule de ces paroles si douces que vous me disiez quelquefois, si vous m'aviez regardé, jamais je n'aurais retrouvé le courage qu'il me fallait pour partir. Me pardonnez-vous ? — Vous m'avez rendue bien malheureuse, mais je vous avais pardonné avant l'aveu que vous venez de me faire.

Il y avait une heure qu'Octave goûtait pour la première fois de sa vie le bonheur de parler de son amour à l'être qu'il aimait.

Un seul mot venait de changer du tout au tout la position d'Octave et d'Armance ; et comme depuis longtemps, penser l'un à l'autre occupait tous les instants de leur existence, un étonnement rempli de charmes leur faisait oublier le voisinage de la mort ; ils ne pouvaient se dire un mot sans découvrir de nouvelles raisons de s'aimer.

Plusieurs fois madame de Malivert était venue sur la pointe du pied, jusqu'à la porte de sa chambre. Elle n'avait point été aperçue par deux êtres qui avaient tout oublié, jusqu'à la mort cruelle prête à les séparer. Elle craignit à la fin que l'agitation d'Octave n'augmentât le danger ; elle s'approcha et leur dit presque en riant : Savez-vous, mes enfants, qu'il y a plus d'une heure et demie que vous vous parlez, cela peut augmenter ta fièvre. — Chère maman, je puis t'assurer, répondit Octave, que depuis quatre jours je ne me suis pas senti aussi bien. Il dit à Armance : Une chose m'agite quand j'ai la fièvre très-fort. Ce pauvre marquis de Crêveroche avait un chien fort beau qui paraissait lui être très-attaché. Je crains que cette pauvre bête ne soit négligée depuis que son maître n'est plus. Voreppe ne pourrait-il pas se déguiser en braconnier et aller acheter ce beau chien braque? Je voudrais du moins avoir la certitude qu'il est bien traité. J'espère le voir. Dans tous les cas, je vous le donne, ma chère cousine.

Après cette journée si agitée, Octave tomba dans un profond sommeil, mais le lendemain le tétanos reparut. M. Duquerrel se crut obligé de parler au marquis, et le désespoir fut au comble dans cette maison. Malgré la roideur de son caractère, Octave était chéri des domestiques ; on aimait sa fermeté et sa justice.

Pour lui, quoiqu'il souffrît quelquefois d'une manière atroce, plus heureux qu'il ne l'avait été dans le cours de toute sa vie, l'approche de la fin de cette vie la lui faisait juger enfin d'une manière raisonnable et qui redoublait son amour pour Armance. C'était à elle qu'il devait le peu d'instants heureux qu'il apercevait au milieu de cet océan de sensations amères et de malheurs. Par ses conseils, au lieu de bouder le monde, il avait agi, et s'était guéri de beaucoup de faux jugements qui augmentaient sa misère. Octave souffrait beaucoup, mais

au grand étonnement du bon Duquerrel, il vivait, il avait même des forces.

Il eut besoin de huit jours entiers pour renoncer au serment de ne jamais aimer qui avait été la grande affaire de toute sa vie. Le voisinage de la mort l'engagea d'abord à se pardonner sincèrement la violation de ce serment. On meurt comme on peut, se disait-il, moi je meurs au comble du bonheur ; le hasard me devait peut-être cette compensation après avoir fait de moi un être constamment si misérable.

Mais je puis vivre, pensait-il, et alors il était plus embarrassé. Enfin il arriva à se dire que dans le cas peu probable où il survivrait à ses blessures, le manque de caractère consisterait à tenir ce vœu téméraire qu'il avait fait dans sa jeunesse, et non pas à le violer. Car enfin, ce serment ne fut fait que dans l'intérêt de mon bonheur et de mon honneur. Pourquoi, si je vis, ne pas continuer à goûter auprès d'Armance les douceurs de cette amitié si tendre qu'elle m'a jurée? Est-il en mon pouvoir de ne pas sentir l'amour passionné que j'ai pour elle?

Octave était étonné de vivre; quand enfin, après huit jours de combats, il eut résolu tous les problèmes qui troublaient son âme, et qu'il se fut entièrement résigné à accepter le bonheur imprévu que le ciel lui envoyait, en vingt-quatre heures son état changea du tout au tout, et les médecins les plus pessimistes osèrent répondre à madame de Malivert de la vie de son fils. Peu après, la fièvre cessa, et il tomba dans une faiblesse extrême, il ne pouvait presque parler.

A son retour à la vie, Octave fut saisi d'un long étonnement; tout était changé pour lui. Il me semble, disait-il à Armance, qu'avant cet accident j'étais fou. A chaque instant je songeais à vous, et j'avais l'art de tirer du malheur de cette idée charmante. Au lieu de conformer ma conduite aux événements que je rencontrais dans la vie, je m'étais fait une

règle antérieure à toute expérience. — Voilà de la mauvaise philosophie, disait Armance en riant, voilà pourquoi ma tante voulait absolument vous convertir. Vous êtes vraiment fous par excès d'orgueil, messieurs les gens sages; je ne sais pourquoi nous vous préférons, car vous n'êtes point gais. Pour moi, je m'en veux de ne pas avoir de l'amitié pour quelque jeune homme bien inconséquent et qui ne parle que de son tilbury.

Quand il eut toute sa tête, Octave se fit bien encore quelques reproches d'avoir violé ses serments; il s'estimait un peu moins. Mais le bonheur de tout dire à mademoiselle de Zohiloff, même les remords qu'il éprouvait de l'aimer avec passion, formait pour cet être, qui de la vie ne s'était confié à personne, un état de félicité tellement au-dessus de tout ce qu'il avait pensé, qu'il n'eut jamais l'idée sérieuse de reprendre ses préjugés et sa tristesse d'autrefois.

En me promettant à moi-même de ne jamais aimer, je m'étais imposé une tâche au-dessus des forces de l'humanité; aussi ai-je été constamment malheureux. Et cet état violent a duré cinq années! J'ai trouvé un cœur tel que jamais je n'avais eu la moindre idée qu'il pût en exister un semblable sur la terre. Le hasard, déjouant ma folie, me fait rencontrer le bonheur, et je m'en offense, j'en suis presque en colère! En quoi est-ce que j'agis contre l'honneur? Qui a connu mon vœu pour me reprocher de le violer? Mais c'est une habitude méprisable que celle d'oublier ses serments; n'est-ce donc rien que d'avoir à rougir à ses propres yeux? Mais il y a là cercle vicieux; ne me suis-je pas donné à moi-même d'excellentes raisons pour violer ce serment téméraire fait par un enfant de seize ans? L'existence d'un cœur comme celui d'Armance répond à tout.

Toutefois, tel est l'empire d'une longue habitude: Octave n'était parfaitement heureux qu'auprès de sa cousine. Il avait besoin de sa présence.

Un doute venait quelquefois troubler le bonheur d'Armance. Il lui semblait qu'Octave ne lui faisait pas une confidence bien complète des motifs qui l'avaient porté à la fuir et à quitter la France après la nuit passée dans le bois d'Andilly. Elle trouvait au-dessous de sa dignité de faire des questions, mais elle lui dit un jour, et même d'un air assez sévère : Si vous voulez que je me livre au penchant que je me sens à avoir pour vous beaucoup d'amitié, il faut que vous me rassuriez contre la crainte d'être abandonnée tout à coup, en vertu de quelque idée bizarre qui vous aura passé par la tête. Promettez-moi de ne jamais quitter le lieu où je serai avec vous, Paris ou Andilly peu importe, sans me dire *tous* vos motifs. Octave promit.

Le soixantième jour après sa blessure, il put se lever, et la marquise, qui sentait vivement l'absence de mademoiselle de Zohiloff, la redemanda à madame de Malivert, à qui ce départ fit une sorte de plaisir.

On s'observe moins dans l'intimité de la vie domestique et pendant l'inquiétude d'une grande douleur. Le vernis brillant d'une extrême politesse est alors moins sensible, et les vraies qualités de l'âme reprennent tout leur avantage. Le manque de fortune de cette jeune parente et son nom étranger, que M. de Soubirane avait soin de toujours mal prononcer, avaient porté le commandeur, et même quelquefois M. de Malivert, à lui parler un peu comme à une dame de compagnie.

Madame de Malivert tremblait qu'Octave ne s'en aperçût. Le respect qui lui fermait la bouche à l'égard de son père, ne lui eût fait prendre la chose qu'avec plus de hauteur envers M. de Soubirane, et l'amour-propre irritable du commandeur n'eût pas manqué de se venger par quelque histoire fâcheuse qu'il aurait fait courir sur le compte de mademoiselle de Zohiloff.

Ces propos pouvaient revenir à Octave, et avec la violence de son caractère, madame de Malivert prévoyait les scènes les plus pénibles et peut-être les moins possibles à cacher. Heureusement, rien de ce qu'avait rêvé son imagination un peu vive n'arriva, Octave ne s'était aperçu de rien. Armance avait repris l'égalité envers M. de Soubirane par quelques épigrammes détournées sur la vivacité de la guerre que dans les derniers temps les chevaliers de Malte faisaient aux Turcs, tandis que les officiers russes, avec leurs noms peu connus dans l'histoire, prenaient Ismaïloff.

Madame de Malivert, songeant d'avance aux intérêts de sa belle-fille et au désavantage immense d'entrer dans le monde sans fortune et sans nom, fit à quelques amis intimes des confidences destinées à discréditer d'avance tout ce que la vanité blessée pourrait inspirer à M. de Soubirane. Ces précautions excessives n'eussent peut-être pas été déplacées; mais le commandeur, qui jouait à la bourse depuis l'indemnité de sa sœur, et qui jouait *à coup sûr*, fit une perte assez considérable, qui lui fit oublier ses velléités de haine.

Après le départ d'Armance, Octave, qui ne la voyait plus qu'en présence de madame de Bonnivet, eut des idées sombres; il songeait de nouveau à son ancien serment. Comme sa blessure au bras le faisait souffrir constamment, et même quelquefois lui donnait la fièvre, les médecins proposèrent de l'envoyer aux eaux de Barèges; mais M. Duquerrel, qui savait ne pas traiter tous ses malades de la même manière, prétendit qu'un air un peu vif suffirait au rétablissement du malade, et lui ordonna de passer l'automne sur les coteaux d'Andilly.

Ce lieu était cher à Octave; dès le lendemain il y fut établi. Ce n'est pas qu'il eût l'espoir d'y retrouver Armance; madame de Bonnivet parlait depuis longtemps d'un voyage au fond du Poitou. Elle faisait rétablir à grands frais l'antique

château où l'amiral de Bonnivet avait jadis eu l'honneur de recevoir François Ier, et mademoiselle de Zohiloff devait l'accompagner.

Mais la marquise eut l'avis secret d'une promotion prochaine dans l'ordre du Saint-Esprit. Le feu roi avait promis le cordon bleu à M. de Bonnivet. En conséquence, l'architecte poitevin écrivit bientôt que la présence de madame serait sans objet dans le moment présent, parce qu'on manquait d'ouvriers, et peu de jours après l'arrivée d'Octave, madame de Bonnivet vint s'établir à Andilly.

XXIV

Le bruit des domestiques, logés dans les mansardes, pouvant incommoder Octave, madame de Bonnivet les établit dans la maison d'un paysan voisin. C'était dans ces sortes d'égards matériels pour ainsi dire que triomphait le génie de la marquise; elle y portait une grâce parfaite, et savait fort adroitement employer sa fortune à étendre la réputation de son esprit.

Le fond de sa société était composé de ces gens qui pendant quarante ans n'ont jamais fait que ce qui est de la convenance la plus exacte, de ces gens qui font la mode et ensuite s'en étonnent. Ils déclarèrent que madame de Bonnivet s'imposant le sacrifice de ne pas aller dans ses terres, et de passer l'automne à Andilly pour faire compagnie à son amie intime madame de Malivert, il était de devoir étroit pour tous les cœurs sensibles de venir partager sa solitude.

Elle fut telle, cette solitude, que la marquise fut obligée de prendre des chambres dans le petit village à mi-côte pour loger ses amis qui accouraient en foule. Elle y faisait mettre des papiers et des lits. Bientôt la moitié du village fut embellie par ses ordres et occupée. On se disputait les logements, on lui écrivait de tous les châteaux des environs de Paris pour solliciter une chambre. Il devint convenable de venir tenir compagnie à cette admirable marquise qui soignait cette pauvre madame de Malivert, et Andilly fut brillant pendant le mois de septembre comme un village d'eaux. Il fut question de cette mode même à la cour. Si nous avions vingt femmes d'esprit comme madame de Bonnivet, dit quelqu'un, on pourrait risquer d'aller habiter Versailles. Et le cordon bleu de M. de Bonnivet parut assuré.

Jamais Octave n'avait été aussi heureux. La duchesse d'Ancre trouvait ce bonheur bien naturel. Octave, disait-elle, peut se croire en quelque sorte le centre de tout ce mouvement d'Andilly : le matin chacun envoie chercher des nouvelles de sa santé; quoi de plus flatteur à son âge ! Ce petit homme est bien heureux, ajoutait la duchesse, il va être connu de tout Paris, et son impertinence en sera augmentée de moitié. Ce n'était pas là précisément la cause du bonheur d'Octave.

Il voyait parfaitement heureuse cette mère chérie à laquelle il venait de causer tant d'inquiétudes. Elle jouissait de la manière brillante dont son fils débutait dans le monde. Depuis ses succès, elle commençait à ne plus se dissimuler que son genre de mérite avait trop de singularité, et se trouvait trop peu copié des mérites connus, pour ne pas avoir besoin d'être soutenu par la toute-puissante influence de la mode. Privé de ce secours, il eût passé inaperçu.

Un des grands bonheurs de madame de Malivert à cette époque, fut un entretien qu'elle eut avec le fameux prince

de R*** qui vint passer vingt-quatre heures au château d'Andilly.

Ce courtisan si délié et dont les aperçus faisaient loi dans le monde, eut l'air de remarquer Octave. Avez-vous observé comme moi, madame, dit-il à madame de Malivert, que monsieur votre fils ne dit jamais un mot de *cet esprit appris* qui est le ridicule de notre âge ? Il dédaigne de se présenter dans un salon avec sa mémoire, et son esprit dépend des sentiments qu'on fait naître chez lui. C'est pourquoi les sots en sont quelquefois si mécontents et leur suffrage lui manque. Quand on intéresse le vicomte de Malivert, son esprit paraît jaillir tout à coup de son cœur ou de son caractère, et ce caractère me semble des plus grands. Ne pensez-vous pas, madame, que le caractère est un organe usé chez les hommes de notre siècle ? Monsieur votre fils me semble appelé à jouer un rôle singulier. Il aura justement le mérite le plus rare parmi ses contemporains : c'est l'homme le plus substantiel et le plus clairement substantiel que je connaisse. Je voudrais qu'il parvînt de bonne heure à la pairie ou que vous le fissiez maître des requêtes. — Mais, reprit madame de Malivert, respirant à peine du plaisir que lui faisait le suffrage d'un si bon juge, le succès d'Octave n'est rien moins que général. — C'est un avantage de plus, reprit en souriant M. de R*** ; il faudra peut-être trois ou quatre ans aux nigauds de ce pays-ci pour comprendre Octave, et vous pourrez avant l'apparition de l'envie le pousser tout près de sa place ; je ne vous demande qu'une chose : empêchez monsieur votre fils d'imprimer, il a trop de naissance pour cela.

Le vicomte de Malivert avait bien des progrès à faire avant d'être digne du brillant horoscope qu'on traçait pour lui ; il avait à vaincre bien des préjugés. Son dégoût pour les hommes était profondément enraciné dans son âme ; heureux, ils lui inspiraient de l'éloignement ; malheureux, leur vue ne lui en

était que plus à charge. Il n'avait pu que rarement essayer de se guérir de ce dégoût par la bienfaisance. S'il y fût parvenu, une ambition sans bornes l'eût précipité au milieu des hommes et dans les lieux où la gloire s'achète par les plus grands sacrifices.

A l'époque où nous sommes parvenus, Octave était loin de se promettre des destinées brillantes. Madame de Malivert avait eu le bon esprit de ne pas lui parler de l'avenir singulier que lui prédisait M. le prince de R***; ce n'était qu'avec Armance qu'elle osait se livrer au bonheur de discuter cette prédiction.

Armance avait l'art suprême d'éloigner de l'esprit d'Octave tous les chagrins que lui donnait le monde. Maintenant qu'il osait les lui avouer, elle était de plus en plus étonnée de ce singulier caractère. Il y avait encore des journées où il tirait les conséquences les plus noires des propos les plus indifférents. On parlait beaucoup de lui à Andilly : Vous éprouvez la conséquence immédiate de la célébrité, lui disait Armance; on dit beaucoup de sottises sur votre compte. Voulez-vous qu'un sot, par cela seul qu'il a l'honneur de parler de vous, trouve des choses d'esprit ? L'épreuve était singulière pour un homme ombrageux.

Armance exigea qu'il lui fît une confidence entière et prompte de tous les mots offensants pour lui qu'il pourrait surprendre dans la société. Elle lui prouvait facilement qu'on n'avait pas songé à lui en les disant, ou qu'ils ne présentaient que ce degré de malveillance que tout le monde a avec tout le monde.

L'amour-propre d'Octave n'avait plus de secrets pour Armance, et ces deux jeunes cœurs étaient arrivés à cette confiance sans bornes qui fait peut-être le plus doux charme de l'amour. Ils ne pouvaient parler de rien au monde sans comparer secrètement le charme de leur confiance actuelle avec l'état de contrainte où ils se trouvaient quelques mois aupa-

ravant en parlant des mêmes choses. Et cette contrainte elle-même, dont le souvenir était si vif et malgré laquelle ils étaient déjà si heureux à cette époque, était une preuve de l'ancienneté et de la vivacité de leur amitié.

Le lendemain, en arrivant à Andilly, Octave n'était pas sans quelque espoir qu'Armance y viendrait; il se dit malade et ne sortit pas du château. Peu de jours après, Armance arriva en effet avec madame de Bonnivet. Octave arrangea sa première sortie de manière qu'elle pût avoir lieu précisément à sept heures du matin. Armance le rencontra dans le jardin, et il la conduisit auprès d'un oranger placé sous les fenêtres de sa mère. Là, quelques mois auparavant, Armance, le cœur navré par les paroles étranges qu'il lui adressait, était tombée dans un évanouissement d'un moment. Elle reconnut cet arbre, elle sourit et s'appuya contre la caisse de l'oranger en fermant les yeux. A la pâleur près, elle était presque aussi belle que le jour où elle se trouva mal par amour pour lui. Octave sentit vivement la différence de position. Il reconnut cette petite croix de diamant qu'Armance avait reçue de Russie et qui était un vœu de sa mère. Elle était cachée ordinairement, elle parut par le mouvement que fit Armance. Octave eut un moment d'égarement; il prit sa main comme le jour où elle s'était évanouie et ses lèvres osèrent effleurer sa joue. Armance se releva vivement et rougit beaucoup. Elle se reprocha amèrement ce badinage. Voulez-vous me déplaire? lui dit-elle. Voulez-vous me forcer à ne sortir qu'avec une femme de chambre?

Une brouillerie de quelques jours fut la suite de l'indiscrétion d'Octave. Mais entre deux êtres qui avaient l'un pour l'autre un attachement parfait, les sujets de querelle étaient rares : quelque démarche qu'Octave eût à faire, avant de songer si elle lui serait agréable à lui-même, il cherchait à deviner si Armance pourrait y voir une nouvelle preuve de son dévouement,

Le soir, quand ils étaient aux deux extrémités opposées de l'immense salon où madame de Bonnivet réunissait ce qu'il y avait alors de plus remarquable et de plus influent à Paris, si Octave avait à répondre à une question, il se servait de tel mot qu'Armance venait d'employer, et elle voyait que le plaisir de répéter ce mot lui faisait oublier l'intérêt qu'il pouvait prendre à ce qu'il disait. Sans projet il s'établissait ainsi pour eux au milieu de la société la plus agréable et la plus animée, non pas une conversation particulière, mais comme une sorte d'écho qui, sans rien exprimer bien distinctement, semblait parler d'amitié parfaite et de sympathie sans bornes.

Oserons-nous accuser d'un peu de sécheresse l'extrême politesse que le moment présent croit avoir héritée de cet heureux dix-huitième siècle où il n'y avait rien à haïr ?

En présence de cette civilisation si avancée qui pour chaque action, si indifférente qu'elle soit, se charge de vous fournir un modèle qu'il faut suivre, ou du moins auquel il faut faire son procès, ce sentiment de dévouement sincère et sans bornes est bien près de donner le bonheur parfait.

Armance ne se trouvait jamais seule avec son cousin qu'à la promenade au jardin, sous les fenêtres du château dont on habitait le rez-de-chaussée, ou dans la chambre de madame de Malivert et en sa présence. Mais cette chambre était fort grande, et souvent la faible santé de madame de Malivert lui faisait un besoin de quelques instants de repos ; elle engageait alors ses enfants, c'était le nom qu'elle leur donnait toujours, à aller se placer dans l'embrasure de la croisée qui donnait sur le jardin, afin de ne pas l'empêcher de reposer par le bruit de leurs paroles. Cette manière de vivre tranquille et toute d'intimité, du matin, était remplacée le soir par la vie du plus grand monde.

Outre la société habitant au village, beaucoup de voitures arrivaient de Paris, et y retournaient après souper. Ces jours

sans nuage passèrent rapidement. Ces cœurs bien jeunes encore étaient loin de se dire qu'ils jouissaient d'un des bonheurs les plus rares que l'on puisse rencontrer ici-bas; ils croyaient au contraire avoir encore bien des choses à désirer. Sans expérience, ils ne voyaient pas que ces moments fortunés ne pouvaient être que de bien courte durée. Tout au plus ce bonheur tout de sentiment et auquel la vanité et l'ambition ne fournissaient rien, eût-il pu subsister au sein de quelque famille pauvre et ne voyant personne. Mais ils vivaient dans le grand monde, ils n'avaient que vingt ans, ils passaient leur vie ensemble, et pour comble d'imprudence on pouvait deviner qu'ils étaient heureux, et ils avaient l'air de fort peu songer à la société. Elle devait se venger.

Armance ne songeait point à ce péril. Elle n'était troublée de temps en temps que par la nécessité de se faire de nouveau le serment de ne jamais accepter la main de son cousin quoi qu'il pût arriver. Madame de Malivert, de son côté, était fort tranquille; elle ne doutait pas que la manière de vivre actuelle de son fils ne préparât un événement qu'elle souhaitait avec passion.

Malgré les jours heureux dont Armance remplissait la vie d'Octave, en son absence il avait des moments plus sombres où il rêvait à sa destinée, et il arriva à ce raisonnement : l'illusion la plus favorable pour moi règne dans le cœur d'Armance. Je pourrais lui avouer les choses les plus étranges sur mon compte, et, loin de me mépriser, ou de me prendre en horreur, elle me plaindrait.

Octave dit à son amie que dans sa jeunesse il avait eu la passion de voler. Armance fut atterrée des détails affreux dans lesquels l'imagination d'Octave se plut à entrer sur les suites funestes de cette étrange faiblesse. Cet aveu bouleversa son existence; elle tomba dans une profonde rêverie dont on lui fit la guerre; mais à peine huit jours s'étaient écoulés de-

puis cette étrange confidence, qu'elle plaignait Octave et était, s'il se peut, plus douce encore avec lui. Il a besoin de mes consolations, se disait-elle, pour se pardonner à lui-même.

Octave, assuré par cette expérience du dévouement sans bornes de ce qu'il aimait, et n'ayant plus à dissimuler de sombres pensées, devint bien plus aimable dans le monde. Avant l'aveu de son amour amené par le voisinage de la mort, c'était un jeune homme fort spirituel et très-remarquable plutôt qu'aimable; il plaisait surtout aux personnes tristes. Elles croyaient voir en lui le *tous les jours* d'un homme appelé à faire de grandes choses. L'idée du devoir paraissait trop dans sa manière d'être, et allait quelquefois jusqu'à lui donner une physionomie anglaise. Sa misanthropie passait pour de la hauteur et de l'humeur auprès de la partie âgée de la société, et fuyait sa conquête. S'il eût été pair à cette époque, on lui eût fait une réputation.

C'est l'école du malheur qui manque souvent au mérite des jeunes gens faits pour être les plus aimables. Un jour, Octave venait d'être façonné par les leçons de ce maître terrible. On peut dire qu'à l'époque dont nous parlons, rien ne manquait à la beauté du jeune vicomte et à l'existence brillante dont il jouissait dans le monde. Il y était prôné comme à l'envi par mesdames d'Aumale et de Bonnivet et par les gens âgés.

Madame d'Aumale avait raison de dire que c'était l'homme le plus séduisant qu'elle eût jamais rencontré, *car il n'ennuie jamais*, disait-elle étourdiment. Avant de le voir, je n'avais pas même rêvé ce genre de mérite, et le principal est d'être amusé. — Et moi, se disait Armance en entendant ce propos naïf, je refuse à cet homme si bien accueilli ailleurs la permission de me serrer la main; c'est un devoir, ajoutait-elle en soupirant, et jamais je n'y manquerai. Il y eut des soirées où Octave se livra au suprême bonheur de ne pas parler, et

de voir Armance agir sous ses yeux. Ces moments ne furent perdus ni pour madame d'Aumale, piquée de ce qu'on négligeait de l'amuser, ni pour Armance, ravie de voir l'homme qu'elle adorait s'occuper d'elle uniquement.

La promotion dans l'ordre du Saint-Esprit paraissait retardée; il fut question du départ de madame de Bonnivet pour le vieux château situé au fond du Poitou, qui donnait son nom à la famille. Un nouveau personnage devait être du voyage, c'était M. le chevalier de Bonnivet, le plus jeune des fils que le marquis avait eus d'un premier mariage.

XXV

Totus mundus stult.
HUNGARIÆ R***.

A peu près à l'époque de la blessure d'Octave, un nouveau personnage était arrivé de Saint-Acheul dans la société de la marquise. C'était le chevalier de Bonnivet, troisième fils de son mari.

Si l'ancien régime eût encore existé, on l'eût destiné à l'ordre épiscopal, et, quoique bien des choses soient changées, une sorte d'habitude de famille avait persuadé à tout le monde et à lui-même qu'il devait appartenir à l'Église.

Ce jeune homme, à peine âgé de vingt ans, passait pour fort savant; il annonçait surtout une sagesse au-dessus de son âge. C'était un être petit, fort pâle; il avait le visage gros, et au total quelque chose de l'air prêtre.

Un soir on apporta *l'Étoile*. L'unique bande de papier qui ferme ce journal se trouvait mal posée; il était évident que le

portier l'avait lue. « Et ce journal aussi! s'écria involontairement le chevalier de Bonnivet, pour faire la plate économie d'une seconde bande de papier gris, qui couperait l'autre en forme de croix, il ne craint pas de courir la chance que le peuple le lise, comme si le peuple était fait pour lire! comme si le peuple pouvait distinguer le bon du mauvais! Que faut-il attendre des journaux jacobins quand on voit les feuilles monarchiques se conduire ainsi ? »

Ce mouvement d'éloquence involontaire fit beaucoup d'honneur au chevalier. Il lui concilia sur-le-champ les gens âgés et tout ce qui dans la société d'Andilly avait plus de prétention que d'esprit. Le silencieux baron de Risset, dont le lecteur se souvient à peine, se leva gravement et vint embrasser le chevalier sans mot dire. Cette action mit pendant quelques minutes de la solennité dans le salon et amusa madame d'Aumale. Elle appela le chevalier, chercha à le faire parler, et le prit en quelque sorte sous sa protection.

Toutes les jeunes femmes suivirent ce mouvement. On fit du chevalier une sorte de rival pour Octave, qui alors était blessé et retenu chez lui, à Paris.

Mais bientôt on éprouvait auprès du chevalier de Bonnivet, quoique si jeune, une sorte de repoussement. On sentait en lui une singulière absence de sympathie pour tout ce qui nous intéresse; ce jeune homme avait un avenir à part. On devinait en lui quelque chose de profondément perfide pour tout ce qui existe.

Le lendemain du jour où il avait brillé aux dépens de *l'Étoile*, le chevalier de Bonnivet, qui vit madame d'Aumale dès le matin, débuta avec elle à peu près comme Tartuffe lorsqu'il offre un mouchoir à Dorine afin qu'elle couvre *des choses que l'on ne saurait voir*. Il lui fit une réprimande sérieuse sur je ne sais quel propos léger qu'elle venait de se permettre au sujet d'une procession.

La jeune comtesse lui répliqua vivement, l'engagea beaucoup à revenir, et fut enchantée de ce ridicule. C'est absolument comme mon mari, pensait-elle. Quel dommage que le pauvre Octave ne soit pas ici, comme nous ririons!

Le chevalier de Bonnivet était surtout choqué de la sorte d'éclat qui s'attachait au vicomte de Malivert, dont il retrouvait le nom dans toutes les bouches. Octave vint à Andilly et reparut dans le monde. Le chevalier le crut amoureux de madame d'Aumale, et sur cette idée, lui-même forma le projet de prendre une passion pour la jolie comtesse auprès de laquelle il était fort aimable.

La conversation du chevalier était une allusion perpétuelle et fort spirituelle aux chefs-d'œuvre des grands écrivains et des grands poëtes des littératures française et latine. Madame d'Aumale, qui savait peu, se faisait expliquer l'allusion, et rien ne l'amusait davantage. La mémoire réellement prodigieuse du chevalier le servait bien; il disait sans hésiter les vers de Racine ou les phrases de Bossuet qu'il avait voulu rappeler, et montrait avec clarté et élégance le genre de rapport de l'allusion qu'il avait voulu faire avec le sujet de la conversation. Tout cela avait le charme de la nouveauté aux yeux de madame d'Aumale.

Un jour, le chevalier dit : un seul petit article de *la Pandore* est fait pour gâter tout le plaisir que donne le pouvoir. Ceci passa pour très-profond.

Madame d'Aumale admira beaucoup le chevalier; mais à peine quelques semaines étaient-elles passées, qu'il lui fit peur. Vous me faites l'effet, lui dit-elle, d'une bête venimeuse que je rencontrerais dans un lieu solitaire au fond des bois. Plus vous avez d'esprit, plus vous avez de pouvoir pour me faire du mal.

Elle lui dit un autre jour qu'elle gagerait qu'il avait deviné tout seul ce grand principe : que la parole a été donnée à l'homme pour cacher sa pensée.

Le chevalier avait de grands succès auprès des autres personnes de la société. Par exemple, séparé de son père depuis huit années qu'il avait passées à Saint-Acheul, à Brigg, et en d'autres lieux, souvent ignorés du marquis lui-même, à peine revenu auprès de lui, en moins de deux mois il parvint à s'emparer complétement de l'esprit de ce vieillard, l'un des fins courtisans de l'époque.

M. de Bonnivet avait toujours craint de voir finir la restauration de France comme celle d'Angleterre ; mais depuis un an ou deux la peur en avait fait un véritable avare. On fut donc très-étonné dans le monde de lui voir donner trente mille francs à son fils le chevalier pour contribuer à l'établissement de quelques maisons de jésuites.

Tous les soirs, à Andilly, le chevalier faisait la prière en commun avec les quarante ou cinquante domestiques attachés aux personnes qui logeaient au château ou dans les maisons de paysans arrangées pour les amis de la marquise. Cette prière était suivie d'une courte exhortation improvisée et fort bien faite.

Les femmes âgées commencèrent par se rendre dans l'orangerie, où avait lieu cet exercice du soir. Le chevalier y fit placer des fleurs charmantes, et souvent renouvelées, qu'on apportait de Paris. Bientôt cette exhortation pieuse et sévère excita un intérêt général; elle faisait bien contraste avec la manière frivole dont on employait le reste de la soirée.

Le commandeur de Soubirane se déclara l'un des fauteurs les plus chauds de cette façon de ramener aux bons principes tous les subalternes qui environnent nécessairement les gens considérables et qui, ajoutait-il, ont montré tant de cruauté lors de la première apparition du régime de la terreur. C'était une des façons de parler du commandeur, qui allait annonçant partout qu'avant dix ans, si l'on ne rétablissait l'ordre de Malte et les jésuites, on aurait un second Robespierre.

Madame de Bonnivet n'avait pas manqué d'envoyer aux exercices pieux de son beau-fils ceux de ses gens dont elle était sûre. Elle fut bien étonnée d'apprendre qu'il distribuait de l'argent aux domestiques qui venaient lui confier en particulier qu'ils éprouvaient des besoins.

La promotion dans l'ordre du Saint-Esprit paraissant différée, madame de Bonnivet annonça que son architecte lui mandait de Poitou qu'il avait réussi à rassembler un nombre suffisant d'ouvriers. Elle se prépara au voyage ainsi qu'Armance. Elle ne fut que médiocrement satisfaite du projet qu'annonça le chevalier de l'accompagner à Bonnivet, afin de revoir, disait-il, l'antique château, berceau de sa famille.

Le chevalier vit bien que sa présence contrariait sa belle-mère; ce fut une raison de plus pour lui de l'accompagner dans ce voyage. Il espérait faire valoir auprès d'Armance le souvenir de la gloire de ses aïeux; car il avait remarqué qu'Armance était l'amie du vicomte de Malivert, et il voulait la lui enlever. Ces projets, médités de longue main, ne parurent qu'au moment de l'exécution.

Aussi heureux avec les jeunes gens qu'auprès de la partie grave de la société, avant de quitter Andilly, le chevalier de Bonnivet avait eu l'art d'inspirer beaucoup de jalousie à Octave. Après le départ d'Armance, Octave alla jusqu'à penser que ce chevalier de Bonnivet, qui affichait pour elle une estime et un respect sans bornes, pourrait bien être cet époux mystérieux que lui avait trouvé un ancien ami de sa mère.

En se quittant, Armance et son cousin étaient tous les deux tourmentés par de sombres soupçons. Armance sentait qu'elle laissait Octave auprès de madame d'Aumale; mais elle ne crut pas pouvoir se permettre de lui écrire.

Durant cette absence cruelle, Octave ne put qu'adresser à madame de Bonnivet deux ou trois lettres fort jolies; mais d'un ton singulier. Si un homme étranger à cette société les

avait vues, il eût pensé qu'Octave était amoureux fou de madame de Bonnivet et n'osait lui avouer son amour.

Pendant cette absence d'un mois, mademoiselle de Zohiloff, dont le bon sens n'était plus troublé par le bonheur de vivre sous le même toit que son ami et de le voir trois fois par jour, fit des réflexions sévères. Quoique sa conduite fût parfaitement convenable, elle ne put se dissimuler qu'il devait être facile de lire dans ses yeux quand elle regardait son cousin.

Les hasards du voyage lui permirent de surprendre quelques mots des femmes de madame de Bonnivet qui lui firent verser bien des larmes. Ces femmes, comme tout ce qui approche les personnes considérables, ne voyant partout que l'intérêt d'argent, attribuaient à ce motif les apparences de passion qu'Armance se donnait, disaient-elles, afin de devenir vicomtesse de Malivert; ce qui n'était pas mal pour une pauvre demoiselle de si petite naissance.

L'idée d'être calomniée à ce point n'était jamais venue à Armance. Je suis une fille perdue, se dit-elle; mon sentiment pour Octave est plus que soupçonné, et ce n'est pas même le plus grand des torts que l'on me suppose. Je vis dans la même maison que lui, et il n'est pas possible qu'il m'épouse..... Dès cet instant, l'idée des calomnies dont elle était l'objet, qui survivait à tous les raisonnements d'Armance, empoisonna sa vie.

Il y eut des moments où elle crut avoir oublié jusqu'à son amour pour Octave. Le mariage n'est pas fait pour ma position, je ne l'épouserai pas, pensait-elle; et il faut vivre beaucoup plus séparée de lui S'il m'oublie, comme il est fort possible, j'irai finir mes jours dans un couvent; ce sera un asile fort convenable et fort désiré pour le reste de mon existence. Je penserai à lui, j'apprendrai ses succès. Les souvenirs de la société offrent bien des existences semblables à celle que je mènerai.

Ces prévoyances étaient justes; mais l'idée affreuse pour une jeune fille de pouvoir, avec quelque apparence de justice, être exposée à la calomnie de toute une maison, et encore de la maison où vivait Octave, jeta sur la vie d'Armance un sombre que rien ne put dissiper. Si elle entreprenait de se soustraire au souvenir de ses torts, car c'est le nom qu'elle donnait au genre de vie qu'elle avait suivi à Andilly, elle songeait à madame d'Aumale, et s'exagérait son amabilité sans qu'elle s'en aperçût. La société du chevalier de Bonnivet contribuait à lui faire voir encore plus irremédiables qu'ils ne le sont en effet tous les maux que peut infliger la société quand on l'a choquée. Vers la fin de son séjour dans l'antique château de Bonnivet, Armance passait toutes ses nuits à pleurer. Sa tante s'aperçut de cette tristesse, et ne lui cacha pas toute l'humeur qu'elle en ressentait.

Ce fut pendant son séjour en Poitou qu'Armance apprit un événement qui la toucha peu. Elle avait trois oncles au service de Russie; ces jeunes gens périrent par le suicide durant les troubles de ce pays. On cacha leur mort; mais enfin, après plusieurs mois, des lettres que la police ne parvint pas à supprimer furent remises à mademoiselle de Zohiloff. Elle héritait d'une fortune agréable et qui pouvait la rendre un parti sortable pour Octave.

Cet événement n'était pas fait pour diminuer l'humeur de madame de Bonnivet, à laquelle Armance était nécessaire. Cette pauvre fille eut à essuyer un mot fort dur sur la préférence qu'elle accordait au salon de madame de Malivert. Les grandes dames n'ont pas plus de méchanceté que le vulgaire des femmes riches; mais on acquiert auprès d'elles plus de susceptibilité, et l'on sent plus profondément et plus irremédiablement, si j'ose parler ainsi, les mots désagréables.

Armance croyait que rien ne manquait à son malheur, lorsque le chevalier de Bonnivet lui apprit, un matin, de cet

air indifférent que l'on a pour une nouvelle déjà ancienne, qu'Octave était de nouveau assez mal, et que sa blessure au bras s'était rouverte et donnait des inquiétudes. Depuis le départ d'Armance, Octave, qui était devenu difficile en bonheur, s'ennuyait souvent au salon. Il commit des imprudences à la chasse qui eurent des suites graves. Il avait eu l'idée de tirer de la main gauche un petit fusil fort léger; il obtint des succès qui l'encouragèrent.

Un jour, en poursuivant un perdreau blessé, il sauta un fossé et se heurta le bras contre un arbre, ce qui lui redonna la fièvre. Durant cette fièvre et l'état de malaise qui la suivit, le bonheur artificiel, pour ainsi dire, dont il avait joui sous les yeux d'Armance, sembla ne plus avoir que la consistance d'un rêve.

Mademoiselle de Zohiloff revint enfin à Paris, et dès le lendemain, au château d'Andilly, les amants se revirent; mais ils étaient fort tristes, et cette tristesse était de la pire espèce : elle venait de doutes réciproques. Armance ne savait quel ton prendre avec son cousin; et ils ne se parlèrent presque pas le premier jour.

Pendant que madame de Bonnivet se donnait le plaisir de bâtir des tours gothiques en Poitou et de croire reconstruire le douzième siècle, madame d'Aumale avait fait une démarche décisive pour le grand succès qui venait enfin de couronner la vieille ambition de M. de Bonnivet. Elle était l'héroïne d'Andilly. Pour ne pas se séparer d'une amie si utile, pendant l'absence de la marquise, madame de Bonnivet avait obtenu de la comtesse d'Aumale qu'elle occuperait un petit appartement dans les combles du château, tout près de la chambre d'Octave. Et madame d'Aumale paraissait à tout le monde se souvenir beaucoup que c'était en quelque sorte pour elle qu'Octave avait reçu la blessure qui lui donnait la fièvre. Il était de bien mauvais goût de rappeler le souvenir de cette

affaire, qui avait coûté la vie au marquis de Crêveroche; cependant, madame d'Aumale ne pouvait s'empêcher d'y faire souvent allusion : c'est que l'usage du monde est à la délicatesse d'âme à peu près ce que la science est à l'esprit. Ce caractère tout en dehors et pas du tout romanesque était surtout frappé des choses réelles. A peine Armance eut-elle passé quelques heures à Andilly, que ce retour fréquent aux mêmes idées, dans une âme ordinairement si légère, la frappa vivement.

Elle arrivait fort triste et fort découragée; elle sentit pour la seconde fois de sa vie les atteintes d'un sentiment affreux, surtout quand il se rencontre dans le même cœur avec le sentiment exquis des convenances. Armance croyait avoir à cet égard de graves reproches à se faire. Je dois veiller sur moi d'une manière sévère, se disait-elle en détournant ses regards, qui s'arrêtaient sur Octave, et les portant sur la brillante comtesse d'Aumale. Et chacune des grâces de la comtesse était pour Armance l'occasion d'un acte d'humilité excessive. Comment Octave ne lui donnerait-il pas la préférence? se disait-elle; moi-même, je sens qu'elle est adorable.

Des sentiments aussi pénibles réunis aux remords qu'Armance éprouvait, sans doute à tort, mais qui n'en étaient pas moins cruels, la rendirent fort peu aimable pour Octave. Le lendemain de son arrivée, elle ne descendit point au jardin de bonne heure; c'était son habitude autrefois, et elle savait bien qu'Octave l'y attendait.

Dans la journée, Octave lui adressa la parole deux ou trois fois. Une extrême timidité qui la saisit, en songeant que tout le monde les observait, la rendit immobile, et elle répondit à peine.

Ce jour-là, au dîner, on parla de la fortune que le hasard venait d'envoyer à Armance; et elle remarqua que cette an-

nonce était sans doute peu agréable à Octave, qui, sur cet événement, ne lui dit pas un mot. Ce mot qui ne fut pas prononcé, si son cousin le lui eût adressé, n'eût pas fait naître dans son cœur un plaisir égal à la centième partie de la douleur que son silence lui causa.

Octave n'écoutait pas; il pensait à la singulière manière d'être qu'Armance avait envers lui depuis son retour. Sans doute elle ne m'aime plus, se disait-il, ou elle a pris des engagements définitifs avec le chevalier de Bonnivet. L'indifférence d'Octave à l'annonce de la fortune d'Armance ouvrit à cette pauvre fille une source de malheurs nouvelle et immense. Pour la première fois, elle pensa longuement et sérieusement à cet héritage qui lui arrivait du Nord, et qui, si Octave l'eût aimée, aurait fait d'elle un parti à peu près convenable pour lui.

Octave, pour avoir un prétexte de lui écrire une page, lui avait envoyé en Poitou un petit poëme sur la Grèce que venait de publier lady Nelcombe, une jeune Anglaise amie de madame de Bonnivet. Il n'y avait en France que deux exemplaires de ce poëme, dont on parlait beaucoup. Si l'exemplaire qui avait fait le voyage de Poitou eût paru dans le salon, vingt demandes indiscrètes se seraient avancées pour l'intercepter; Octave pria sa cousine de le faire porter chez lui. Armance, fort intimidée, ne se sentit pas le courage de donner une telle commission à sa femme de chambre. Elle monta au second étage du château et plaça ce petit poëme anglais sur la poignée de la porte d'Octave, de manière à ce qu'il ne pût pas rentrer chez lui sans l'apercevoir.

Octave était fort troublé; il voyait qu'Armance décidément ne voulait pas lui parler. Ne se sentant nullement d'humeur à lui parler lui-même, il quitta le salon avant dix heures. Il était agité de mille pensées sinistres. Madame d'Aumale se déplut bientôt au salon; on parlait politique et d'une façon

dolente; elle parla, elle, de mal de tête, et avant dix heures et demie était rentrée dans son appartement. Probablement Octave et madame d'Aumale se promenaient ensemble; cette idée, qui vint à tout le monde, fit pâlir Armance. Ensuite elle se reprocha sa douleur même comme une inconvenance qui la rendait moins digne de l'estime de son cousin.

Le lendemain matin de bonne heure, Armance se trouvait chez madame de Malivert, qui eut besoin d'un certain chapeau. Sa femme de chambre était allée au village; Armance court à la chambre où se trouvait le chapeau; il fallait passer devant la chambre d'Octave. Elle resta comme frappée de la foudre en apercevant le petit poëme anglais appuyé sur la poignée de la porte, ainsi qu'elle l'avait placé la veille au soir. Il était clair qu'Octave n'était pas rentré chez lui.

Rien n'était plus vrai. Il était allé à la chasse malgré le dernier accident de son bras; et afin de pouvoir se lever matin et n'être pas aperçu, il avait passé la nuit chez le garde-chasse. Il voulait rentrer au château à onze heures, à la cloche du déjeuner, et éviter ainsi les reproches qu'on lui aurait adressés sur son imprudence.

En rentrant chez madame de Malivert, Armance eut besoin de dire qu'elle se trouvait mal. De ce moment elle ne fut plus la même. Je porte une juste peine, se dit-elle, de la fausse position dans laquelle je me suis placée, et qui est si inconvenante pour une jeune personne. J'en suis venue à avoir des douleurs que je ne puis pas même m'avouer.

Lorsqu'elle revit Octave, Armance n'eut pas le courage de lui faire la moindre question sur le hasard qui l'avait empêché de voir le poëme anglais; elle eût cru manquer à tout ce qu'elle se devait. Ce troisième jour fut encore plus sombre que les précédents.

XXVI

Octave, consterné du changement qu'il voyait dans la manière d'être d'Armance, pensa que, même en sa qualité d'ami, il pouvait espérer qu'elle lui confierait le sujet de ses inquiétudes; car elle était malheureuse, Octave ne pouvait en douter. Il était également évident pour lui que le chevalier de Bonnivet cherchait à leur ôter toutes les occasions de se dire un mot qu'auraient pu leur offrir les hasards de la promenade ou du salon.

Les demi-mots qu'Octave hasardait quelquefois n'obtenaient pas de réponse. Pour qu'elle avouât sa douleur et renonçât au système de retenue parfaite qu'elle s'était imposé, il aurait fallu qu'Armance fût profondément émue; Octave était trop jeune et trop malheureux lui-même pour faire cette découverte et en profiter.

Le commandeur de Soubirane était venu dîner à Andilly; le soir il y eut de l'orage, il plut beaucoup. On engagea le commandeur à rester, et on le logea dans une chambre voisine de celle qu'Octave venait de prendre au second étage du château. Ce soir-là Octave avait entrepris de rendre à Armance un peu de gaieté; il avait besoin de la voir sourire; il eût vu dans ce sourire une image de l'ancienne intimité. Sa gaieté réussit fort mal et déplut fort à Armance. Comme elle ne répondait pas, il était obligé d'adresser ses discours à madame d'Aumale, qui était présente et qui riait beaucoup, tandis qu'Armance gardait un silence morne.

Octave se hasarda à lui faire une question qui semblait exiger une assez longue réponse: on répondit en deux mots fort secs. Désespéré de l'évidence de sa disgrâce, il quitta le

salon à l'instant. En prenant l'air dans le jardin, il rencontra le garde-chasse à qui il dit qu'il chasserait le lendemain de bonne heure.

Madame d'Aumale, ne voyant au salon que des gens graves dont la conversation lui était à charge, prit son parti et disparut. Ce second rendez-vous sembla trop clair à la malheureuse Armance. Indignée surtout de la duplicité d'Octave, qui, le soir même, en passant d'une pièce à l'autre, lui avait dit quelques mots fort tendres, elle monta chez elle pour prendre un volume qu'elle eut l'idée de placer, comme le petit poëme anglais, sur la poignée de la porte d'Octave. En avançant dans le corridor qui conduisait à la chambre de son cousin, elle entendit du bruit chez lui; sa porte était ouverte, et il arrangeait son fusil. Il y avait un très-petit cabinet servant de dégagement à la chambre que l'on venait de préparer pour le commandeur, et la porte de ce cabinet donnait sur le corridor. Par malheur, cette porte était ouverte. Octave se rapprocha de la porte de sa chambre comme Armance s'avançait, et fit un mouvement comme pour entrer dans le passage. Il eût été affreux pour Armance d'être rencontrée par Octave en ce moment. Elle n'eut que le temps de se jeter dans cette porte ouverte qui se présentait à elle. Dès qu'Octave sera sorti, se dit-elle, je placerai le livre. Elle était si troublée par l'idée de la démarche qu'elle osait se permettre, et qui était une grande faute, qu'à peine faisait-elle des raisonnements suivis.

Octave sortit en effet de sa chambre; il passa devant la porte ouverte du petit cabinet où se trouvait Armance; mais il n'alla que jusqu'au bout du corridor. Il se mit à une fenêtre et siffla deux fois, comme pour donner un signal. Le garde-chasse, qui buvait à l'office, ne répondant pas, Octave resta à la fenêtre. Le silence qui régnait dans cette partie du château, la société se trouvant au salon du rez-de-chaussée et

les domestiques dans l'étage souterrain, était si profond, qu'Armance, dont le cœur battait avec force, n'osa faire aucun mouvement. D'ailleurs, la malheureuse Armance ne pouvait se dissimuler qu'Octave venait de donner un signal; et quelque peu féminin qu'il fût, il lui semblait que madame d'Aumale pouvait fort bien l'avoir choisi.

La fenêtre sur laquelle Octave s'appuyait était à la tête du petit escalier qui descendait au premier, il était impossible de passer. Octave siffla une troisième fois comme onze heures venaient de sonner; le garde-chasse qui était à l'office avec les domestiques ne répondit pas. Vers les onze heures et demie Octave rentra chez lui.

Armance, qui de la vie ne s'était trouvée engagée dans une démarche dont elle eût à rougir, était si troublée qu'elle se trouvait hors d'état de marcher. Il était évident qu'Octave donnait un signal, on allait y répondre, ou bientôt il sortirait de nouveau. Onze heures trois quarts sonnèrent à l'horloge du château, ensuite minuit. Cette heure indue augmenta les remords d'Armance; elle se décida à quitter le cabinet qui lui avait servi de refuge, et comme minuit achevait de sonner, elle se mit en marche. Elle était tellement troublée qu'elle, qui avait ordinairement la démarche si légère, faisait assez de bruit.

En s'avançant dans le corridor, elle aperçut dans l'ombre, à la fenêtre près de l'escalier, une figure qui se dessinait sur le ciel, elle reconnut bientôt M. de Soubirane. Il attendait son domestique qui lui apportait une bougie, et au moment où Armance immobile regardait la figure du commandeur qu'elle venait de reconnaître, la lumière de la bougie qui commençait à monter l'escalier parut au plafond du corridor.

Avec du sang-froid Armance aurait pu essayer de se cacher derrière une grande armoire qui était dans le coin du

corridor, près de l'escalier, peut-être elle eût été sauvée. Immobile de terreur, elle perdit deux secondes, et le domestique arrivant sur la dernière marche de l'escalier, la lumière de la bougie donna en plein sur elle, et le commandeur la reconnut. Un sourire affreux parut sur ses lèvres. Ses soupçons sur l'intelligence d'Armance et de son neveu étaient confirmés, mais en même temps il avait un moyen de les perdre à jamais. — Saint-Pierre, dit-il à son domestique, n'est-ce pas là mademoiselle Armance de Zohiloff? — Oui, monsieur, dit le domestique tout interdit. — Octave va mieux, mademoiselle, j'espère? dit le commandeur d'un ton goguenard et grossier, et il passa.

XXVII

Armance, au désespoir, se vit à la fois déshonorée à jamais, et trahie par son amant. Elle s'assit un instant sur la dernière marche de l'escalier. Elle eut l'idée d'aller frapper à la porte de la femme de chambre de madame de Malivert. Cette fille dormait et ne répondit pas. Madame de Malivert, craignant vaguement que son fils ne fût malade, prit sa veilleuse et vint elle-même ouvrir la porte de sa chambre; elle fut effrayée de la figure d'Armance. Qu'est-il arrivé à Octave, s'écria madame de Malivert? — Rien, madame, rien au monde à Octave, il se porte bien, ce n'est que moi qui suis malheureuse et au désespoir de troubler votre sommeil. Mon projet était de parler à madame Dérien et de ne me présenter chez vous que si l'on me disait que vous ne dormiez pas encore. — Ma petite, tu redoubles ma frayeur avec ton mot

de madame. Il y a quelque chose d'extraordinaire. Octave est-il malade? — Non, maman, dit Armance en fondant en larmes, ce n'est que moi qui suis une fille perdue.

Madame de Malivert la fit entrer dans sa chambre, et elle raconta ce qui venait de lui arriver, sans rien dissimuler ni passer sous silence, pas même sa jalousie. Le cœur d'Armance, épuisé par tant de malheurs, n'avait plus la force de rien cacher.

Madame de Malivert fut épouvantée. Tout à coup : Il ne faut pas perdre de temps, s'écria-t-elle, donne-moi ma pelisse, ma pauvre fille, ma chère fille, et elle lui donna deux ou trois baisers avec toute la passion d'une mère. Allume mon bougeoir; toi, reste ici. Madame de Malivert courut chez son fils; la porte heureusement n'était pas fermée; elle entre doucement, éveille Octave et lui raconte ce qui vient de se passer. Mon frère peut nous perdre, dit madame de Malivert, et suivant les apparences il n'y manquera pas. Lève-toi, entre dans sa chambre, dis-lui que j'ai eu une sorte de coup de sang chez toi. Trouves-tu quelque chose de mieux? — Oui, maman, dès demain épouser Armance si cet ange veut encore de moi.

Ce mot imprévu comble les vœux de madame de Malivert, elle embrasse son fils : mais elle ajoute par réflexion : Ton oncle n'aime pas Armance, il pourra parler; il promettra le silence, mais il a son domestique qui par son ordre parlera, et qu'il chassera ensuite pour avoir parlé. Je tiens à mon idée de coup de sang. Cette comédie nous occupera désagréablement pendant trois jours, mais l'honneur de ta femme est plus précieux que tout. Songe que tu dois te montrer très-effrayé. Dès que tu auras averti le commandeur, descends chez moi, fais part de notre idée à Armance. Quand le commandeur l'a rencontrée sur l'escalier, j'étais dans ta chambre, et elle allait chercher madame Dérien. Octave courut

avertir son oncle qu'il trouva fort éveillé. Le commandeur le regarda d'un air goguenard qui changea en colère toute son émotion. Octave quitta M. de Soubirane pour voler dans la chambre de sa mère : Est-il possible, dit-il à Armance, que vous n'aimiez pas le chevalier de Bonnivet et qu'il ne soit pas cet époux mystérieux dont vous m'aviez parlé autrefois? — Le chevalier me fait horreur. Mais vous, Octave, n'aimez-vous pas madame d'Aumale? — De ma vie je ne la reverrai ni ne penserai à elle, dit Octave. Chère Armance, daignez dire que vous m'acceptez pour époux. Le ciel me punit de vous avoir fait un secret de mes parties de chasse, je sifflais le garde-chasse qui ne m'a pas répondu. Les protestations d'Octave avaient toute la chaleur, mais non pas toute la délicatesse de la vraie passion; Armance croyait voir qu'il accomplissait un devoir en pensant à autre chose. — Vous ne m'aimez pas dans ce moment, lui dit-elle. — Je vous aime de toute la force de mon âme, mais je suis transporté de colère contre cet ignoble commandeur, homme vil, sur le silence duquel on ne peut pas compter. Octave renouvelait ses sollicitations. Est-il sûr que ce soit l'amour qui parle, lui dit Armance, peut-être n'est-ce que la générosité, et aimez-vous madame d'Aumale? Vous abhorriez le mariage, cette conversion subite m'est suspecte. — Au nom du ciel, chère Armance, ne perdons pas de temps; tout le reste de ma vie te répondra de mon amour. Il était si persuadé de ce qu'il disait qu'il finit par persuader à son tour. Il remonta rapidement, il trouva le commandeur auprès de sa mère à qui sa joie du prochain mariage d'Octave donnait le courage de fort bien jouer la comédie. Toutefois le commandeur ne semblait pas très-persuadé de l'accident de sa sœur. Il se permit une plaisanterie sur les courses nocturnes d'Armance. Monsieur, j'ai encore un bon bras, s'écria Octave en se levant tout à coup et se précipitant sur lui, si vous ajoutez un seul mot, je

vous jette par la fenêtre que voilà. La fureur contenue d'Octave fit pâlir le commandeur, il se souvint à propos des accès de folie de son neveu et vit qu'il était irrité au point de commettre un crime.

Armance parut en ce moment, mais Octave ne trouva rien à lui dire. Il ne put même la regarder avec amour, le calme l'avait mis hors de lui. Le commandeur, pour faire bonne contenance, ayant voulu dire quelques mots gais, Octave craignit qu'il ne blessât mademoiselle de Zohiloff. Monsieur, lui dit-il, en lui serrant fortement le bras, je vous engage à vous retirer à l'instant chez vous. Le commandeur hésitant, Octave le saisit par le bras, l'entraîna dans sa chambre, l'y jeta, ferma la porte à la clef, et mit la clef dans sa poche.

A son retour auprès des dames, il était furieux. Si je ne tue cette âme mercenaire et basse, s'écriait-il comme se parlant à lui-même, il osera parler mal de ma femme. Malheur à lui !

Pour moi, j'aime M. de Soubirane, dit Armance effrayée et qui voyait la peine qu'Octave faisait à sa mère. J'aime M. de Soubirane, et si vous continuez à être furieux, je pourrai penser que vous avez de l'humeur à cause d'un certain engagement un peu prompt que nous venons de lui annoncer.

— Vous ne le croyez pas, dit Octave en l'interrompant, j'en suis sûr. Mais vous avez raison comme toujours. A le bien prendre, je dois des actions de grâces à cette âme basse ; et peu à peu sa colère disparut. Madame de Malivert se fit transporter chez elle jouant fort bien la comédie du coup de sang. Elle envoya chercher son médecin à Paris.

Le reste de la nuit fut charmant. La gaieté de cette heureuse mère se communiqua à Octave et à son amie. Engagée par les paroles gaies de madame de Malivert, Armance, encore toute troublée et qui avait perdu tout empire sur elle-même, osait montrer à Octave combien il lui était cher. Elle

avait le plaisir extrême de le voir jaloux du chevalier de Bonnivet. C'était ce sentiment fortuné qui expliquait d'une manière si heureuse pour elle son apparente indifférence des jours précédents. Mesdames d'Aumale et de Bonnivet, qu'on avait réveillées malgré les ordres de madame de Malivert, ne vinrent que fort tard, et tout le monde alla se coucher au petit jour.

XXVIII

This is the state of man; to-day he puts forth
The tender leaves of hope, to-morrow blossoms,
And bears his blushing honours thick upon him;
The third day, comes a frost, a killing frost;
And then he falls — see his character.
King Henry III, act. III.

Dès le lendemain de fort bonne heure, madame de Malivert vint à Paris proposer à son mari le mariage d'Octave. Il batailla pendant toute la journée; ce n'est pas, disait le marquis, que je ne m'attende depuis longtemps à cette fâcheuse proposition. C'est à tort que je ferais l'étonné. — Mademoiselle de Zohiloff ne manque pas absolument de fortune, j'en conviens, ses oncles russes sont morts fort à propos pour elle. Mais cette fortune n'excède pas ce que nous pourrions trouver ailleurs, et ce qui est de la plus grande conséquence pour mon fils, il n'y a pas de famille dans cette alliance; je n'y vois qu'une funeste analogie de caractères. Octave n'a pas assez de parents dans la société, et sa manière d'être tout en dedans ne lui donne pas d'amis. Il sera Pair après son cousin

et après moi, voilà tout, et comme vous le savez, ma bonne amie, en France, tant vaut l'homme, tant vaut la place. Je suis de la vieille génération, comme disent ces insolents; je disparaîtrai bientôt, et avec moi tous les liens que mon fils peut avoir avec la société; car il est un instrument de notre chère marquise de Bonnivet, mais n'est pas un objet pour elle. Il fallait chercher, en mariant Octave, des appuis dans le monde plutôt même que de la fortune. Je lui vois un de ces mérites distingués, si vous voulez, pour réussir tout seul. J'ai toujours vu que ces gens si sublimes ont besoin d'être prônés, et mon fils, loin de flatter les faiseurs de réputation, semble trouver un malin plaisir à les braver et à leur rompre en visière. Ce n'est pas ainsi qu'on réussit. Avec une famille nombreuse et bien établie il eût passé dans la société pour être digne du ministère, il n'est vanté par personne, il ne sera qu'un original.

Madame de Malivert se récria beaucoup sur ce mot. Elle voyait que quelqu'un avait *chambré* son mari.

Il continua de plus belle. — Oui, ma bonne amie, je ne voudrais pas jurer que la facilité à se *piquer* que montre Octave, et sa passion pour ce qu'on appelle des *principes* depuis que les jacobins ont tout changé parmi nous, même notre langue, ne le jettent un jour dans la pire des sottises, dans ce que vous appelez l'*opposition*. Le seul homme marquant qu'ait eu votre opposition, le comte de Mirabeau, a fini par se vendre; c'est un vilain dénoûment et que je ne voudrais pas non plus pour mon fils. — Et c'est aussi ce que vous ne devez pas craindre, répliqua vivement madame de Malivert. — Non, c'est dans le précipice opposé qu'ira s'engloutir la fortune de mon fils. Ce mariage-ci n'en fera qu'un bourgeois vivant au fond de sa province, claquemuré dans son château. Son caractère sombre ne le porte déjà que trop à ce genre de vie. Notre chère Armance a de la bizarrerie

dans la manière de voir; loin de tendre à changer ce que je trouve à reprendre chez Octave, elle fortifiera ses habitudes bourgeoises, et par ce mariage vous abîmez notre famille. — Octave est appelé à la chambre des Pairs, il y sera un noble représentant de la jeunesse française, et par son éloquence conquerra de la considération personnelle. Il y a presse; tous ces jeunes Pairs prétendent à l'éloquence. Eh mon Dieu! ils seront dans leur chambre comme dans le monde, parfaitement polis, fort instruits, et voilà tout. Tous ces jeunes représentants de la jeunesse française seront les plus grands ennemis d'Octave qui a au moins une manière de sentir originale.

Madame de Malivert revint fort tard à Andilly, avec une lettre charmante pour Armance, dans laquelle M. de Malivert lui demandait sa main pour Octave.

Quoique bien fatiguée de sa journée, madame de Malivert s'empressa de passer chez madame de Bonnivet qui ne devait apprendre ce mariage que par elle. Elle lui fit voir la lettre de M. de Malivert à Armance; elle était bien aise de prendre cette précaution contre les gens qui pourraient faire changer l'opinion de son mari. Cette démarche était d'ailleurs nécessaire, la marquise était en quelque sorte la tutrice d'Armance. Ce titre lui ferma la bouche. Madame de Malivert fut reconnaissante de l'amitié dont madame de Bonnivet fit preuve pour Octave en n'ayant point l'air au fond d'approuver ce mariage. La marquise se renferma dans de grandes louanges du caractère de mademoiselle de Zohiloff. Madame de Malivert n'eut garde d'oublier la démarche qu'elle avait faite auprès d'Armance plusieurs mois auparavant, et le noble refus de la jeune orpheline, alors sans fortune.

Eh! ce ne sont pas les nobles qualités d'Armance sur lesquelles mon amitié pour Octave a besoin d'être ranimée, dit la marquise. Elle ne tient à quelque chose que par nous. Ces

mariages de famille ne conviennent qu'avec des banquiers puissamment riches; comme leur principal but est l'argent, ils sont certains de le trouver et sans procès.

— Nous marchons vers un temps, répliquait madame de Malivert, où la faveur de la Cour, à moins qu'on ne veuille l'acheter par des soins personnels de tous les instants, ne sera qu'un objet secondaire pour un homme de grande naissance, Pair de France et fort riche. Voyez notre ami milord N***; son immense crédit dans son pays provient de ce qu'il nomme onze membres de la chambre des communes. Du reste, il ne voit jamais le roi.

Telle fut aussi la réponse de madame de Malivert aux objections de son frère dont l'opposition fut beaucoup plus vive. Furieux de la scène de la veille et comptant bien ne pas laisser échapper l'occasion de feindre une grande colère, il voulait, lorsqu'il se laisserait apaiser, placer son neveu sous le poids d'une reconnaissance éternelle.

Il eût pardonné à Octave tout seul, car enfin il fallait ou pardonner ou renoncer aux rêves de fortune qui l'occupaient exclusivement depuis un an. A l'égard de la scène de la nuit, sa vanité aurait eu pour consolation auprès de ses intimes, la folie bien reconnue d'Octave qui jetait par les fenêtres les laquais de sa mère.

Mais l'idée d'Armance toute-puissante sur le cœur d'un mari qui l'aimait à la folie décida M. de Soubirane à déclarer que de sa vie il ne reparaîtrait à Andilly. On était fort heureux à Andilly, on le prit au mot en quelque sorte, et après lui avoir fait toutes sortes d'excuses et d'avances, on l'oublia.

Depuis qu'il s'était vu fortifié par l'arrivée du chevalier de Bonnivet qui le fournissait de bonnes raisons, et dans l'occasion, de phrases toutes faites, son éloignement pour mademoiselle de Zohiloff était devenu de la haine. Il ne lui

pardonnait pas ses allusions à la bravoure russe déployée devant les murs d'Ismaïloff, tandis que les chevaliers de Malte, ennemis *jurés* des Turcs, se reposaient sur leur rocher. Le commandeur eût oublié une épigramme qu'il avait provoquée; mais le fait est qu'il y avait de l'*argent* au fond de toute cette colère contre Armance. La tête assez faible du commandeur était absolument tournée de l'idée de faire une grande fortune à la Bourse. Comme chez toutes les âmes communes, vers les cinquante ans, l'intérêt qu'il prenait aux choses de ce monde s'était anéanti, et l'ennui avait paru; comme de coutume encore, le commandeur avait voulu être successivement homme de lettres, intrigant politique et dilettante de l'opéra italien. Je ne sais quel malentendu l'avait empêché d'être jésuite de robe courte.

Enfin le jeu de la Bourse avait paru et s'était trouvé un souverain remède à un immense ennui. Mais pour jouer à la Bourse il ne lui manquait que des fonds et du crédit. L'indemnité s'était présentée fort à propos, et le commandeur avait juré qu'il dirigerait facilement son neveu qui n'était qu'un philosophe. Il comptait fermement porter à la Bourse une bonne part de ce qu'Octave recevrait pour l'indemnité de sa mère.

Au plus beau de sa passion pour les millions, Armance s'était présentée au commandeur comme un obstacle invincible. Maintenant son admission dans la famille anéantissait à jamais son crédit sur son neveu et ses châteaux en Espagne. Le commandeur ne perdait pas son temps à Paris, et allait ameutant contre le mariage de son neveu chez madame la duchesse de C***, protectrice de la famille, madame la duchesse d'Ancre, madame de la Ronze, madame de Claix avec lesquelles il passait sa vie. L'inconvenance de cette alliance fut bientôt décidée par tous les amis de la famille.

En moins de huit jours le mariage du jeune vicomte fut

connu de tout le monde et non moins généralement blâmé. Les grandes dames qui avaient des filles à marier étaient furieuses.

Madame de Malivert, disait la comtesse de Claix, a la cruauté de forcer ce pauvre Octave à épouser sa dame de compagnie, apparemment pour épargner les gages qu'elle aurait dû payer à cette fille, c'est à faire pitié.

Au milieu de tout cela le commandeur se croyait oublié à Paris où il mourait d'ennui. Le cri général contre le mariage d'Octave ne pouvait pas être plus éternel qu'autre chose. Il fallait profiter de ce déchaînement universel pendant qu'il existait. On ne rompt les mariages arrêtés que de fort près.

Enfin toutes ces bonnes raisons et l'ennui plus qu'elles firent qu'un beau matin l'on vit arriver le commandeur à Andilly, où il reprit sa chambre et son train de vie ordinaire comme si de rien n'eût été.

On fut très-poli envers le nouvel arrivant, qui ne manqua pas de faire à sa future nièce les avances les plus empressées. L'amitié a ses illusions non moins que l'amour, dit-il à Armance, et si j'ai blâmé d'abord un certain arrangement, c'est que moi aussi j'aime Octave avec passion.

XXIX

Ses maux les plus cruels sont ceux qu'il se fait lui-même.

BALZAC.

Armance eût pu être trompée par ces avances polies, mais elle ne s'arrêta pas à penser au commandeur; elle avait d'autres sujets d'inquiétude.

Depuis que rien ne s'opposait plus à son mariage, Octave avait des accès d'humeur noire qu'il pouvait à peine dissimuler; il prenait le prétexte de maux de tête violents et allait se promener seul dans le bois d'Écouen et de Senlis. Il faisait quelquefois sept ou huit lieues de suite au galop. Ces symptômes parurent funestes à Armance; elle remarqua qu'en de certains moments il la regardait avec des yeux où le soupçon se peignait plus que l'amour.

Il est vrai que ces accès d'humeur sombre se terminaient souvent par des transports d'amour et par un abandon passionné qu'elle ne lui avait jamais vu du *temps de leur bonheur*. C'est ainsi qu'elle commençait à appeler en écrivant à Méry de Tersan le temps qui s'était écoulé entre la blessure d'Octave et la fatale imprudence qu'elle avait faite en se cachant dans le cabinet près de la chambre du commandeur.

Depuis la déclaration de son mariage, Armance avait eu la consolation de pouvoir ouvrir son cœur à son amie intime. Méry, élevée dans une famille fort désunie et toujours agitée par des intrigues nouvelles, était fort capable de lui donner des conseils sensés.

Pendant une de ces longues promenades qu'elle faisait avec Octave dans le jardin du château et sous les fenêtres de ma-

dame de Malivert, Armance lui dit un jour : Votre tristesse a quelque chose de si extraordinaire, que moi, qui vous aime uniquement au monde, j'ai eu besoin de prendre conseil d'une amie, avant d'oser vous parler comme je vais le faire. Vous étiez plus heureux avant cette nuit cruelle où je fus si imprudente, et je n'ai pas besoin de vous dire que tout mon bonheur a disparu bien plus rapidement que le vôtre. J'ai une proposition à vous faire : revenons à un état parfaitement heureux et à cette douce intimité qui a fait le charme de ma vie, depuis que j'ai su que vous m'aimiez, jusqu'à cette fatale idée de mariage. Je prendrai sur moi toute la bizarrerie du changement. Je dirai au monde que j'ai fait vœu de ne jamais me marier. On blâmera cette idée, elle nuira à l'opinion que quelques amis veulent bien avoir de moi; que m'importe ? l'opinion après tout n'est importante pour une fille riche qu'autant qu'elle songe à se marier; or, certainement jamais je ne me marierai. Pour toute réponse, Octave lui prit la main, et d'abondantes larmes s'échappèrent de ses yeux. O mon cher ange, lui dit-il, combien vous valez mieux que moi ! La vue de ces larmes chez un homme peu sujet à une telle faiblesse, et ce mot si simple déconcertèrent toute la résolution d'Armance.

Enfin elle lui dit avec effort : Répondez-moi, mon ami. Acceptez une proposition qui va me rendre le bonheur. Nous n'en passerons pas moins notre vie ensemble. Elle vit un domestique s'avancer. Le déjeuner va sonner, ajouta-t-elle avec trouble, monsieur votre père arrivera de Paris, ensuite je ne pourrai plus vous parler, et si je ne vous parle pas, je serai malheureuse et agitée encore toute cette journée, car je douterai un peu de vous. — Vous ! douter de moi ! dit Octave avec un regard qui pour un instant dissipa toutes les craintes d'Armance.

Après quelques minutes de promenade silencieuse : Non,

Octave, reprit Armance, je ne doute pas de vous; si je doutais de votre amour, j'espère que Dieu me ferait la grâce de mourir; mais enfin vous êtes moins heureux depuis que votre mariage est décidé. — Je vous parlerai comme à moi-même, dit Octave avec impétuosité. Il y a des moments où je suis beaucoup plus heureux, car enfin j'ai la certitude que rien au monde ne pourra me séparer de vous; je pourrai vous voir et vous parler à toute heure, *mais,* ajouta-t-il..... et il tomba dans un de ces moments de silence sombre qui faisaient le désespoir d'Armance.

La crainte de la cloche du déjeuner qui allait les séparer pour toute la journée peut-être, lui donna pour la seconde fois le courage d'interrompre la rêverie d'Octave : Mais quoi, cher ami? lui dit-elle, dites-moi tout; ce *mais* affreux va me rendre cent fois plus malheureuse que tout ce que vous pourriez ajouter.

Eh bien! dit Octave en s'arrêtant, se tournant vers elle et la regardant fixement, non plus comme un amant, mais de façon à voir ce qu'elle allait penser, vous saurez tout; la mort me serait moins pénible que le récit que je dois vous faire, mais aussi je vous aime bien plus que la vie. Ai-je besoin de vous jurer non plus comme votre amant (et dans ce moment ses regards n'étaient plus en effet ceux d'un amant), mais en honnête homme et comme je le jurerais à monsieur votre père si la bonté du ciel nous l'eût conservé, ai-je besoin de vous jurer que je vous aime uniquement au monde, comme jamais je n'ai aimé, comme jamais je n'aimerai? Être séparé de vous serait la mort pour moi et cent fois pis que la mort; mais j'ai un secret affreux que jamais je n'ai confié à personne, ce secret va vous expliquer mes fatales bizarreries.

En disant ces mots mal articulés, les traits d'Octave se contractèrent, il y avait de l'égarement dans ses yeux; on eût dit qu'il ne voyait plus Armance; des mouvements convulsifs

agitaient ses lèvres. Armance, plus malheureuse que lui, s'appuya sur une caisse d'oranger; elle tressaillit en reconnaissant cet oranger fatal auprès duquel elle s'était évanouie lorsque Octave lui parla durement après la nuit passée dans la forêt. Octave était arrêté droit devant elle comme frappé d'horreur et n'osant continuer. Ses yeux effrayés regardaient fixement devant lui comme s'il eût eu la vision d'un monstre.

Cher ami, lui dit Armance, j'étais plus malheureuse quand vous me parlâtes avec cruauté auprès de ce même oranger il y a plusieurs mois; alors je doutais de votre amour. Que dis-je, reprit-elle avec passion ? ce jour fatal j'eus la certitude que vous ne m'aimiez pas. Ah ! mon ami, que je suis plus heureuse aujourd'hui !

L'accent de vérité avec lequel Armance prononça ces derniers mots, sembla diminuer la douleur aigre et méchante à laquelle Octave était en proie. Armance, oubliant sa retenue ordinaire, lui serrait la main avec passion et le pressait de parler; la figure d'Armance se trouva un moment si près de celle d'Octave qu'il sentit la chaleur de sa respiration. Cette sensation l'attendrit; parler lui devint facile.

Oui, chère amie, lui dit-il en la regardant enfin, je t'adore, tu ne doutes pas de mon amour; mais quel est l'homme qui t'adore? c'est un *monstre*.

A ces mots, l'attendrissement d'Octave sembla l'abandonner; tout à coup il devint comme furieux, se dégagea des bras d'Armance qui essaya en vain de le retenir, et prit la fuite. Armance resta sans mouvement. Au même instant la cloche du déjeuner sonna. Plus morte que vive, elle n'eut besoin que de paraître devant madame de Malivert pour obtenir la permission de ne pas rester à table. Le domestique d'Octave vint dire bientôt après qu'une affaire venait d'obliger son maître à partir au galop pour Paris.

Le déjeuner fut silencieux et froid; le seul être heureux était le commandeur. Frappé de cette absence simultanée des deux jeunes gens, il surprit des larmes d'inquiétude dans les yeux de sa sœur; il eut un moment de joie. Il lui sembla que l'affaire du mariage n'allait plus aussi bien : on en rompt de plus avancés, se dit-il à lui-même, et l'excès de sa préoccupation l'empêchait d'être aimable pour mesdames d'Aumale et de Bonnivet. L'arrivée du marquis qui venait de Paris malgré un ressentiment de goutte, et qui montra beaucoup d'humeur lorsqu'il ne vit pas Octave qu'il avait prévenu de son voyage, augmenta la joie du commandeur. Le moment est favorable, se dit-il, pour faire entendre le langage de la raison. A peine le déjeuner fini, mesdames d'Aumale et de Bonnivet remontèrent chez elles; madame de Malivert passa dans la chambre d'Armance, et le commandeur fut animé, c'est-à-dire heureux, pendant cinq quarts d'heure qu'il employa à tâcher d'ébranler la résolution de son beau-frère relativement au mariage d'Octave.

Il y avait un grand fond de probité dans tout ce que répondait le vieux marquis. L'indemnité appartient à votre sœur, disait-il; moi, je suis un gueux. C'est cette indemnité qui nous met à même de songer à un établissement pour Octave; votre sœur désire plus que lui, je crois, ce mariage avec Armance, qui d'ailleurs ne manque pas de fortune; en tout cela, je ne puis, en honnête homme, que donner des avis; je ne saurais ici faire parler mon autorité; j'aurais l'air de vouloir priver ma femme de la douceur de passer sa vie avec son amie intime.

Madame de Malivert avait trouvé Armance fort agitée, mais peu communicative. Pressée par l'amitié, Armance parla assez vaguement d'une petite querelle comme il s'en élève quelquefois entre les gens qui s'aiment le mieux. Je suis sûre qu'Octave a tort, dit madame de Malivert en se

levant, autrement tu me dirais tout; et elle laissa Armance seule. C'était lui rendre un grand service. Il devint bientôt évident pour elle qu'Octave avait commis quelque grand crime dont peut-être encore il s'exagérait les funestes conséquences, et en honnête homme il ne voulait pas permettre qu'elle liât son sort à celui d'un assassin peut-être, sans lui faire connaître toute la vérité.

Oserons-nous dire que cette façon d'expliquer la bizarrerie d'Octave rendit à sa cousine une sorte de tranquillité? Elle descendit au jardin, espérant un peu le rencontrer. Elle se sentait en ce moment entièrement guérie de la jalousie profonde que lui avait inspirée madame d'Aumale; elle ne s'avouait pas, il est vrai, cette source de l'état d'attendrissement et de bonheur où elle se trouvait. Elle se sentait transportée par la pitié la plus tendre et la plus généreuse. S'il faut quitter la France, se disait-elle, et nous exiler au loin, fût-ce même en Amérique, eh bien, nous partirons, se disait-elle avec joie, et le plus tôt sera le mieux. Et son imagination s'égara dans des suppositions de solitude complète et d'île déserte, trop romanesques et surtout trop usées par les romans pour être rapportées. Ni ce jour-là, ni le suivant, Octave ne parut: seulement le soir du second jour, Armance reçut une lettre datée de Paris. Jamais elle n'avait été plus heureuse La passion la plus vive et la plus abandonnée respirait dans cette lettre. Ah ! s'il eût été ici dans le moment où il a écrit, se dit-elle, il m'eût tout avoué. Octave lui faisait entendre qu'il était retenu à Paris par la honte de lui dire son secret. « Ce n'est pas dans tous les moments, ajoutait-il, que j'aurai » le courage de dire cette parole fatale, même à vous, car elle » peut diminuer les sentiments que vous daignez m'accorder » et qui sont tout pour moi. Ne me pressez pas à ce sujet, » chère amie. » Armance se hâta de lui répondre par un domestique qui attendait. Votre plus grand crime, lui disait-elle,

est de vous tenir loin de nous, et sa surprise fut égale à sa joie, quand, une demi-heure après avoir écrit, elle vit paraître Octave qui était venu attendre sa réponse à Labarre près d'Andilly.

Les jours qui suivirent furent parfaitement heureux. Les illusions de la passion qui animait Armance étaient si singulières, que bientôt elle se trouva habituée à aimer un assassin. Il lui semblait que tel devait être au moins le crime dont Octave hésitait à s'avouer coupable. Son cousin parlait trop bien pour exagérer ses idées, et il avait dit ces propres mots : *Je suis un monstre.*

Dans la première lettre d'amour qu'elle lui eût écrite de sa vie, elle lui avait promis de ne pas lui faire de questions ; ce serment fut sacré pour elle. La lettre qu'Octave lui avait répondue était un trésor pour elle. Elle l'avait relue vingt fois, elle prit l'habitude d'écrire tous les soirs à l'homme qui allait être son époux ; et comme elle aurait eu quelque honte de prononcer son nom devant sa femme de chambre, elle cacha sa première lettre dans la caisse de cet oranger qu'Octave devait bien connaître.

Elle le lui dit d'un mot un matin comme on se mettait à table pour déjeuner. Il disparut sous prétexte d'un ordre à donner, et Armance eut le plaisir inexprimable, lorsqu'il rentra un quart d'heure après, de trouver dans ses yeux l'expression du bonheur le plus vif et de la plus douce reconnaissance.

Quelques jours après, Armance osa lui écrire : « Je vous crois coupable de quelque grand crime ; l'affaire de toute notre vie sera de le réparer, s'il est réparable ; mais, chose singulière, je vous suis peut-être plus tendrement dévouée encore qu'avant cette confidence.

» Je sens ce qu'a dû vous coûter cet aveu, c'est le premier grand sacrifice que vous m'ayez jamais fait, et, vous le dirai-je,

ce n'est que depuis cet instant que je suis guérie d'un vilain sentiment que moi aussi je n'osais presque vous avouer. Je me figure ce qu'il y a de pis. Ainsi il me semble que vous n'avez pas à me faire un aveu plus détaillé avant une certaine cérémonie. Vous ne m'aurez point trompée, je vous le déclare. Dieu pardonne au repentir, et je suis sûre que vous vous exagérez votre faute; fût-elle aussi grave qu'elle puisse l'être, moi qui ai vu vos anxiétés, je vous pardonne. Vous me ferez une entière confidence d'ici à un an, peut-être alors je vous inspirerai moins de crainte... Je ne puis pas cependant vous promettre de vous aimer davantage. »

Plusieurs lettres écrites de ce ton d'angélique bonté avaient presque déterminé Octave à confier par écrit à son amie le secret qu'il lui devait; mais la honte, l'embarras d'écrire une telle lettre le retenaient encore.

Il alla à Paris consulter M. Dolier, ce parent qui lui avait servi de témoin. Il savait que M. Dolier avait beaucoup d'honneur, un sens fort droit et point assez d'esprit pour composer avec le devoir ou se faire des illusions. Octave lui demanda s'il devait absolument confier à mademoiselle de Zohiloff un secret fatal, qu'il n'eût pas hésité à avouer avant son mariage au père ou au tuteur d'Armance. Il alla jusqu'à montrer à M. Dolier la partie de la lettre d'Armance citée plus haut.

Vous ne pouvez vous dispenser de parler, lui répondit ce brave officier, ceci est de devoir étroit. Vous ne pouvez vous prévaloir de la générosité de mademoiselle de Zohiloff. Il serait indigne de vous de tromper qui que ce soit, et il serait encore plus au-dessous du noble Octave de tromper une pauvre orpheline qui n'a peut-être que lui pour ami parmi tous les hommes de la famille.

Octave s'était dit toutes ces choses mille fois, mais elles prirent une force toute nouvelle en passant par la bouche d'un homme honnête et ferme.

Octave crut entendre la voix du destin.

Il prit congé de M. Dolier en se jurant d'écrire la lettre fatale dans le premier café qu'il rencontrerait à sa main droite en sortant de chez son parent; il tint parole. Il écrivit une lettre de dix lignes et y mit l'adresse de mademoiselle de Zohiloff, au château de*** près Andilly.

En sortant du café, il chercha des yeux une boîte aux lettres, le hasard voulut qu'il n'en vît pas. Bientôt un reste de ce sentiment pénible qui le portait à retarder un tel aveu le plus possible, vint lui persuader qu'une lettre de cette importance ne devait pas être confiée à la poste, qu'il était mieux de la placer lui-même dans la caisse d'oranger du jardin d'Andilly. Octave n'eut pas l'esprit de reconnaître dans l'idée de ce retard une dernière illusion d'une passion à peine vaincue.

L'essentiel, dans sa position, était de ne pas céder d'un pas à la répugnance que les conseils sévères de M. Dolier venaient de l'aider à surmonter. Il monta à cheval pour porter sa lettre à Andilly.

Depuis la matinée où le commandeur avait eu le soupçon de quelque mésintelligence entre les amants, la légèreté naturelle de son caractère avait fait place à un désir de nuire assez constant.

Il avait pris pour confident le chevalier de Bonnivet. Tout le temps que le commandeur employait naguère à rêver à des spéculations de bourse et à écrire des chiffres dans un carnet, il le consacrait maintenant à chercher les moyens de rompre le mariage de son neveu.

Ses projets d'abord n'étaient pas fort raisonnables; le chevalier de Bonnivet régularisa ses moyens d'attaque. Il lui suggéra de faire suivre Armance, et au moyen de quelques louis, le commandeur fit des espions de tous les domestiques de la maison. On lui dit qu'Octave et Armance s'écrivaient et ca-

chaient leurs lettres dans l'intérieur de la caisse d'un oranger portant tel numéro.

Une telle imprudence parut incroyable au chevalier de Bonnivet; il laissa le commandeur y rêver. Voyant au bout de huit jours que M. de Soubirane ne trouvait rien au delà de l'idée commune de lire les phrases d'amour de deux amants, il le fit souvenir adroitement que parmi vingt goûts différents il avait eu, pendant six mois, celui des lettres autographes; le commandeur employait alors un calqueur fort habile. Cette idée parut dans cette tête, mais ne produisit rien. Elle y était cependant à côté d'une haine très-vive.

Le chevalier hésitait beaucoup à se hasarder avec un tel homme. La stérilité de son associé le décourageait. D'ailleurs, au premier revers il pouvait tout avouer. Heureusement le chevalier se souvint d'un roman vulgaire où le personnage méchant fait imiter l'écriture des amants et fabrique de fausses lettres. Le commandeur ne lisait guère, mais il avait adoré les belles reliures. Le chevalier se résolut à tenter un dernier essai; s'il ne réussissait pas, il abandonnait le commandeur à toute l'aridité de ses moyens. Un ouvrier de Thouvenin magnifiquement payé travailla nuit et jour et revêtit d'une reliure superbe le roman où l'on employait l'artifice de fabriquer des lettres. Le chevalier prit ce livre magnifique, l'apporta à Andilly et tacha avec du café la page où la supposition des lettres était expliquée.

Je suis au désespoir, dit-il un matin au commandeur, en rentrant dans sa chambre. Madame d*** qui est folle de ses livres, comme vous savez, a fait relier d'une manière admirable ce roman pitoyable. J'ai eu la sottise de le prendre chez elle, j'ai taché une page. Vous qui avez rassemblé ou inventé des secrets étonnants pour tout, ne pourriez-vous pas m'indiquer le moyen de *fabriquer* une page nouvelle? Le chevalier, après avoir beaucoup parlé et employé les mots les *plus voi-*

sins de l'idée qu'il voulait inspirer, laissa le volume dans la chambre du commandeur.

Il lui en parla bien dix fois avant que M. de Soubirane eût l'idée de brouiller les deux amants par de fausses lettres.

Il en fut si fier que d'abord il s'exagéra son importance; il en parla dans ce sens au chevalier qui eut horreur d'un moyen si immoral, et le soir partit pour Paris. Deux jours après le commandeur en lui parlant revint sur cette idée. Une supposition de lettre est atroce, s'écria le chevalier. Aimez-vous votre neveu avec une affection assez vive pour que la *fin puisse justifier le moyen?*

Mais le lecteur est peut-être aussi las que nous de ces tristes détails; détails où l'on voit les produits gangrenés de la nouvelle génération lutter avec la légèreté de l'ancienne.

Le commandeur prenant toujours en pitié la candeur du chevalier lui prouva que, dans une cause à peu près désespérée, le moyen le plus sûr d'être battu était de ne rien tenter.

M. de Soubirane prit sans affectation sur la cheminée de sa sœur plusieurs échantillons de l'écriture d'Armance, et obtint facilement de son calqueur des copies qu'il était difficile de distinguer des originaux. Il bâtissait déjà pour la rupture du mariage d'Octave les suppositions les plus décisives sur les intrigues de l'hiver, les distractions du bal, les propositions avantageuses qu'il pourrait faire faire à la famille. Le chevalier de Bonnivet admirait ce caractère. Que cet homme-là n'est-il ministre, se disait-il, les plus hautes dignités seraient à moi. Mais avec cette exécrable charte, les discussions publiques, la liberté de la presse, jamais un tel être ne serait ministre, de quelque haute naissance qu'il pût se vanter. Enfin après quinze jours de patience, le commandeur eut l'idée de composer une lettre d'Armance à Méry de Tersan, son amie intime. Le chevalier fut pour la seconde fois sur le point de tout abandonner. M. de Soubirane avait employé deux jours

à faire un modèle de lettre pétillant d'esprit et surchargé d'idées fines, réminiscence de celles qu'il écrivait en 1789.

Notre siècle est plus sérieux que cela, lui dit le chevalier, soyez plutôt pédant, grave, ennuyeux..... Votre lettre est charmante; le chevalier de Laclos ne l'eût pas désavouée, mais elle ne trompera personne aujourd'hui. — Toujours aujourd'hui, aujourd'hui! reprit le commandeur, votre Laclos n'était qu'un fat. Je ne sais pourquoi vous autres jeunes gens vous en faites un modèle. Ses personnages écrivent comme des perruquiers, etc., etc.

Le chevalier fut enchanté de la haine du commandeur pour M. de Laclos; il défendit ferme l'auteur des *Liaisons dangereuses,* fut battu complétement, et enfin obtint un modèle de lettre point assez emphatique et allemand, mais enfin à peu près raisonnable. Le modèle de lettre arrêté après une discussion si orageuse, fut présenté par le commandeur à son calqueur d'autographes qui, croyant qu'il ne s'agissait que de propos galants, n'opposa que la difficulté nécessaire pour se faire bien payer, et imita à s'y tromper l'écriture de mademoiselle de Zohiloff. Armance était supposée écrire à son amie Méry de Tersan une longue lettre sur son prochain mariage avec Octave.

En arrivant à Andilly avec la lettre écrite d'après les conseils de M. Dolier, l'idée dominante d'Octave pendant toute la route avait été d'obtenir d'Armance qu'elle ne lirait sa lettre que le soir après qu'ils se seraient séparés. Octave comptait partir le lendemain de grand matin; il était bien sûr qu'Armance lui répondrait. Il espérait ainsi diminuer un peu l'embarras d'une première entrevue après un tel aveu. Octave ne s'y était déterminé que parce qu'il trouvait de l'héroïsme dans la façon de penser d'Armance. Depuis bien longtemps il n'avait pas surpris un quart d'heure de la vie d'Armance qui ne fût dominé par le bonheur ou par le chagrin produits par le sen-

timent qui les unissait. Octave ne doutait pas qu'elle n'eût pour lui une passion violente. En arrivant à Andilly il sauta de son cheval, courut au jardin et en cachant sa lettre sous quelques feuilles dans le coin de la caisse d'oranger, il en trouva une d'Armance.

XXX

Il s'enfonça rapidement sous une allée de tilleuls pour pouvoir la lire sans être interrompu. Il vit par les premières lignes que cette lettre était écrite pour mademoiselle Méry de Tersan (c'était la lettre composée par le commandeur). Mais les premières lignes l'avaient tellement inquiété qu'il continua et lut : « Je ne sais comment répondre à tes reproches.
» Tu as raison, ma bonne amie, je suis folle de me plaindre.
» Cet arrangement est sous tous les rapports bien au-dessus
» de ce que pouvait espérer une pauvre fille riche de la veille,
» et sans famille pour l'établir et la protéger. C'est un homme
» d'esprit et de la plus haute vertu : peut-être en a-t-il trop
» pour moi. Te l'avouerai-je ? les temps sont bien changés ;
» ce qui eût comblé ma félicité il y a quelques mois n'est plus
» qu'un devoir ; le ciel m'a-t-il refusé la faculté d'aimer con-
» stamment ? Je termine un arrangement raisonnable et
» avantageux, je me le dis sans cesse, mais mon cœur n'é-
» prouve plus ces doux transports que me donnait la vue de
» l'homme le plus parfait qui à mes yeux existât sur la terre,
» du seul être qui méritât d'être aimé. Je vois aujourd'hui
» que son humeur est inégale, ou plutôt pourquoi l'accuser ?
Il n'a pas changé lui ; tout mon malheur c'est qu'il y ait de

» l'inégalité dans mon cœur. Je vais faire un mariage avan-
» tageux, honorable, de toutes manières; mais, chère Méry,
» je rougis de te l'avouer; je n'épouse plus l'être que j'aimais
» par-dessus tout; je le trouve sérieux et quelquefois peu
» amusant, et c'est avec lui que je vais passer toute ma vie !
» probablement dans quelque château solitaire au fond de
» quelque province où nous propagerons l'enseignement mu-
» tuel et la vaccine. Peut-être, chère amie, regretterai-je le
» salon de madame de Bonnivet; qui nous l'eût dit il y a six
» mois ? Cette étrange légèreté de mon caractère est ce qui
» m'afflige le plus. Octave n'est-il pas le jeune homme le plus
» remarquable que nous ayons vu cet hiver ? Mais j'ai passé
» une jeunesse si triste ! Je voudrais un mari amusant. Adieu.
» Après-demain *l'on me permet* d'aller à Paris; à onze heures
» je serai à ta porte. »

Octave resta frappé d'horreur. Tont à coup il se réveilla comme d'un songe, et courut reprendre la lettre qu'il venait de déposer dans la caisse d'oranger : il la déchira avec rage, et mit les fragments dans sa poche.

J'avais besoin, se dit-il froidement, de la passion la plus folle et la plus profonde pour qu'on pût me pardonner mon fatal secret. Contre toute raison, contre ce que je m'étais juré pendant toute ma vie, j'ai cru avoir rencontré un être au-dessus de l'humanité. Pour mériter une telle exception, il eût fallu être aimable et gai, et c'est ce qui me manque. Je me suis trompé ; il ne me reste qu'à mourir.

Ce serait sans doute pécher contre l'honneur que de ne pas faire d'aveu, si j'enchaînais pour toujours la destinée de mademoiselle de Zohiloff. Mais je puis la laisser libre dans un mois. Elle sera une veuve jeune, riche, fort belle sans doute fort recherchée; et le nom de Malivert lui vaudra mieux pour trouver un *mari amusant* que le nom encore peu connu de Zohiloff.

Ce fut dans ces sentiments qu'Octave entra chez sa mère ou il trouva Armance qui parlait de lui et songeait à son prochain retour; bientôt elle fut aussi pâle et presque aussi malheureuse que lui, et cependant il venait de dire à sa mère qu'il ne pouvait supporter les délais qui retardaient son mariage. Bien des gens voudraient troubler mon bonheur, avait-il ajouté; j'en ai la certitude. Quel besoin avons-nous de tant de préparatifs? Armance est plus riche que moi, et il n'est pas probable que des robes ou des bijoux lui manquent jamais. J'ose espérer qu'avant la fin de la seconde année de notre union elle sera gaie, heureuse, jouissant de tous les plaisirs de Paris, et qu'elle ne se repentira jamais de la démarche qu'elle va faire. Je pense que jamais elle ne sera claquemurée à la campagne dans quelque vieux château.

Il y avait quelque chose de si étrange dans le son des paroles d'Octave, et de si peu d'accord avec le vœu qu'elles exprimaient, que presque en même temps Armance et madame de Malivert sentirent leurs yeux se remplir de larmes. Armance eut à peine la force de répondre : *ah! cher ami, que vous êtes cruel!*

Fort mécontent de ne pas savoir jouer le bonheur, Octave sortit brusquement. La résolution de terminer son mariage par la mort donnait à ses manières quelque chose de sec et de cruel.

Après avoir pleuré avec Armance de ce qu'elle appelait la folie de son fils, madame de Malivert conclut que la solitude ne valait rien à un caractère naturellement sombre. L'aimes-tu toujours malgré ce défaut dont il est le premier à souffrir? dit madame de Malivert; consulte ton cœur, ma fille, je ne veux pas te rendre malheureuse, tout peut se rompre encore. — Ah! maman, je crois que je l'aime encore davantage depuis que je ne le crois plus si parfait. — Hé bien, ma petite, reprit madame de Malivert, je ferai ton mariage dans huit

jours. D'ici là sois indulgente pour lui, il t'aime, tu n'en peux douter. Tu sais quelle idée il a de ses devoirs envers ses parents, et cependant tu as vu sa fureur quand il te crut en butte aux mauvais propos de mon frère. Sois douce et bonne, ma chère fille, avec cet être que rend malheureux quelque préjugé bizarre contre le mariage. Armance, à laquelle ces paroles jetées au hasard présentaient un sens si vrai, redoubla d'attentions et de dévouement tendre pour Octave.

Le lendemain, de grand matin, Octave vint à Paris, et dépensa une somme fort considérable, à peu près les deux tiers de tout ce dont il pouvait disposer, pour acheter des bijoux de grand prix qu'il fit placer dans la corbeille de mariage.

Il passa chez le notaire de son père et fit ajouter au contrat de mariage des clauses extrêmement avantageuses à la future épouse et qui, en cas de veuvage, lui assuraient la plus brillante indépendance.

Ce fut par des soins de ce genre qu'Octave remplit les dix jours qui s'écoulèrent entre la découverte de la prétendue lettre d'Armance et son mariage. Ces jours furent pour Octave plus tranquilles qu'il n'eût osé l'espérer. Ce qui pour les âmes tendres rend le malheur si cruel, c'est une petite lueur d'espérance qui quelquefois subsiste encore.

Octave n'en avait aucune. Son parti était arrêté, et pour les âmes fermes, quelque dur que soit le parti pris, il dispense de réfléchir sur son sort et ne demande plus que le courage d'exécuter exactement; et c'est peu de chose.

Ce qui frappait le plus Octave, quand les préparatifs nécessaires et les soins de tout genre le laissaient à lui-même, c'était un long étonnement : Quoi! mademoiselle de Zohiloff n'était plus rien pour lui! Il s'était tellement accoutumé à croire fermement à l'éternité de son amour et de leur liaison intime, qu'à chaque instant il oubliait que tout était changé, il ne pouvait se figurer la vie sans Armance. Chaque

matin presque, il avait besoin à son réveil de s'apprendre son malheur. Il y avait un moment cruel. Mais bientôt l'idée de la mort venait le consoler et rendre le calme à son cœur.

Toutefois, vers la fin de cet intervalle de dix jours, l'extrême tendresse d'Armance lui donna quelques moments de faiblesse. Dans leurs promenades solitaires, se croyant autorisée par leur mariage si prochain, Armance se permit une ou deux fois de prendre la main d'Octave qu'il avait fort belle, et de la porter à ses lèvres. Ce redoublement de soins tendres qu'Octave remarqua fort bien et auquel, malgré lui, il était extrêmement sensible, rendit souvent vive et poignante une douleur qu'il croyait avoir surmontée.

Il se figurait ce qu'eussent été ces caresses venant d'un être qui l'eût véritablement aimé, venant d'Armance, telle que d'après son propre aveu, dans la lettre fatale à Méry de Tersan, elle était encore deux mois auparavant. Et mon peu d'amabilité et de gaieté a pu faire cesser son amour, se disait Octave avec amertume. Hélas! c'était l'art de me faire bien venir dans le monde qu'il fallait apprendre au lieu de me livrer à tant de vaines sciences! A quoi m'ont-elles servi? A quoi m'ont servi mes succès auprès de madame d'Aumale? elle m'eût aimé si je l'eusse voulu. Je n'étais pas fait pour plaire à ce que je respecte. Apparemment qu'une timidité malheureuse me rend triste, peu aimable, quand je désire passionnément de plaire.

Armance m'a toujours fait peur. Je ne l'ai jamais approchée sans sentir que je paraissais devant le maître de ma destinée. Il aurait fallu demander à l'expérience et à ce que je voyais se passer dans le monde, des idées plus justes sur l'effet que produit un homme aimable qui veut intéresser une jeune fille de vingt ans...

Mais tout cela est inutile désormais, disait Octave en sou-

riant tristement et s'interrompant : ma vie est finie. *Vixi et quem dederat fortuna sortem peregi* [1].

Dans certains moments d'humeur sombre, Octave allait jusqu'à voir dans les manières tendres d'Armance si peu d'accord avec l'extrême retenue qui lui était si naturelle, l'accomplissement d'un devoir désagréable qu'elle s'imposait. Rien alors n'était comparable à la rudesse de sa conduite qui réellement avoisinait l'apparence de la folie.

Moins malheureux dans d'autres instants, il se laissait toucher par la grâce séduisante de cette jeune fille qui allait être son épouse. Il eût été difficile, en effet, de rien imaginer de plus touchant et de plus noble que les manières caressantes de cette jeune fille ordinairement si réservée, faisant violence aux habitudes de toute sa vie pour essayer de rendre un peu de calme à l'homme qu'elle aimait. Elle le croyait victime de remords et cependant éprouvait pour lui une passion violente. Depuis que la grande affaire de la vie d'Armance n'était plus de cacher son amour et de se le reprocher, Octave lui était devenu encore plus cher.

Un jour, dans une promenade vers les bois d'Écouen, émue elle-même par les mots tendres qu'elle se permettait, Armance alla jusqu'à lui dire, et elle était de bonne foi dans ce moment : J'ai quelquefois des idées de commettre un crime égal au tien pour mériter que tu ne me craignes plus. Octave, séduit par l'accent de la vraie passion et comprenant toute sa pensée, s'arrêta pour la regarder fixement, et peu s'en fallut qu'il ne lui remît la lettre d'aveu dont il portait toujours les fragments sur lui. En portant la main dans la poche de son habit, il sentit le papier plus fin de la prétendue lettre destinée à Méry de Tersan et sa bonne intention fut glacée.

[1] En mourant abandonnée par Énée, Didon s'écrie : J'ai vécu, et cette destinée que la fortune avait tracée pour moi, je l'ai parcourue.

XXXI

> If he be turn'd to earth, let me but give him one hearty kiss, and you shall put us both into one coffin.
>
> WEBSTER.

Octave était tenu à un grand nombre de démarches nécessaires auprès de grands-parents qu'il savait désapprouver extrêmement son mariage. Dans des circonstances ordinaires, rien n'eût été plus pénible pour lui. Il fût sorti malheureux et presque dégoûté du bonheur, des hôtels de ses illustres parents. A son grand étonnement, il observa, en remplissant ces devoirs, que rien ne lui était pénible; c'est que rien ne lui inspirait plus d'intérêt. Il était mort au monde.

Depuis l'inconstance d'Armance, les hommes étaient pour lui des êtres d'une espèce étrangère. Rien ne pouvait l'émouvoir, pas plus les malheurs de la vertu que la prospérité du crime. Une voix secrète lui disait : ces malheureux le sont moins que toi.

Octave s'acquitta avec une indifférence admirable de ce que la civilisation moderne a entassé de démarches sottes pour gâter un beau jour. Le mariage se fit.

Profitant d'un usage qui commence à s'établir, Octave partit aussitôt avec Armance pour la terre de Malivert, située en Dauphiné; et dans le fait il la conduisit à Marseille. Là il lui apprit qu'il avait fait vœu d'aller montrer en Grèce que malgré son dégoût pour les manières militaires, il pouvait manier une épée. Armance était si heureuse depuis son mariage, qu'elle consentit sans désespoir à cette séparation momentanée. Octave lui-même, ne pouvant se dissimuler le bonheur

d'Armance, eut la faiblesse, bien grande à ses yeux, de retarder son départ de huit jours, qu'il employa à visiter avec elle la sainte Baume, le château Borelli et les environs de Marseille. Il était attendri du bonheur de sa jeune épouse. Elle joue la comédie, se disait-il, et sa lettre à Méry me le prouve évidemment; mais elle la joue si bien! Il eut des moments d'illusion où la félicité parfaite d'Armance finissait par le rendre heureux. Quelle autre femme au monde, se disait Octave, même par des sentiments plus sincères, pourrait me donner autant de bonheur?

Enfin, il fallut se séparer; à peine embarqué, Octave paya cher ces moments d'illusion. Pendant quelques jours il ne se trouva plus le courage de mourir. Je serais le dernier des hommes, se disait-il, et un lâche à mes propres yeux, si d'après ma condamnation prononcée par le sage Dolier, je ne rends pas bientôt Armance à la liberté. Je perds peu de chose à quitter la vie, ajoutait-il en soupirant; si Armance joue l'amour avec tant de grâce, ce n'est qu'une réminiscence, elle se rappelle ce qu'elle sentait pour moi autrefois. Je n'aurais pas tardé à l'ennuyer. Elle m'estime probablement, mais n'a plus pour moi de sentiment passionné, et ma mort l'affligera sans la mettre au désespoir. Cette cruelle certitude finit par faire oublier à Octave la divine beauté d'Armance enivrée de bonheur, et *se pâmant* dans ses bras la veille de son départ. Il reprit du courage, et dès le troisième jour de navigation, avec le courage la tranquillité reparut. Le vaisseau se trouvait par le travers de l'île de Corse. Le souvenir d'un grand homme mort si malheureux apparut à Octave et vint lui rendre de la fermeté. Comme il pensait à lui sans cesse, il l'eut presque pour témoin de sa conduite. Il feignit une maladie mortelle. Heureusement le seul officier de santé qu'on eût à bord était un vieux charpentier qui prétendait se connaître à la fièvre, et il fut le premier trompé par le délire et l'état affreux d'Oc-

tave. Grâce à quelques moments d'affectation, Octave vit au bout de huit jours qu'on désespérait de son retour à la vie. Il fit appeler le capitaine dans ce qu'on appelait un de ses moments lucides, et dicta son testament, que signèrent comme témoins les neuf personnes composant l'équipage.

Octave avait eu le soin de déposer un testament semblable chez un notaire de Marseille. Il laissait tout ce dont il pouvait disposer à sa femme, sous la condition bizarre qu'elle se remarierait dans les vingt mois qui suivraient son décès. Si madame Octave de Malivert ne jugeait pas à propos de remplir cette condition, il priait sa mère d'accepter sa fortune.

Après avoir signé son testament en présence de tout l'équipage, Octave tomba dans une grande faiblesse et demanda les prières des agonisants, que quelques matelots italiens récitèrent auprès de lui. Il écrivit à Armance, et mit dans sa lettre celle qu'il avait eu le courage de lui écrire dans un café de Paris, et la lettre à son amie Méry de Tersan qu'il avait surprise dans la caisse de l'oranger. Jamais Octave n'avait été sous le charme de l'amour le plus tendre comme dans ce moment suprême. Excepté le genre de sa mort, il s'accorda le bonheur de tout dire à son Armance. Octave continua à languir pendant plus d'une semaine, chaque jour il se donnait le nouveau plaisir d'écrire à son amie. Il confia ses lettres à plusieurs matelots, qui lui promirent de les remettre eux-mêmes à son notaire à Marseille.

Un mousse du haut de la vigie cria : *Terre!* C'était le sol de la Grèce et les montagnes de la Morée que l'on apercevait à l'horizon. Un vent frais portait le vaisseau avec rapidité. Le nom de la Grèce réveilla le courage d'Octave : Je te salue, se dit-il, ô terre des héros ! Et à minuit, le 3 de mars, comme la lune se levait derrière le mont Kalos, un mélange d'opium et de digitale préparé par lui délivra doucement Octave de cette vie qui avait été pour lui si agitée. Au point du jour, on

le trouva sans mouvement sur le pont, couché sur quelques cordages. Le sourire était sur ses lèvres, et sa rare beauté frappa jusqu'aux matelots chargés de l'ensevelir. Le genre de sa mort ne fut soupçonné en France que de la seule Armance. Peu après, le marquis de Malivert étant mort, Armance et madame de Malivert prirent le voile dans le même couvent.

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

EXTRAIT DU CATALOGUE MICHEL LÉVY

1 FRANC LE VOLUME. — 1 FR. 25 PAR LA POSTE

A. DE BRÉHAT

	vol
L'AMOUR AU NOUVEAU MONDE	1
LES AMOUREUX DE 20 ANS	1
LES AMOURS DU BEAU GUSTAVE	1
LES AMOURS D'UNE NOBLE DAME	1
L'AUBERGE DU SOLEIL D'OR	1
LE BAL DE L'OPÉRA	1
LA BELLE DUCHESSE	1
BRAS D'ACIER	1
LA CABANE DU SABOTIER	1
LES CHASSEURS D'HOMMES	1
LES CHASSEURS DE TIGRES	1
LE CHATEAU DE VILLEBON	1
LES CHAUFFEURS INDIENS	1
LES CHEMINS DE LA VIE	1
LE COUSIN AUX MILLIONS	1
DEUX AMIS	1
UN DRAME A CALCUTTA	1
UN DRAME A TROUVILLE	1
UNE FEMME ÉTRANGE	1
HISTOIRES D'AMOUR	1
HOTEL DU DRAGON	1
LES MAITRESSES DU DIABLE	1
LE MARI DE Mme CAZOT	1
LES ORPHELINS DE TRÉGUÉREC	1
LE ROMAN DE DEUX JEUNES FEMMES	1
SCÈNES DE LA VIE CONTEMPORAINE	1
LA SORCIÈRE NOIRE	1
SOUVENIRS DE L'INDE ANGLAISE	1
LE TESTAMENT DE LA COMTESSE	1
LES VACANCES D'UN PROFESSEUR	1
LA VENGEANCE D'UN MULATRE	1

E.-L. BULWER, *Tr. Am. Pichot*

LA FAMILLE CAXTON	2
LE JOUR ET LA NUIT	2

ÉMILE CARREY

LES RÉCITS DE KABYLIE	1
LES RÉVOLTÉS DU PARA	1

CÉLESTE DE CHABRILLAN

UN AMOUR TERRIBLE	1
LES DEUX SŒURS	1
LA DUCHESSE DE MERS	1
ÉMIGRANTES ET DÉPORTÉES	1
EST-IL FOU ?	1
LES FORÇATS DE L'AMOUR	1
UNE MÉCHANTE FEMME	1
LES VOLEURS D'OR	1

ÉMILE CHEVALIER

	vol.
LE CAPITAINE	1
LE CHASSEUR NOIR	1
LES DERNIERS IROQUOIS	1
LA FILLE DES INDIENS ROUGES	1
LA FILLE DU PIRATE	1
LE GIBET	1
LA HURONNE	1
L'ILE DE SABLE	1
LES NEZ-PERCÉS	1
PEAUX ROUGES ET PEAUX BLANCHES	1
LES PIEDS-NOIRS	1
POIGNET D'ACIER	1
LA TÊTE-PLATE	1

JULES GÉRARD

LA CHASSE AUX LIONS	1
MES DERNIÈRES CHASSES	1
VOYAGES ET CHASSES	1

PIERRE VÉRON

L'AGE DE FER-BLANC	1
AVEZ-VOUS BESOIN D'ARGENT ?	1
LA BOUTIQUE A TREIZE	1
LES CHEVALIERS DU MACADAM	1
LA COMÉDIE EN PLEIN VENT	1
LA COMÉDIE DE VOYAGE	1
EN 1900	1
LES COULISSES DE GRAND DRAME	1
LES DINDONS DE PANURGE	1
LA FOIRE AUX GROTESQUES	1
GRIMACES PARISIENNES	1
LA GRRRANDE FAMILLE HASARD	1
MAISON AMOUR ET Cie	1
LES MARCHANDS DE SANTÉ	1
LES MARIONNETTES DE PARIS	1
MYTHOLOGIE PARISIENNE	1
M. ET Mme TOUT LE MONDE	1
NOS BONS CONTEMPORAINS	1
LES PANTINS DU BOULEVARD	1
PARIS A TOUS LES DIABLES	1
PARIS COMIQUE SOUS LE 2e EMPIRE	1
PARIS S'AMUSE	1
LE PAVÉ DE PARIS	1
PHÉNOMÈNES VIVANTS	1
RESSEMBLANCE GARANTIE	1
LE ROMAN DE LA FEMME A BARBE	1
SAC A LA MALICE	1
LES SOUFFRE-PLAISIR	1
LA VIE FANTASQUE	1

Le Catalogue complet sera envoyé franco à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.